This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

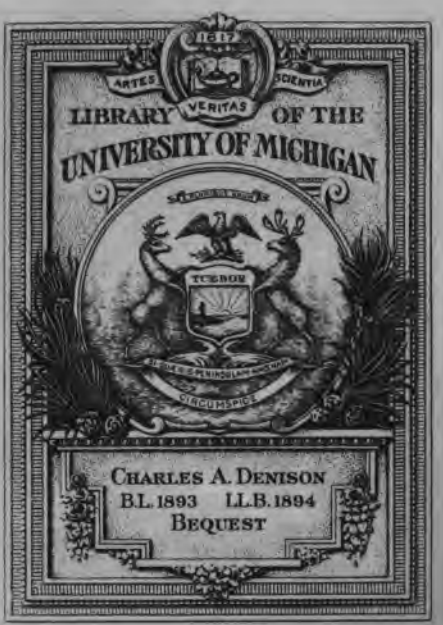
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 822,745


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

D'ESSLING A WAGRAM

LASALLE

CORRESPONDANCE RECUEILLIE

PAR

A. ROBINET DE CLÉRY

Avec 13 gravures et une carte dressée par M. le Capitaine MATUSZINSKI

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS | NANCY

DES BEAUX-ARTS | 18, RUE DES GLACIS

1891

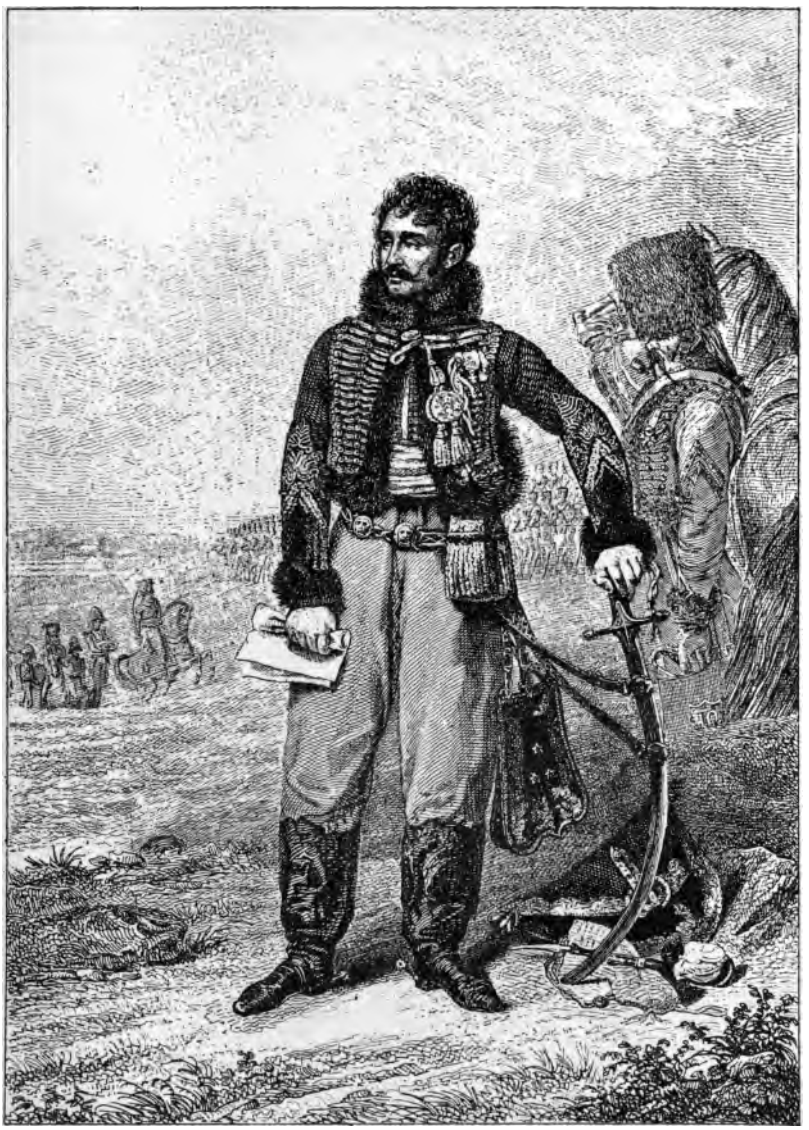
Tous droits réservés

D'ESSLING A WAGRAM

LASALLE

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie



LASALLE A STETTIN

Par GROS

Denison
Roder
9-13-38
37003

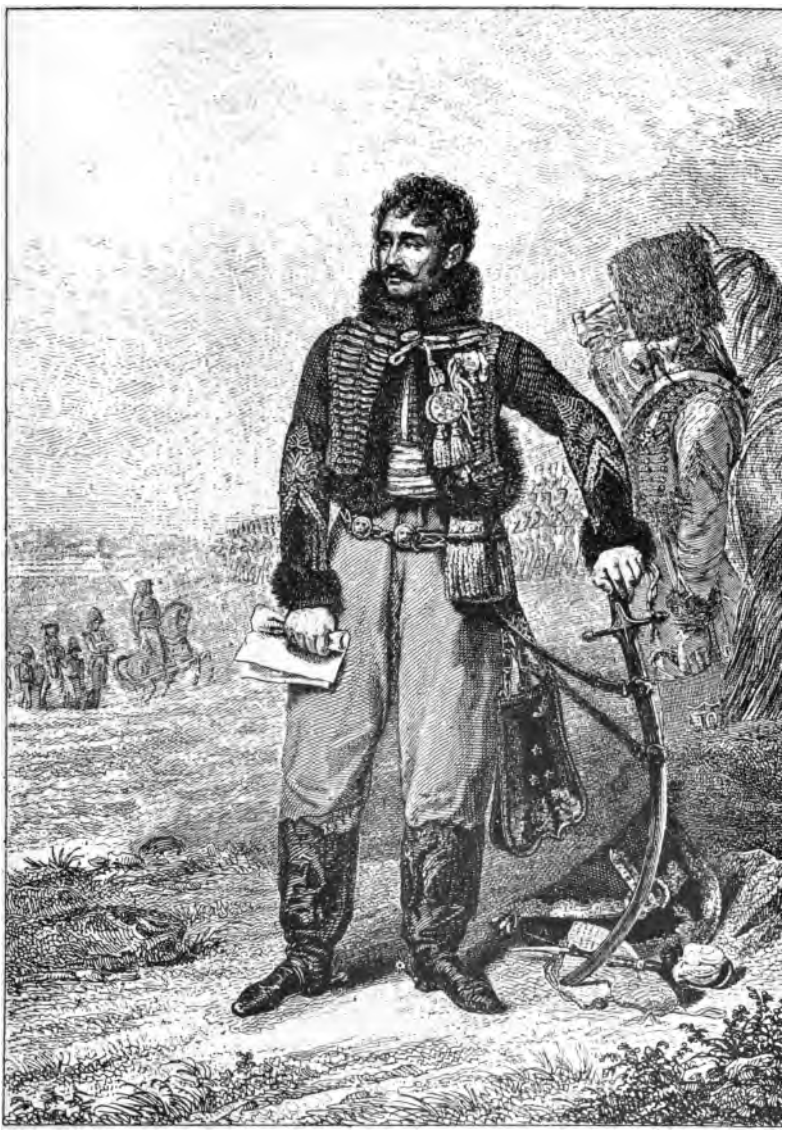
D'ESSLING A WAGRAM

I

CARRIÈRE MILITAIRE DU GÉNÉRAL LASALLE

Le nom de Lasalle est resté légendaire dans la cavalerie française. Sa vie militaire, si courte et si glorieusement remplie, ses actes extraordinaires de vigueur et de bravoure pendant la campagne d'Égypte rappelant les prouesses d'un Richard Cœur de Lion, son audace toujours couronnée de succès en Italie, en Prusse, en Espagne, la reddition de la place forte de Stettin immortalisée par un portrait de Gros où l'on voit Lasalle attendant dans une fière attitude le gouverneur prussien qui lui apporte les clefs de la ville[1], sa mort en plein triomphe à l'âge de trente-quatre ans en conduisant les dernières charges qui devaient décider la victoire de Wagram, ont entouré sa mémoire d'un prestige sans égal. Il est mort à temps. Il n'a pas connu

1. Le portrait du général de Lasalle produisit la plus vive impression au Salon de 1808. L'opinion publique le classa hors ligne et fut unanime pour offrir à Gros un juste tribut d'éloges. — Cette peinture a été gravée à l'aqua-tinte par Jazet. — *Gros et ses ouvrages, ou Mémoires historiques sur la vie et les travaux de ce célèbre artiste*, par J.-B. Delestre.



LASALLE A STETTIN

Par GROS

UNIV. OF

La Biographie Michaud a commis sur l'origine du général Lasalle une inconcevable erreur, reproduite par plusieurs ouvrages du même genre. Elle l'a attribuée à une famille Collinet de la Salle, anoblie par un duc de Lorraine en 1655. M. Alfred Duquet a rétabli la vérité, à l'aide de documents authentiques, avec le soin consciencieux qu'il apporte dans toutes ses constatations[1].

Le bisaïeul du général, absolument étranger au duché de Lorraine, était un officier languedocien établi à Sarrelouis lors de la construction de cette forteresse par Louis XIV. Plusieurs de ses descendants ayant appartenu à la magistrature des Trois-Évêchés et du Parlement de Metz, M. Emmanuel Michel, conseiller à la Cour de Metz, a consacré dans sa Biographie du Parlement de Metz une notice à la famille de Lasalle.

« Lasalle, dit cette notice, est le nom d'une famille originaire de Castelnaudary. Un de ses membres, Jean Lasalle, officier dans un régiment d'infanterie, ayant été grièvement blessé dans les guerres d'Italie du XVIIe siècle et par suite hors d'état de continuer son service activement, fut envoyé à Sarrelouis que l'on bâtissait alors et fut chargé des approvisionnements de cette forteresse. Il s'y maria avec Élisabeth Dimmer et en eut deux fils, Laurent et Georges. »

Laurent était le grand-père du général. Les nombreux descendants de Jean Lasalle, connus sous les

1. *Le Spectateur militaire,* 15 octobre 1890, p. 135.

noms de Lasalle de Villeauval, Lasalle de Preisch, Lasalle de Dillingen, Lasalle de Berweiler, Lasalle de Louisenthal, n'ont jamais rien eu de commun avec les Collinet de la Salle qui sont Lorrains. Armoiries, généalogies, relations de famille et de parenté sont restées, de part et d'autre, tout à fait dissemblables[1]. Le duché de Lorraine n'avait alors rien de commun avec la province récemment française des Trois-Évêchés. Depuis le démembrement de l'Austrasie, des guerres séculaires avaient constamment divisé la Lorraine et le Pays messin. Il existait fort peu de relations entre ces deux pays, d'esprit très différent.

Le général Lasalle est né à Metz, au cœur de la vieille cité. On voit encore, dans la rue du Grand-Cerf, l'hôtel où il est né. Il avait appartenu jadis aux Baudoche et aux Gournay, chevaliers de la République messine : c'était une dépendance de la *Grand'Maison* qui a longtemps donné son nom à une rue voisine, dont les Allemands ont fait depuis 1870 la rue de la Poste. Une partie de la ceinture crénelée de ce vaste immeuble a été conservée à côté de la porte principale qui ouvre sur la rue du Grand-Cerf.

Cet hôtel, devenu la propriété des Lasalle, a passé à Charlotte-Eugénie de Lasalle, baronne du Coëtlos-

1. Les anciennes armoiries des Lasalle, enregistrées au Parlement de Metz, étaient : d'argent à la bande d'azur, lisérée d'or, chargée de trois têtes de lions issants. On les trouve reproduites dans les armoiries nouvelles données à Lasalle par Napoléon Ier avec le titre de comte. Les armoiries des Collinet de la Salle étaient : d'azur à un fleuret d'argent garni d'or et mis en pal.

quet, cousine germaine du général. Bien connu de tous ceux qui ont habité la ville de Metz, il appartient encore aujourd'hui à la famille du Coëtlosquet. Son jardin aux arbres séculaires communique avec l'église Saint-Martin, où le général a été baptisé en 1775.

Son acte de baptême, tenant lieu à cette époque d'acte de naissance, existe aux archives de la ville; il est ainsi conçu :

PAROISSE
DE
SAINT-MARTIN.

L'an mil sept cent soixante-quinze, l'onze May, a été paptisé un garçon nommé Antoine-Charles-Louis, né le jour précédent, fils de Messire Pierre-Nicolas De la Salle, écuyer, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, commissaire ordonnateur des guerres au département des Trois-Évêchés, en résidence à Metz, et de dame Suzanne Dupuy de la Garde, son épouse, de cette paroisse, lequel a eu pour parain Messire Antoine Dupuy de la Garde, écuyer, ancien commissaire des guerres, son ayeul maternelle, représenté par M. Laurent De la Salle de Villeauval fils, écuyer[1], et pour mareine Dame Louise De la Salle, tante, épouse douairière de feu Messire Nicolas Laurent, Président Lieutenant-général au Bailliage et siège Présidial de Sarrelouis, qui ont signez, et Mondit sieur De la Salle père à ce présent.

Signé : Louise Lasalle Laurent, Laurent De la Salle de Villeauval fils, Compagnot, Lasalle, de Kühlewerie, de Gevigny, Houchard, Roncour, curé de Saint-Martin.

---

1. Laurent de Lasalle de Villeauval fils, cousin germain du général, fut nommé l'année suivante (2 juillet 1776) conseiller au Parlement de Metz, à l'âge de 23 ans, et président à mortier quatre ans plus tard (19 juin 1780). Il était connu sous le nom de Lasalle d'Ancerville. On voit que les Lasalle étaient précoces dans la magistrature comme dans l'armée.

L'origine messine du général de Lasalle est confirmée par la correspondance de Rœderer, qui écrivait de Burgos à sa femme le 29 avril 1809 :

« Hier, j'ai dîné ou soupé (il était sept heures du soir), chez le général Thiébault, avec le général Lasalle, arrivant de Madrid, et se rendant en toute diligence au corps d'armée commandé par le maréchal Masséna, en Allemagne, l'empereur lui ayant donné le commandement d'une division de huit régiments de cavalerie légère et de huit pièces de canon. Le général Lasalle étant célèbre par sa bravoure, par son dévouement à l'empereur, par ses services depuis quinze ans (il n'en a que trente-trois), et récemment encore, ayant puissamment contribué, par son courage et l'habileté de ses manœuvres, au gain de la bataille de Médellin, étant remarquable par son ton militaire, par sa gaieté éminemment française qui ne se dément jamais au plus fort même des combats, *enfin, étant Messin, mon compatriote, d'une famille que j'ai beaucoup connue, fils d'une mère que j'ai un peu aimée, cousin d'un de mes confrères au Parlement de Metz,* j'ai eu un extrême plaisir à le voir, à l'écouter[1]. »

D'après ce témoignage de Rœderer, le vaillant général que Sainte-Beuve a appelé « *un des Achilles et des Rolands de l'Empire*[2] », appartenait bien aux Lasalle du pays messin et non aux Collinet de Lasalle du duché de Lorraine.

---

1. *Œuvres complètes de Rœderer,* t. III, p. 560.
2. *Causeries du lundi,* 8e volume, p. 533.

En 1789, Nicolas-Théodore-Antoine-Adolphe de Lasalle de Berweiler, cousin issu de germain du général, avait été élu à Sarrelouis député aux États généraux.

Le 19 juin 1786, Lasalle, âgé de onze ans, avait été nommé sous-lieutenant de remplacement au régiment d'Alsace-infanterie. « Il y avait à cette époque, dit le général Thoumas, dans chaque régiment d'infanterie, deux emplois de sous-lieutenant de remplacement destinés à des jeunes gens de la noblesse qui venaient au régiment apprendre le métier des armes. »

Cinq ans plus tard, le 25 juin 1791, Lasalle était nommé sous-lieutenant au 24e de cavalerie. C'était l'ancien régiment *Mestre de camp général,* dissous par arrêté de l'Assemblée nationale en décembre 1790, et réorganisé en 1791 par le marquis de Bouillé. Lasalle, âgé de seize ans, y remplit effectivement les fonctions de sous-lieutenant. Démissionnaire, sans doute pour cause politique, le 4 mai 1792, il rentra comme simple cavalier au 23e chasseurs à cheval, le 20 février 1794. Un mois après, le 21 mars 1794, il était maréchal des logis, et lieutenant le 10 mars 1795 [1].

Le général Kellermann commandait alors l'armée

1. Pendant que Lasalle, après avoir rendu ses épaulettes, s'engageait comme simple soldat dans les armées républicaines, sa famille était persécutée à Metz. Mme de Lasalle, femme du député aux États généraux, était incarcérée Elle avait été traduite devant le tribunal criminel pour fait d'émigration. Le 1er prairial an II, l'accusateur public fit prononcer un sursis, « ladite femme Lasalle étant attaquée d'une dyssenterie avec fièvre et autres indispositions qui la mettent hors d'état de sortir de son lit pendant un temps difficile à fixer ». Huit jours après, le 8 prairial an II, Mme de

des Alpes. Il appela à lui le jeune officier, qui lui était recommandé par la baronne du Coëtlosquet, et, en souvenir des relations qu'il avait eues à Metz avec la famille de Lasalle, il le prit comme aide de camp.

Le sévère général ne tarda pas à apprécier son jeune et fougueux aide de camp, ainsi que l'atteste la pièce suivante, qui existe aux archives du ministère de la guerre :

ARMÉE
DES ALPES. LIBERTÉ, ÉGALITÉ

Le 3 pluviôse an IV.

Au ministre de la guerre,

Le citoyen Lasalle, lieutenant au 23e régiment de chasseurs à cheval, aide de camp du général d'armée Kellermann.

Citoyen Ministre,

Je vous prie de vouloir bien m'accorder une place de capitaine dans un régiment de troupes légères à cheval. L'ancienneté de mes services comme officier me fait espérer que vous aurez égard à ma juste demande.

Salut et fraternité,

C. LASALLE.

Lasalle mourut à la maison de justice de Metz, laissant quatre enfants en bas âge. Elle était âgée de 26 ans.

Un Lasalle de Louisenthal avait été également arrêté. Acquitté le 1er floréal an II par le tribunal criminel, il fut retenu en prison comme *suspect*.

Antoine-Charles-Louis Lasalle, né à Metz le 10 mai 1775.

Sous-lieutenant de remplacement au régiment d'infanterie ci-devant Alsace, 19 juin 1786.

Sous-lieutenant au 24e régiment de cavalerie, le 25 mai 1791.

Maréchal des logis au 23e régiment de chasseurs à cheval, le 1er germinal an II.

Lieutenant audit régiment, 20 ventôse an III.

Aide de camp du général en chef Kellermann, le 19 floréal an III.

A fait les campagnes de 1793, 1794, 1795.

C. LASALLE.

Je recommande au ministre de la guerre la demande du citoyen Lasalle. Les talents et le zèle de cet officier, dont je dois rendre le compte le plus avantageux, engageront le ministre à le présenter à une place de cavalerie légère vacante au choix du Directoire exécutif.

Le général en chef de l'armée des Alpes,

KELLERMANN.

Lasalle, qui invoquait l'ancienneté de ses services pour obtenir le grade de capitaine, n'avait pas encore vingt et un ans. Sa signature, très caractéristique, n'a pas varié depuis. Il a signé, jusqu'à sa mort, sans titre, ni particule :

C. LASALLE
gal dre.

Cette nomination se fit attendre plusieurs mois. Lasalle fut nommé capitaine au 23e chasseurs le 17 brumaire an V (7 novembre 1796).

Au bout de quelques semaines, le général Bonaparte,

sous les ordres duquel il avait été placé, le nomma chef d'escadrons à titre provisoire. Sa nomination fut signée à Milan, le 17 nivôse an V (6 janvier 1797) par Berthier, chef d'état-major de Bonaparte. Il était capitaine depuis deux mois.

ARMÉE
D'ITALIE.

Le général de division, chef d'état-major,
Pour le général en chef,

Nomme provisoirement au grade de chef d'escadrons au 7e hussards le citoyen Lasalle, capitaine au 23e chasseurs à cheval.
Quartier général de Milan, le 17 nivôse an V.

Alexandre BERTHIER.

La bataille de Rivoli lui fournit l'occasion de justifier un aussi rapide avancement qui n'avait pas encore été confirmé par le Directoire. — « C'est Masséna, Joubert, Lasalle et moi qui avons gagné la bataille de Rivoli », disait en 1803 le Premier Consul[1]. Dans l'ouvrage qu'il a consacré à la mémoire de son père, le marquis de Colbert dit que « Lasalle était déjà regardé par tous comme un des officiers les plus distingués et montrant ces rares qualités qui, depuis, ont fait de lui un grand maître dans l'art si difficile de commander la cavalerie et l'ont placé parmi les généraux les plus illustres de cette arme. Le soir de la bataille

1. Général Roguet, *Souvenirs militaires*.

de Rivoli, comme de tous côtés on apportait au général en chef des trophées de la glorieuse journée, Lasalle pâle, fatigué des nombreuses charges qu'il avait fournies, se tenait près d'un monceau de drapeaux. Bonaparte l'aperçoit. « Couche-toi dessus, Lasalle, lui dit-il, tu l'as bien mérité. »

Il n'avait pas encore vingt-deux ans.

Le 3 floréal an V (22 avril 1797) un arrêté du Directoire confirmait sa nomination au grade de chef d'escadrons.

Lasalle avait conservé de cette campagne prodigieuse un souvenir ineffaçable. « Là où l'Empereur avait été le plus grand, disait-il à Rœderer, c'est à la guerre d'Italie. Là, il était un héros; actuellement, c'est un empereur. En Italie, il n'avait que peu d'hommes, presque sans armes, sans pain, sans souliers, sans argent, sans administrations, point de secours de personne, l'anarchie dans le gouvernement, une petite mine, une réputation de mathématicien et de rêveur, point encore d'action pour lui, pas un ami, regardé comme un ours, parce qu'il était toujours seul à penser. Il fallait tout créer: il a tout créé. Voilà où il est le plus admirable. Depuis qu'il est empereur, il dispose de tant de forces que ce n'est plus la même difficulté. »

Lasalle suivit Napoléon dans toutes ses campagnes. Raconter la part qu'il y a prise serait faire le récit de douze années de cette grande épopée militaire. Il était colonel du 10e hussards lorsqu'il couronna, le 13 frimaire an XII (5 décembre 1803), un des incidents les

plus romanesques de sa vie en épousant à Duravel, petit bourg du département du Lot, la femme divorcée du général Léopold Berthier, de quatre ans plus âgée que lui[1]. Lasalle avait alors vingt-huit ans. Un jeune officier, son parent — Adolphe du Prel — lui servit de témoin. — Six mois plus tard, il obtenait de Napoléon l'entrée au Prytanée militaire d'Alexandre-Alméric Berthier, fils du premier mariage de sa femme[2]. La demande de Lasalle porte en marge : « 13 prairial an XII. — Approuvé : Napoléon. »

Le mariage n'avait pas calmé l'impétuosité de son caractère. L'année suivante, estimant que son corps d'officiers, omis sur une liste d'invitations pour un bal de la préfecture d'Agen, avait été offensé par le préfet, il fit monter ses officiers à cheval. Il les fit entrer avec lui tout crottés dans les salons où, la discussion s'étant envenimée, il cingla de sa chambrière le préfet en bas de soie; puis, il fit jeter par un piquet de hussards le souper par les fenêtres. Plainte fut portée à l'Empereur. « Il suffit d'une signature pour faire un préfet, répondit Napoléon; ce n'est pas trop de vingt ans pour faire un

1. Joséphine-Jeanne-Marguerite Desbance d'Aiguillon était née à Versailles, le 25 décembre 1771. Son père, James-Joseph-Robert Desbance d'Aiguillon, était gendarme de la maison du Roi. Son premier mari, le général Léopold Berthier, était frère du maréchal-major général, prince de Neuchâtel et de Wagram.

2. L'acte de naissance d'Alexandre-Alméric Berthier, né le 20 janvier 1797 à Borgo San Dominico près Parme, porte : « Il nous a été présenté, en vertu des lois françaises, par le citoyen Alexandre Berthier, général de division et chef de l'état-major dans l'armée d'Italie, et par la citoyenne Marie-Joséphine Lapagerie, épouse du citoyen Bonaparte, général en chef de l'armée précitée. »

Lasalle », et le colonel du 10e hussards en fut quitte pour trente jours d'arrêts.

Mme de Lasalle suivait son mari dans ses campagnes autant qu'il dépendait d'elle. En 1805, elle avait dû rester à Strasbourg près de l'impératrice Joséphine. « Il y aura demain un mois que je n'ay reçu de ses lettres, écrivait-elle désespérée le 1er novembre 1805. Vous connaissez cependant son exactitude et son attachement pour moi. Tout cela me tue. La vie que je mène ici avec autant de chagrin et d'inquiétude mène tout droit à la mort. L'impératrice a la bonté de me rassurer; il serait question de lui, s'il lui était arrivé un malheur. J'ai écrit au général Béliard, à Théron, au général Clein[1], point de réponse de personne. Entre nous, le but de l'Empereur est de donner une grande réputation au prince Murat: il est le seul sur le grand théâtre. Lasalle est de son corps d'armée, et il sera toujours exposé. Lasalle en partant m'avait promis des nouvelles et de l'argent, en me priant de laisser M. Bonvallet tranquille, mais aujourd'hui je me trouve sans un sou. C'est jusqu'à présent ce qui m'a le moins inquiétée. »

Le 29 octobre 1806, après Iéna, Lasalle, devenu général de brigade, mit le comble à sa renommée par un fait d'armes extraordinaire. Passant en vue de la place

1. Lasalle, nommé général de brigade le 1er février 1805, a appartenu pendant toute cette campagne à la division de dragons du général Klein.

A la fin de l'année, le commandement d'une division de chasseurs et de hussards lui fut confié.

de Stettin, qui était défendue par une garnison de 6,000 hommes et 160 canons, il la fit sommer de se rendre: il n'avait avec lui qu'une brigade de cavalerie légère, composée de deux régiments de hussards.

« A deux heures du matin, dit le général Thoumas, les deux officiers envoyés par Lasalle rapportaient la capitulation signée. La garnison devait défiler à huit heures sur les glacis et se rendre prisonnière. Lasalle fit immédiatement prévenir Murat et lui demanda de l'infanterie; mais, à l'heure dite, il n'était encore arrivé qu'un régiment avec deux canons. Voyant qu'elles avaient affaire à si peu de monde, les troupes prussiennes firent mine de se révolter. Sans perdre un instant, Lasalle les fit charger par ses hussards et les dispersa dans la plaine[1]. »

La capitulation de Stettin fut pleinement exécutée. Le général prussien de Romberg, gouverneur de la ville, ne tint pas rancune à son vainqueur. Sachant que Lasalle était un grand fumeur, il lui offrit une pipe turque enrichie de pierreries. Cette pipe figure, aux pieds du général français, dans le tableau de Gros qui représente cette scène historique. Napoléon écrivit à Murat : « Si vos hussards prennent des places fortes, je n'ai plus qu'à faire fondre ma grosse artillerie et à licencier mon génie. »

Deux mois après, le 30 décembre 1806, Lasalle était nommé général de division, à l'âge de trente et un ans.

1. Général Thoumas, *Les grands Cavaliers du premier Empire.* — Paris, Berger-Levrault et Cie, éditeurs.

L'année suivante, le 10 juin 1807, à la bataille d'Heilsberg, il dégagea Murat, entouré de dragons russes et au moment d'être tué ou pris. « Un instant après, cerné à son tour, il fut délivré par Murat, qui l'embrassa et lui dit : Nous sommes quittes, mon cher général[1]. » Une gravure représentant Murat et Lasalle se serrant la main a célébré ce fait d'armes, officiellement constaté sur les états de service de Lasalle[2].

---

1. Général Thoumas, *Les grands Cavaliers du premier Empire.*

2. Cette gravure, fort rare aujourd'hui, est signée Alphonse Cassard. Elle représente la sanglante mêlée d'Heilsberg. La légende porte ces mots :

LE GÉNÉRAL LASALLE A LA BATAILLE D'HEILSBERG,

Né à Metz, le 10 *mai* 1775, † *à Wagram, le* 6 *juillet* 1809.

« Par un de ces hasards inexplicables mais fréquents à la guerre, le général en chef est enveloppé de douze hussards russes. Lasalle n'a ni le temps de réfléchir ni de donner des ordres ; son cœur le pousse, l'entraîne ; il se détache seul, fond sur les ennemis avec la rapidité de l'éclair, tue l'officier qui commande le détachement et met les autres en fuite. Peu d'heures après, Lasalle oublie qu'il est officier supérieur et, s'abandonnant à son impétuosité, il est enveloppé à son tour. La mort plane sur sa tête. Le général en chef s'élance, il dégage Lasalle, et lui dit en lui serrant la main : Général, nous sommes quittes. »

je serai plus util qu'en Espagne, où tout est presque fini et d'où je sortirai après une victoire due à ma div^on^.

Adieu, mon amie.

Espoir, amour, victoire, confiance du souverain, que de choses luttent dans mon cœur et le remuent en tous sens. Mes jeunes gens sont encore plus fols que moi de cette idée.

Tout à toi,

C. L.

Il lui fallut traverser l'Espagne, la France, toute l'Allemagne pour accourir auprès de l'Empereur qui s'était emparé de Vienne et qui préparait le passage du Danube.

— « Vous passez par Paris », lui avait dit Rœderer, lorsqu'il le rencontra le 28 avril à Burgos. — « Oui, répondit Lasalle, c'est le plus court. J'arriverai à cinq heures du matin; je me commanderai une paire de bottes, je ferai un enfant à ma femme et je partirai. Je serai au désespoir si l'on commence sans moi[1]. »

Il était temps qu'il arrivât. Les archives du ministère de la guerre renferment deux notes qui établissent avec précision le moment de l'arrivée de Lasalle.

Ebersdorf, le 19 mai 1809.

Le Major général au général Lasalle,

Ordre au général Lasalle de se rendre ce soir à Ebersdorf avec ses chevaux.

---

1. *Œuvres complètes de Rœderer,* t. III.

La seconde note est ainsi conçue :

Lettre au géneral Lasalle pour le prévenir qu'il commande une division composée des brigades Piré et Bruyère.

Prévenir ces deux généraux.

Expédié le 19 mai 1809.

Plusieurs récits de la bataille d'Essling, — celui de Thiers lui-même, — disent que Lasalle franchit le premier dans l'après-midi du 20 mai le pont jeté sur le petit bras du Danube entre l'île de Lobau et la rive gauche.

Les mémoires de Masséna font connaître l'heure exacte et les circonstances de son passage. Le pont ne fut terminé que vers six heures du soir. « Aussitôt la division Molitor déboucha, couverte par un fourré profond et appuyée par quelques pièces d'artillerie passées à bras, qui furent placées à droite vers Essling d'où elles commencèrent à canonner. La cavalerie de Lasalle suivit ce mouvement, et le général Piré s'établit en avant du village, la brigade Bruyère entre lui et Aspern ; la division Marulaz vint après celle de Lasalle, mais à peine le premier escadron était-il passé que le pont se rompit... »

Cette petite troupe française se trouva ainsi pendant toute la nuit isolée sur la rive gauche du Danube, en vue de l'armée autrichienne commandée par son meilleur général, l'archiduc Charles.

Napoléon devait rencontrer des difficultés bien supérieures à celles qu'il avait prévues. Le 19 mai, ordre

avait été donné au général Molitor de s'emparer de vive force de la grande île du Danube en précipitant dans le Danube tout ce qui était devant lui. Le général Rapp qui avait tansmis cet ordre écrivait le 20 mai à l'Empereur : « On ne connaît pas la force de l'ennemi, mais on croit qu'elle n'est pas considérable. »

Le même jour, avant le passage, le général Molitor écrivait de l'île de Lobau :

« Mes avant-postes sont placés tout le long de la rive droite dans l'île. L'ennemi a les siens en face sur l'autre rive... Ma seconde brigade qui a passé la première est sans vivres depuis deux jours. Il n'y a absolument rien dans l'île : cette troupe est aux abois. »

Ce fut bien pis quand, le passage effectué, les Autrichiens attaquèrent les divisions françaises qui avaient pris pied sur la rive gauche du Danube. Lasalle se trouvait ainsi transporté subitement sur un des plus effroyables champs de carnage des guerres du premier Empire. D'après le témoignage de Masséna, les Français n'avaient pas le premier jour 35,000 hommes en ligne, et le second jour à peine 50,000. M. Thiers, qui évalue la perte des Autrichiens de 26,000 à 27,000 hommes, réduit celle des Français de 15,000 à 16,000. Masséna, tout en constatant que « pour Essling les états de nos pertes manquent absolument », reconnaît qu'elles ont dû être de 30,000 à 34,000 hommes, plus de la moitié de l'effectif engagé.

Le 21 mai, la cavalerie légère de Lasalle en première ligne, et les cuirassiers du général Espagne en seconde

ligne s'étendaient entre les deux villages d'Aspern et d'Essling lorsque le grand pont du Danube, déjà ébranlé par une crue subite de un mètre trente centimètres, fut rompu par des moulins flottants et enflammés que les Autrichiens lâchaient à la dérive.

24,000 hommes d'infanterie et 5,000 hommes de cavalerie se trouvaient ainsi acculés à un fleuve qui grossissait à chaque minute et qu'il était impossible de franchir !

Les charges de Bessières, commandant en chef la réserve de cavalerie, d'Espagne[1] et de Lasalle continrent pendant la première journée l'armée autrichienne. Le général Pelet, témoin oculaire de cette lutte héroïque, araconté dans ses Mémoires sur la campagne de 1809, avec quelle intrépidité ces trois généraux conduisaient sur l'artillerie et sur l'infanterie ennemies des charges sans cesse renouvelées. « Comment Bessières, dit-il, fit-il de si grandes choses ? Ce fut avec une division de cuirassiers français, celle du général Espagne, qui y mourut glorieusement avec trois de ses colonels ; avec la cavalerie légère de Lasalle, si brillant et si terrible au milieu des combats, que la mort épargnait encore pour quelques instants... » Faisant allusion au décret inexécuté de 1810, le général Pelet ajoute :

« Bessières, Espagne, Lasalle ! vous dont la vie illustrée par tant d'actions éclatantes fut terminée au milieu

1. Le général Espagne, de six ans plus âgé que Lasalle, était originaire d'Auch ; il venait de s'établir au pays messin où il avait acheté, en 1808, le château de Mey.

de tant de dévouement et de bravoure, la patrie vous décerna des statues. Elle les cherche vainement... » C'est au cours de ces charges que Bessières, entouré de uhlans, les deux pistolets déchargés, son aide de camp tué et n'ayant plus que son sabre pour se défendre, fut dégagé par Lasalle, comme Murat l'avait été deux ans auparavant.

On sait comment, le pont ayant été rétabli et les renforts ayant commencé à arriver, Napoléon donna l'ordre d'attaquer de nouveau le 22 mai à trois heures du matin : les deux armées n'avaient pris que trois heures de repos. L'infatigable Lasalle chargeait plus impétueusement que jamais la cavalerie autrichienne, lorsque le pont fut de nouveau rompu à huit heures du matin. Des bateaux chargés de pierres, livrés au courant du fleuve, se succédaient à chaque instant et élargissaient la coupure, entraînant les bateaux du pont tout chargés de pontonniers et le général d'artillerie Pernety lui-même qui dirigeait leur travail. « Le moment arrivait, dit Masséna, où les Français allaient combattre pour leur salut, car les Autrichiens avaient fini par les resserrer dans la presqu'île, entre Essling et Aspern. Déjà l'intervalle des lignes françaises au pont conduisant dans l'île de Lobau était encombré de pièces démontées, de caissons vides, d'hommes et de chevaux blessés auxquels il fallait donner le temps de repasser. »

Dans cette heure critique, Lasalle fut incomparable de vigueur et d'entrain. Unissant sa cavalerie légère

aux cuirassiers d'Espagne privés de leur chef, il chargea sans se lasser l'infanterie autrichienne qui le recevait à la baïonnette. « Cinq fois, dit Masséna, cette brave cavalerie charge les rangs autrichiens; toujours la fusillade l'oblige à rétrograder. »

C'est là que tomba le général Saint-Hilaire. A six heures du soir le général Pouzet, puis le maréchal Lannes étaient mortellement atteints. « Un boulet de gros calibre, dit Larrey dans ses Mémoires, rencontra le genou gauche du maréchal, le traversa dans son épaisseur, et, changeant de direction sans perdre de force, effleura la cuisse droite dont il coupa les téguments et une portion du muscle vaste interne, au lieu le plus saillant et très près de l'articulation du genou. »

Napoléon dut s'estimer heureux de faire repasser dans l'île de Lobau les débris de son armée.

Au milieu de cet ouragan de mitraille, Lasalle semblait invulnérable. A Essling, où il fut sans cesse au plus fort de la mêlée, il en fut quitte pour un cheval tué sous lui, comme l'atteste un *État pour servir au remboursement d'un cheval, appartenant au général de Lasalle, tué d'un coup de feu le 22 mai 1809,* visé par le chef d'escadrons faisant fonctions de chef d'état-major, C. du Coëtlosquet, et daté du bivouac dans l'île du Danube, le 23 mai 1809.

La situation des blessés dans l'île de Lobau était des plus cruelles. « Malgré la promptitude et l'efficacité de tous les moyens que nous avions employés, dit Larrey,

les blessés étaient dans une situation pénible, tous étendus sur la terre, rassemblés par groupes sur les rivages du fleuve ou dispersés dans l'intérieur de l'île, dont le sol était alors sec et aride. Les chaleurs du jour étaient très fortes et les nuits humides et glaciales. Les vents qui sont fréquents dans ces contrées couvraient à tout instant ces blessés de nuages de poussière; quelques branches d'arbres ou des feuilles de roseau ne les garantissaient qu'imparfaitement des rayons du soleil. La rupture des ponts et la pénurie des barques pour le transport des denrées ajoutèrent à ces vicissitudes et nous mirent dans une privation extrême de bons aliments et de boissons confortantes dont nos malades avaient un pressant besoin. Je fus forcé de leur faire préparer du bouillon avec de la viande de cheval qu'on assaisonna, au défaut du sel, avec de la poudre à canon. Le bouillon n'en fut pas moins bon, et ceux qui avaient pu conserver du biscuit firent d'excellente soupe (qu'on ne se figure pas que ce bouillon avait conservé la couleur de la poudre: la cuisson l'avait clarifié) ».

Larrey fit lui-même l'amputation de la jambe gauche du maréchal Lannes. « Elle fut pratiquée en moins de deux minutes, et le maréchal donna très peu de signes de douleur. » Il mourut néanmoins neuf jours après.

Le 24 mai, à dix heures du soir, le major général envoya au duc d'Istrie l'ordre de porter la division Lasalle sur la rive droite du Danube, à Haimburg, petite ville de 4,000 habitants, dominée par un vieux château,

à la limite de l'Autriche du côté de la Hongrie. C'est à ce moment que commence la correspondance dont nous croyons intéressant de reproduire le texte complet, quoique quelques lettres soient relatives à des événements d'importance secondaire. Leur lecture fait assister à la vie des avant-postes à cette époque si émouvante de l'histoire des guerres de Napoléon, quand ce grand capitaine se préparait à reconquérir par une nouvelle victoire son prestige ébranlé par l'insuccès d'Essling.

On a souvent répété que le style, c'est l'homme. Les lettres de Lasalle, écrites jour par jour et plusieurs fois par jour, sans aucun apprêt, montrent sous un jour inattendu cet ardent officier, qui n'avait plus que quelques semaines à vivre : déférent vis-à-vis de ses chefs, leur disant la vérité telle qu'il l'apercevait, signalant les abus, donnant au besoin des avis prudents, exécutant avec un grand scrupule les ordres qui lui étaient donnés, poussant jusqu'à la minutie le soin des moindres détails dans le service des reconnaissances, toujours à cheval et cependant écrivant jusqu'à sept ou huit rapports par jour, soucieux au plus haut degré du bien-être de ses troupes, ne craignant pas de défendre ses subordonnés injustement accusés, mettant en lumière leurs services et sachant mieux qu'aucun autre obtenir un concours utile et dévoué des troupes étrangères placées sous ses ordres, tel nous est révélé Lasalle par cette correspondance où l'on ne trouve pas un instant trace d'une préoccupation personnelle.

Il avait puisé dans le milieu messin où il était né le

patriotisme simple et désintéressé qui place au-dessus de toute autre considération l'intérêt public et pour qui il n'est pas de petits devoirs à remplir. Il savait qu'à la guerre aucun détail n'est insignifiant et que la moindre omission peut compromettre le succès d'une opération. Ses rapports renferment la description saisissante du Danube, de ses deux rives, de ses îles innombrables et de tous les indices permettant de deviner la situation et les projets de l'ennemi.

Les publier, même après tant d'écrits où ont été glorifiés ses plus brillants faits d'armes, c'est rendre encore hommage à sa mémoire. Le chef militaire y apparaît avec des qualités que l'ensemble de la vie de ce grand sabreur ne laissait pas soupçonner. On ne peut se défendre, à la lecture de ces lettres, d'une émotion douloureuse, en songeant qu'elles sont les dernières et que, quelques jours après, la mort devait trancher une existence si courte, remplie cependant de tant d'actes héroïques et d'utiles services rendus à la patrie.

III

CANTONNEMENTS SUR LES BORDS DU DANUBE

La correspondance de Lasalle pendant sa dernière campagne commence au 26 mai 1809. Pendant les premiers jours, du 26 au 31 mai, il n'y est question que du résultat des reconnaissances et des nécessités de l'installation. Il en rendait compte à son chef hiérarchique, le maréchal Bessières, duc d'Istrie, commandant la réserve de cavalerie de l'armée d'Allemagne, que dans la mêlée d'Essling il venait de sauver d'une mort certaine.

Le Danube séparait les deux armées. Les Autrichiens occupaient une ligne très étendue, de la petite ville de Korneuburg, située au nord de Vienne, à l'importante ville de Presburg. Napoléon redoutait qu'ils passassent le Danube à Presburg pour le déborder sur sa droite. Il lui fallait plusieurs semaines pour réparer les pertes subies à Essling, appeler à lui toutes ses forces, notamment l'armée d'Italie du prince Eugène, et faire concourir à la revanche qu'il voulait prendre les contingents de la Hesse, du Wurtemberg, de Bade et de la Bavière. Vienne, qui avait entendu le canon d'Ess-

ling et qui s'était crue délivrée, restait au pouvoir des Français.

La division Lasalle passa le grand pont du Danube dès qu'il fut rétabli, c'est-à-dire le quatrième jour après la bataille d'Essling.

Haimburg, le 26 may 1809.

Monseigneur,

Je suis arrivé à Haimburg à huit heures du matin. J'ai placé un régiment à Wolfsthal, qui est chargé d'observer les routes de Presburg et de Kitsee ; il enverra de fréquentes reconnoissances sur ces points. Les 3 autres régts de ma division occupent Haimburg où il ne se trouve plus de fourrages ni avoine. La division du général Marulat occupe les villages de Deutsch-Altenburg et Hundsheim ; comme Votre Excellence s'en appercevra, nous sommes fort à l'étroit.

D'après les rapports d'anciennes connoissances que je me suis ménagées dans ce pays lors de mon premier voyage, le quartier général de l'archiduc Charles était hier à Wolkersdorf, son aile droite à Corneuburg et sa gauche à Presburg. Celle-ci est forte toute au plus de 5,000 hommes. Après l'affaire du 22, les blessés et bagages ont été envoyés à Eckardsau (le curé de ce bourg a écrit à un de ses amis que le nombre des blessés est très considérable). Un équipage de pont fort complet a été conduit il y a trois jours de Presburg à Eckardsau, l'ennemi a annoncé qu'il était dans l'intention de tenter un passage de pont au-dessus de Fischamend et pour cela il réunit plusieurs matériaux nécessaires et une grande quantité d'artillerie près de ce point. Tous les bateaux qui se trouvaient sur la Morava[1] ont été amenés et réunis à Presburg. Cependant les habitans de cette ville ne croyent pas que ce soit pour y établir un pont, mais bien pour en disposer dans une autre circonstance. Il n'est venu à Haimburg que 15 cavaliers ennemis depuis plus de 8 jours.

1. En allemand, la March, à l'ouest de Presburg.

Lorsque M. le baron de Vaudeuil, colonel du 16e de chasseurs, qui est chargé d'observer la route de Presburg et de Kitsee, m'aura envoyé ses rapports, j'aurai l'honneur de les transmettre à Votre Excellence.

Je suis avec respect,
Monseigneur,
de Votre Excellence,
le très humble et très
obéissant serviteur,
C. LASALLE,
gal dre.

Un passage du Danube à Fischament, au centre même des positions françaises, n'était pas probable. Il était au contraire fort à craindre sous Presburg avec l'appui des batteries établies sur le quai et au vieux château de la ville. Les Autrichiens occupaient non seulement la rive gauche, mais ils avaient sur la rive droite des avant-postes dont les reconnaissances de Lasalle constatèrent la présence.

Haimburg, le 26 may 1809.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que la reconnoissance que j'ai envoyée sur Presbourg a rencontré les avant-postes ennemis entre Engerau et le pont volant qui se trouve sur le Danube en face de Presbourg. Ils étaient composés d'une centaine de fantassins et d'un piquet de dragons. J'ai fait placer un poste en arrière d'Engerau, qui se trouve disposé de manière à pouvoir observer dans cette partie tout le cours du Danube. L'officier qui commandoit cette découverte n'a pu se procurer aucuns renseignements sur la force positive des Autrichiens composant la garnison de Presbourg. Les habitants de cette ville paraissent convaincus de notre entière défaite dans

les journées du 21 et 22. Cependant notre présence ici les étonne et les intrigue.

La découverte poussée jusqu'à Kitsee n'a rien appris de relatif à la marche et à la position des ennemis dans cette partie de la Hongrie.

Votre Excellence m'a deffendu de tirer aucun moyen de subsistance des villages placés en arrière de la ligne occupée par ma division ; elle m'a limité de même par ma droite. Je n'enfraindrai jamais ses ordres, mais j'ose la supplier d'ordonner aux divisions qui entourent la mienne et qui déjà ont épuisé les ressources du pays que j'occupe de ne pas venir en avant de moi enlever les seuls moyens de subsistance que je puisse espérer.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Les troupes de Lasalle, affamées pendant leur séjour dans l'île de Lobau, avaient besoin de se refaire. On comprend qu'il était important de les ravitailler avant de reprendre l'offensive.

L'occupation de Vienne, la présence de nos avant-postes à la frontière de Hongrie, les reconnaissances poussées jusqu'en face de Presburg, démontraient combien les bulletins autrichiens avaient exagéré notre insuccès d'Essling.

Haimbourg, 27 may 1809.

Monseigneur,

Je viens de visiter mes avants-postes ; je me suis porté sur Presburg ; l'ennemi n'a fait aucuns mouvements ; il n'a point augmenté ses forces. J'ai appris que le pont de la Morava a été détruit par les neiges et que la communication ne se faisoit plus que par bateaux.

On s'occupe à rattraper 4 bateaux chargés de planches que je viens de voir passer au milieu du fleuve : ils proviennent sans doute de quelques événemens arrivés au pont.

Nous avons apperçu ce matin un escadron environ de housards et cuirassiers qui font des patrouilles ; il y a plusieurs petits postes placés vis-à-vis de moi sur la rive opposée.

Je suis avec respect, etc.

M. le maréchal Bessières.

SERVICE M^RE.

Le g^al de division comte de Lasalle à Son Excellence Monseigneur le maréchal duc d'Istrie commandant la cavalerie à Ebersdorf.

La cavalerie française ne devait pas tarder à pousser ses postes au delà de Presburg sur la rive droite du Danube, ne fût-ce que pour s'emparer des ressources d'alimentation qui lui faisaient défaut.

Haimburg, 27 may 1809.

Monseigneur,

Je viens de recevoir l'ordre de mouvement de (*sic*) m'a envoyé Votre Excellence et presque en même temps celui qui le contremande. Cependant d'après une convention établie entre le général Montbrun et moi, j'enverrai cette nuit le 8e de housards occuper Kitsee et Karlburg, afin de soutenir le détachement que le général Montbrun a à Rakendorf et observer le cours du Danube au-dessous de Presbourg, où l'on dit y avoir un rassemblement considérable de barques et bateaux. Cela me mettra en outre à même de vivre ici un peu plus longtemps, car les chevaux sont au verd et il y en a peu.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. — Je fais observer les isles qui se trouvent devant moi et les faits fouiller : on a tiré quelques coups de fusil de la rive gauche.

J'aperçois, à l'instant où j'ai l'honneur d'écrire à Votre Excellence, une colonne considérable de poussière qui a l'air de se diriger sur Marchek venant d'Enzersdorf.

Une des positions les plus importantes sur la rive droite du Danube était le village d'Engerau, situé en face de Presburg, à quelque distance du fleuve. Il devait être quelques jours plus tard le théâtre de combats très sanglants.

Haimburg, le 27 may 1809, à 10 h. 1/4 du soir.

Monseigneur,

Suivant le rapport du capitaine commandant les grand'gardes, l'ennemi s'est retiré d'Engerau et a placé plusieurs postes sur la rive gauche du Danube; il paroitroit même que les postes qui couvroient Engerau n'avoient été placés que momentanément et pour y prendre des vivres. Je n'ai cependant pas cru devoir y placer un poste, attendu que, d'après le rapport de ce même capitaine qui est du 16e de chasseurs et dont le poste se trouve en arrière d'Engerau, il est certain que l'inondation a couvert d'eau cette partie du pays et environné ce village de manière à ne pouvoir pas éviter un coup de main de la part de l'ennemi. Du poste placé en arrière d'Angerau on découvre parfaitement le bacq et toute la rive du fleuve en deçà et au delà de ce point. Il seroit impossible que l'ennemi fasse aucune entreprise sans que j'en sois promptement prévenu.

A l'instant même on vient d'allumer plusieurs feux sur la rive gauche du Danube en avant de notre ligne; près de Theben il en paroit beaucoup; mais on apperçoit un rassemblement considérable de feux à une grande distance qui paroissent être dans la direction d'une ligne tirée d'ici à Matzen et qui passeroit par Lassee.

Je désirerois savoir de Votre Excellence si le général Marulat est provisoirement sous mes ordres et si je dois lui transmettre ceux de Votre Excellence.

Je suis, Monseigneur, très respectueusement, etc.

A Son Excellence le Mal d'Empire, duc d'Istrie.

LASALLE

LASALLE, GÉNÉRAL DE BRIGADE

en uniforme de dragon

(1805)

5 pontons couverts de leurs poutrelles et malgré les efforts que nous avons pu faire, il a été impossible de les rattrapper.

J'ai envoyé ce matin le 8e régt de housards occuper Kitsee et observer le Danube au-dessous de Presburg. Mes reconnoissances sur Engerau ne peuvent rien apprendre, ni rien voir. Toujours elles remarquent les mêmes postes sur la rive gauche du fleuve.

Le général Marulat a remarqué comme moi des feux sur la rive opposée et quelques troupes rôdant à l'entour.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Lasalle savait combien, dans la vie des avant-postes, les observations en apparence insignifiantes peuvent acquérir tout à coup de l'importance. Il relevait les moindres détails avec le plus grand soin.

Haimburg, le 28 may 1809, à 9 h. 1|2 du soir.

Monseigneur,

Le colonel du 8e de housards me rend compte qu'il a établi ses trois premiers escadrons au bivouac sous Kitsee et le quatrième détaché à Karlburg ; ce dernier servant à communiquer avec les troupes du général Montbrun maintenant, et demain avec celles du gal Marulat, auquel le gal Montbrun cède des villages de la gauche de sa ligne. J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence de ce changement, lorsqu'il se sera opéré.

Pour pouvoir placer ses vedettes sur le bord du Danube, le colonel du 8e de housards a été obligé de repousser celles de l'ennemi et les postes de cavalerie qu'il a de ce côté-ci.

Ce matin, à 7 heures et à 9 heures, deux petites patrouilles du 16e régiment de chasseurs se sont présentées à l'entrée du village d'Engerau et n'ont rien remarqué de nouveau. Pour parvenir à ce village il faut décrire une ligne circulaire fort longue, afin d'éviter les eaux qui inondent maintenant une partie de la

plaine, et même ce village. Vers les 10 heures et demie, M. Broussault, lieutenant-colonel du génie, géographe, accompagné de quelques hommes que je lui avais donnés pour protéger ses observations, s'est présenté devant Engerau, et, ayant fait fouiller le village par deux chasseurs, pendant qu'il terminoit une partie de son travail, apperçut quelques fantassins ennemis qui poursuivoient en tirant des coups de fusil un des deux chasseurs. Il se porta à son secours, attendit fort longtemps le second, qui n'a pas reparu. D'après ce qu'il a vu et ce qui a été remarqué par plusieurs pelotons du 8e de housards, qui accoururent au bruit, le village étoit occupé par de l'infanterie légère ennemie, dont on n'a pu reconnaître la force, bien que les ennemis ayent montré quelques hommes dispersés et deux ou trois petits pelotons. Il y avoit aussi quelques cavaliers.

D'après les observations faites par la grand'garde du 16e de chasseurs qui se trouve sous Engerau et près du Danube, il est certain que les troupes qui ont fait feu et qui sont à Engerau ne sont pas passées sur le pont volant, ni sur aucune des barques qui se trouvent devant Presbourg, parce que de ce poste on peut distinguer tout leur mouvement et une partie des quais de la ville ; mais il seroit probable que, masquées par les grandes isles qui se trouvent dans le Danube au-dessous de Presbourg, elles viennent occuper les bois qui couvrent ces isles et de là faire des incursions sur la rive droite, où elles n'occupent aucun poste fixe.

Le Danube grossit à chaque instant ; déjà même une partie des maisons d'Engerau sont inondées et écroulées ; demain le passage de sable qui sert de route pour parvenir au milieu du village sera couvert d'eau. Voilà les motifs qui m'ont déterminés à ne pas le faire occuper, quoique je sente bien l'importance d'un pareil poste.

J'ai envoyé en Hongrie les proclamations que Votre Excellence m'a envoyées.

J'aurai l'honneur de supplier Votre Excellence, de réclamer cent chevaux du 13e régt de chasseurs et quatre-vingt du 24e qui se trouvent détachés sous les ordres du général Duplain, qui marchait sur Mariazell lorsque le gal Bruyerre les lui a prêtés.

Une dizaine de chasseurs du 13e servent aussi d'ordonnances à S. E. le maréchal d'Empire duc d'Auerstädt.

Je suis, avec un profond respect, etc.

P. S. — On n'apperçoit que deux feux sur la rive gauche.

Permanente ou temporaire, l'occupation d'Engerau par les Autrichiens était certaine. Cette position importante en face de Presburg couvrait leurs débarquements sur la rive droite du Danube, dont nous avions le plus grand intérêt à rester entièrement maîtres.

Haimburg, le 29 may 1809, à 10 heures du matin.

Monseigneur,

L'escadron du 8e de housards établi à Karlburg, communique avec Rakendorf, où se trouve un détachement du 7e régiment de housards. Le village de Zorndorf n'étant pas occupé par la division du gal Montbrun, j'y ai fait placer un poste, et un second sur la route qui va le long du Danube, de Karlburg à Presburg, de sorte que toutes les communications entre mes troupes et celles du général Montbrun sont parfaitement gardés ainsi que la rive droite du Danube au-dessus et au-dessous d'Engerau. Hier les vedettes et les postes de cavalerie qui se trouvaient vis-à-vis de ceux du 8e de housards, vis-à-vis des isles du Danube qui sont à la hauteur de Kitsee, se sont retirés. Mais à 7 heures 1/2, quinze cavaliers sont passés de la rive gauche du Danube sur la droite et sont restés dans le village d'Engerau toute la nuit ; ils en sont partis ce matin pour retourner à Presburg. Ils se sont servis des barques qui sont devant les quais de Presburg pour leur passage. Il y a, à gauche du village d'Engerau, un poste d'infanterie de 10 hommes, et, à droite, un de 25, qui se retirent dans les maisons aussitôt qué mes reconnoissances approchent, de sorte qu'il est de toute impossibilité de connoitre

la force ennemie qui se trouve dans ce village; l'inondation continue toujours ; les approches en sont difficiles.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que, d'après ce qui avoit été convenu entre le général Montbrun et moi, je devais placer la division du g^al Marulat dans les villages de Hollaïn et Schönesbrun. Mais les cuirassiers de la division du général Nansouty s'y sont établis et m'empêchent d'y entrer. Le g^al Montbrun m'a très peu cédé de villages, de sorte que ma division, jointe à celle du général Marulat, formant en tout 11 régiments, se trouve pour ainsi dire en masse, les chevaux tous au verd, sans avoine depuis deux jours, les hommes bientôt sans pain, ayant des cuirassiers en arrière de moi et en avant sur mon flanc droit, tandis que la cavalerie qui m'entoure n'a pas encore éprouvé aucune privation de fourrage et vit dans l'abondance. Votre Excellence sait mieux que personne que je n'ai pas l'habitude de me plaindre. Je crois cependant que d'après la liberté qu'elle a donnée au g^al Montbrun de s'étendre sur sa droite, il pourroit me donner tous les villages qu'il occupe sur sa gauche jusqu'à Brugg exclusivement. Je solliciterai donc un ordre de Votre Excellence, qui indique une ligne de démarcation, afin d'éviter toutes les contestations. J'ose la supplier de répondre le plus tôt possible à ma demande.

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

Le ravitaillement d'une pareille masse de cavalerie devait en effet être fort difficile. *Sans avoir l'habitude de se plaindre,* Lasalle montrait la plus grande sollicitude pour assurer les subsistances de ses *onze* régiments, la brigade Marulaz, qualifiée de division parce qu'elle en avait l'importance numérique, ayant été placée sous ses ordres.

L'armée autrichienne souffrait de la même pénurie. Elle paraissait faire un mouvement la rapprochant de Presburg. Des levées étaient faites dans toute la Hon-

grie, et Napoléon craignait plus que jamais de voir son redoutable adversaire, l'archiduc Charles, passer le Danube pour venir l'attaquer en face de Presburg.

Haimburg, le 29 may 1809, à 9 h. 1/2 du soir.

Monseigneur,

Il n'y a rien eu de nouveau sur toute la ligne, que l'arrivée de deux déserteurs, dont les rapports portent en substance qu'ils fesaient partie du 3e bataillons des landwerths de Vienne, dont la désertion a été extraordinaire, car de 1,300 hommes qui passèrent le Danube, il n'en reste plus que 200 tout au plus ; le principal motif de leur désertion est le manque de vivres.

L'armée doit être composée encore de 150,000 hommes d'infanterie de ligne et de 13,000 de landwerth ; la cavalerie est extrêmement nombreuse et n'a pas souffert du tout lors de notre attaque parce que, disent-ils, elle n'a donné qu'une fois et encore s'en est-elle revenue grand train.

Il arrive tous les jours des gentils-hommes de la Bohême qui font des compagnies de cavalerie volontaire.

L'artillerie est très considérable ; il arrive à tout moment des convois de grosses pièces qui viennent de Prague et de Brünn.

Ces prisonniers disent n'avoir pas entendu nommer aucune personne de marque, blessée aux combats des 21 et 22, mais ils savent que nous avons eu beaucoup de blessés et avouent qu'il s'en trouve 10,000 des leurs qui ont été transportés à Brünn et à Prague.

Derrière Theben et Presburg, il y a un camp assez nombreux d'infanterie, beaucoup de canons, trois régiments de housards.

Depuis Orth jusqu'à Schloshof, il y a dix régiments de cavalerie ennemie, cantonnés et ayants très peu d'avants-postes.

Depuis leur désertion, les hommes ont entendu dire que le prince Charles marchoit vers la Hongrie ; hier dans la journée (qu'ils ont encore passé sur la rive gauche du Danube), ils ont remarqué beaucoup de poussière du côté de Marchek.

Les reconnoissances qui ont été aujourd'hui en Hongrie ont remarqué beaucoup de gayeté sur les figures des habitans de tous les villages qu'ils ont traversés ; plusieurs bourgmestres et Hongrois leur ont dit que dans huit jours ils n'auroient plus le plaisir de nous voir.

Ils ont aussi avoué avoir reçu l'ordre de se procurer beaucoup de vivres pour alimenter l'armée autrichienne qui alloit arriver.

Les reconnoissances ont aussi appris que l'on garnissoit d'artillerie le fort de Presburg (ou le vieux château).

Tous ces rapports paroissent s'accorder avec ceux de mes déserteurs et avec celui que j'ai eu l'honneur de faire à Votre Excellence sur la colonne de poussière que j'avois remarqué avant-hier, se dirigant de notre gauche vers notre droite en faisant face au Danube.

Je suis, avec respect, etc.

Ces récits, si exagérés qu'ils fussent, n'avaient pas moins un fond de vérité. L'archiduc Charles était sur l'autre rive du Danube avec une armée considérable. Au lieu d'attaquer l'armée française ébranlée par les pertes subies à Essling, il attendit que les nouvelles levées de la Hongrie et l'armée d'Italie de l'archiduc Jean l'eussent rejoint. Ce calcul le perdit, Napoléon ayant su mieux que lui tirer profit de ce délai de six semaines.

Sur la rive droite faisant face à Presburg, les Autrichiens construisaient des retranchements importants, couverts par la position avancée d'Engerau.

Un récit autrichien de la campagne de 1809, publié en 1812 par le colonel baron de Valentini, décrit très exactement les positions occupées par les Autrichiens entre Presburg et Engerau :

« Sur le Danube, vis-à-vis de Presburg, se trouvent trois îles couvertes de broussailles. Le grand bras du fleuve est du côté autrichien; le bras qui sépare les îles de la rive ennemie est large d'une petite portée de fusil. L'île du milieu, ayant environ une lieue de circonférence, appelée Aue, était à proprement parler une tête de pont. Elle était séparée de la terre ferme par le dernier courant du Danube : le bras qui prend naissance, à sa séparation d'avec le grand courant, à la partie supérieure de l'île, est des plus étroits, il est occupé par un banc de sable qui facilite la construction des ponts. Trois ponts de chevalets (le bras est profond de deux toises environ) étaient placés là; ils conduisaient au village d'Engerau, situé près de la rive, dans l'angle formé par le grand courant et le bras de l'île, comme sur une langue de terre. Le village était occupé par les Autrichiens, mais non pas fortifié. Seulement sur l'île étaient établis des ouvrages détachés, reliés par des tranchées. Trois bataillons et environ vingt canons qui, pour la plupart, faisaient feu par-dessus le banc de sable en formaient la garnison habituelle. Un pont volant, sur lequel un bataillon pouvait être transporté à chaque voyage, assurait la communication avec la rive droite, là où la traversée est couverte par la plus grande île, appelée Bötsch, située en amont, et aussi occupée par les Autrichiens. La plus petite île, au-dessous de l'Aue, était aussi occupée et fortifiée : elle était placée de telle façon à l'égard de celle-ci qu'elle formait une défense de flanc pour ses fortifications. Le front en

avant de l'Aue, ou de la tête de pont, est tout à fait en plaine, et, jusqu'à la portée du tir à mitraille, libre de tout obstacle pour la vue. Au delà de cette distance, l'approche de l'ennemi était favorisée, au moins sur une partie du front, par d'épaisses broussailles. »

Les remarques consignées dans les rapports de Lasalle concordent bien avec cette description.

Haimburg, le 30 may 1809, à 8 heures du matin.

Monseigneur,

Nous avons entendu hier dans la nuit une trentaine de coups de canon qui paroissent tirés dans un grand éloignement et dans la direction de Vienne. A minuit, nous avons cessé de rien entendre, le vent ayant changé un peu. Les feux que nous avyons remarqués dans les isles et sur la rive gauche les nuits précédentes ont été peu nombreux celle-ci. Mais à 11 heures 1|2, il y avoit, à la hauteur de Theben, 31 feux réunis en ligne qui se sont éteints sur les trois heures du matin.

Dans la soirée d'hier, mes avant-postes sous Engerau ont remarqués quatre officiers supérieurs, qu'on a supposé être du corps du génie, qui examinoient la position. L'officier commandant cette grand'garde du 16e de chasseurs s'est approché autant qu'il l'a pu et a observé, au centre du village et en face de Presburg, un rassemblement de paysans qui étoient munis de pelles et de pioches, ce qui annonceroit un projet de fortification pour couvrir la tête de pont que l'ennemi veut peut-être établir à Presburg. J'ai ordonné à l'officier commandant mes avants-postes sur ce point de me rendre compte, toutes les deux heures, de ce qu'on pourroit entreprendre, soit en avant de Presbourg, soit en avant du village d'Engerau, et j'aurai l'honneur de transmettre à Votre Excellence, ce que j'apprendrai d'intéressant.

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

P. S. — Ce matin, depuis la pointe du jour, je tiens un offi-

cier sur une montagne qui se trouve près de moi. Il a remarqué, à l'aide d'une lunette d'approche, passer devant Schloshof, sur l'autre rive de la Marck, beaucoup de fourrages et un régiment de cavalerie qui marchent sur Presburg.

A 10 heures du matin.

P. S. — D'après mes rapports du matin, je me suis transporté moi-même sur les lieux et ai remarqué des paysants qui composent plusieurs postes de travailleurs. Ils commencent déjà les fortifications. Ils sont soutenus par de l'infanterie.

Mes reconnoissances sur Altenburg ont rencontrée des patrouilles de cavalerie hongroise ; elles ne se sont rien dit, et se sont retirés chacune de leur côté.

Comprenant toute la gravité des préparatifs dont il était le témoin, Lasalle s'était empressé d'en informer le général Montbrun, dont la division de cavalerie avait descendu le Danube, et qu'un passage des Autrichiens sous Presburg eût séparé du reste de l'armée.

Le général Montbrun écrivait dans son rapport du 31 mai 1809 :

« Le général Lasalle m'a prévenu que l'ennemi se fortifie dans la petite île qui se trouve entre Engerau et Presburg. »

Napoléon résolut de prendre sur ce point l'offensive. Il avait, pour le faire, les plus graves motifs. Outre le danger évident de laisser les Autrichiens prendre pied solidement sur la rive du Danube que les Français occupaient, une action heureuse sous Presburg devait être la meilleure réponse aux bulletins autrichiens qui représentaient l'armée française comme presque anéantie par l'insuccès d'Essling.

IV

SITUATION DES PAYS ALLEMANDS APRÈS ESSLING

La situation de Napoléon à Vienne après la bataille d'Essling était des plus difficiles. Les Autrichiens répandaient à profusion la nouvelle de leur triomphe. Si l'archiduc Charles n'avait pas pénétré à Vienne, par son aile droite à Korneuburg il était aux portes de cette capitale; ses bulletins étaient rédigés avec la réserve que se doit à lui-même un grand capitaine, mais dans des imprimés distribués partout, ils étaient accompagnés de commentaires d'une extrême exagération. Ces imprimés refusaient à Bonaparte le titre d'empereur que lui donnait le texte des rapports de l'archiduc.

Rapport de Son Altesse Impériale l'Archiduc Charles à Sa Majesté Impériale l'Empereur et Roi, contenant les détails de sa victoire sur Bonaparte, le 21 et le 22 mai, et daté de Breitenlee (dans le Marchfeld), le 23 mai.

Le grand bras du Danube fut passé le 19 et le 20 par l'empereur Napoléon avec toute son armée.

Il avait réuni à lui tous les renforts de ses alliés *forcés* et formé ses masses dans l'île de Lobau ; on en devait nécessairement conjecturer le second passage du Danube et ses vues offen-

sives. J'ai pris aussitôt la résolution d'aller à sa rencontre avec l'armée de Votre Majesté, de ne point empêcher son passage, mais de fondre ensuite sur lui et de punir la témérité d'une entreprise si hasardée.

Je ne saurais ici passer sous silence le vif enthousiasme que cette résolution excita dans toute l'armée ; les soldats étaient ivres de joie de pouvoir enfin combattre le dévastateur du monde en personne. Les sentiments de patriotisme, d'attachement et de fidélité à leur souverain en ont fait des héros ; les débris fumants des chaumières, les scènes de dévastation qui marquaient les traces de l'armée ennemie pendant sa marche à travers l'Autriche les ont enflammés d'une juste vengeance.

Avec des cris d'allégresse, avec des acclamations mille fois répétées *Vive notre bon Empereur !* et portant la victoire dans leur cœur, nos colonnes marchèrent le 21 à midi à la rencontre de l'ennemi, qui s'avança également pour attaquer. La bataille commença à trois heures ; Napoléon lui-même dirigea l'attaque en cherchant à enfoncer notre centre avec toute sa cavalerie, et en tournant cette masse avec 60,000 hommes d'infanterie, avec ses gardes et plus de cent bouches à feu ; ses deux ailes étaient appuyées aux deux villages d'Aspern et d'Esslingen, fortifiés par la nature et autant que possible par l'art. Il ne put pénétrer sur aucun point. Nos masses formées en bataillons repoussèrent sa cavalerie partout. Nos cuirassiers culbutèrent ses cavaliers couverts de fer et notre cavalerie légère porta la mort dans les flancs de l'ennemi.

Ce fut un combat de géants qu'il n'est guère possible de décrire.

Bientôt après, la bataille devint générale sur toute la ligne de l'infanterie ; plus de 200 pièces de canon rivalisaient à répandre mutuellement la destruction. Dix fois le village d'Aspern a été pris, perdu et repris. Esslingen ne put être emporté, malgré les assauts multipliés. Il était onze heures de la nuit. Les villages étaient en flammes. Nous étions maîtres du champ de bataille. L'ennemi, serré de près, avait l'île de Lobau et le Danube au dos. La nuit mit un terme au carnage.

En attendant, j'avais fait brûler le pont que l'ennemi avait sur

le grand bras du Danube, par le moyen de brûlots que je laissai aller au courant de la rivière.

Le lendemain, Napoléon se trouva dans une position, rare pour un grand capitaine, de devoir combattre pour sa propre existence. Il retira encore la nuit toutes ses troupes disponibles de Vienne et du Danube supérieur, leur fit passer la rivière, et fit travailler avec toute la diligence possible au rétablissement de son grand pont. A quatre heures du matin, il nous attaqua avec une canonnade furieuse de toute son artillerie, et bientôt après le combat s'engagea sur toute la ligne.

Jusqu'à sept heures du soir, toutes les attaques furent repoussées ; la persévérance de l'ennemi dut céder à la valeur héroïque de nos troupes, et la victoire la plus complète couronna les efforts d'une armée, laquelle, peu avant, les proclamations françaises avaient donnée pour *pulvérisée*, et qui a détruit le fantôme de l'invincibilité en portant des coups mortels à ses adversaires.

La perte de l'ennemi est immense. Le champ de bataille est jonché de milliers de morts. Jusqu'à six mille blessés ont été retirés de dessous les morts et sont pansés dans nos hôpitaux.

Lorsque les Français ne purent plus se soutenir dans Aspern, on fit faire la dernière tentative aux braves Hessois ; ils furent sacrifiés à la conservation de leurs tyrans.

Je ne peux pas encore soumettre à Votre Majesté des détails spécifiques sur les trophées de ces journées mémorables ; le devoir de l'humanité exige mon premier soin.

L'empereur Napoléon est en pleine retraite sur l'autre rive du Danube ; il l'a couverte par l'occupation de la grande île de Lobau. Nous sommes encore à la poursuite de l'ennemi.

L'archiduc CHARLES, généralissime.

Si l'on fait abstraction de quelques expressions trop vives et de l'évaluation trop élevée des forces françaises, le récit de l'archiduc Charles se rapproche beaucoup de celui de Masséna. On comprend que les Autrichiens

aient tenu à le propager dans toute l'Autriche et dans toute l'Allemagne. Les feuilles volantes imprimées qui le reproduisaient ajoutaient :

« Les notices expédiées du champ de bataille ajoutent que Bonaparte, voyant chanceler ses troupes, les avait à plusieurs reprises conduites en personne à l'attaque, et que l'archiduc Charles, descendu de cheval, se mit à la tête de ses grenadiers et culbuta la cavalerie ennemie.

« *La délivrance de Vienne fut le premier fruit de cette victoire signalée.* »

Cette fausse nouvelle, de nature à produire un grand effet, fut répétée dans de petits bulletins répandus par milliers :

« L'archiduc Charles, y était-il dit, a fait son entrée à Vienne le 25 mai. »

La lettre de l'empereur François à l'archiduc était propagée de la même manière :

Wolkersdorf, 24 mai 1809.

Mon cher frère archiduc Charles,

Je vous ai témoigné hier verbalement ma sincère reconnaissance pour la glorieuse victoire remportée, mais ceci ne suffit point à mon cœur. Je veux vous la témoigner encore par la présente et saisirai toutes les occasions de vous la renouveler. Car je suis hors d'état (moi que la divine Providence a fait chef d'une grande monarchie) de vous récompenser suivant votre mérite, Monsieur mon cher frère, ainsi que vos compagnons d'armes et ma courageuse armée. Il vous était réservé d'interrompre les victoires soutenues pendant quinze ans de l'orgueilleux adver-

saire. Vous êtes, frère précieux à mon cœur, le premier soutien du trône, le sauveur de la patrie, qui, ainsi que son monarque, vous bénira et vous remerciera éternellement.

J'ai vu hier avec un profond attendrissement la haute valeur, l'enthousiasme des troupes et leur résolution mâle de conquérir l'indépendance de la monarchie. Ce fut le plus beau moment de ma vie. Ce spectacle ravissant ne s'effacera jamais de mon cœur.

Je vous prie, Monsieur mon cher frère, d'en faire part à ma brave armée, et de tout mettre en œuvre pour la conservation de ces rares sentiments.

FRANÇOIS.

Ces nouvelles se répandirent rapidement. Bernadotte écrivait de son camp devant Linz, le 27 mai, « que les Autrichiens avaient eu la veille l'impertinence de faire faire des salves d'artillerie sur toute la ligne, en réjouissance de la victoire qu'ils disaient avoir remportée le 22 ».

Le plus grand danger pour Napoléon eût été de voir ses communications avec la France interrompues. Le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, était entré à Innsbrück le 19 mai, rencontrant dans sa marche les plus grandes difficultés, obligé d'attaquer de front dans des chemins de montagne, où il avait d'un côté un torrent, et de tous les autres côtés de hautes roches garnies de chasseurs tyroliens qui s'y maintenaient à l'aide de crampons assujettis à leurs pieds. Le maréchal avait écrit d'Innsbrück, le 20 mai :

« J'ai fait fusiller ou pendre tous les Tyroliens pris les armes à la main, et presque tous les villages jusqu'à

Terfens, y compris la petite ville de Schwaz, ont été brûlés. Je crois avoir suffisamment puni les Tyroliens. »

Après avoir réinstallé à Innsbrück la division bavaroise du général Deroy, il était parti pour Salzburg. Un formidable soulèvement suivit son départ. Du Tyrol, ce soulèvement gagna le Vorarlberg. Il restait à peine dans tout le pays 5,000 hommes de troupes autrichiennes disséminées, mais les paysans s'armèrent partout. Le 29 mai, le général Deroy, attaqué à Innsbrück, dut évacuer la ville et battre en retraite jusqu'à Kufstein. Les Tyroliens débouchaient des montagnes et menaçaient la Bavière. Le roi de Bavière restait notre allié fidèle, mais sans énergie.

Le 3 juin 1809, il écrivait au major général maréchal Berthier, prince de Neuchâtel, qui avait épousé une princesse bavaroise :

Munich, le 3 juin 1809.

Je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous donner, cher prince, ni du Tyrol, ni du Vorarlberg. Le c^te^ Arco a été obligé, hier, de quitter sa position de Mittenwald et de se replier sur Benedict Baiern, et j'apprens que les insurgés sont déjà entrés à Wallensee. Le g^al^ Beaumont a aussi été obligé d'abandonner le Vorarlberg et de se replier jusqu'à Lindau. Il est cependant encore à Fuessen, mais cela ne durera, je crains, plus longtemps. Le général de Roy est encore à Kufstein ; s'il doit couvrir la Bavière et Salzbourg, il aura beaucoup à faire. Je reviens toujours à mes moutons, si le duc de Dantzig, au lieu de quitter si vite Inspruck avoit envoyé une division au Brenner pour chasser le peu de monde qui s'y trouvoit et forcer l'ennemi de quitter le Tyrol, si, ceci fait, il en avoit fait désarmer les paysans, tout ceci

LASALLE ET MURAT A LA BATAILLE D'HEILSBERG

(10 juin 1807)

ter jusqu'en automne, bien entendu si les circonstances me le permettent.

Adieu, mon cher neveu, je vous embrasse.

MAX JOSEPH.

Les inquiétudes étaient telles que le 4 juin le général du Taillis écrivait de Munich :

J'ai engagé le roi, qui était à Nymphenburg, à venir coucher à Munich, où il est gardé par la garde nationale. Quelques soldats disponibles ont été envoyés à Staremberg en observation.

Les insurgés sont en grand nombre. On évalue à 60,000 le nombre des hommes armés de fusils. Ils ont à leur tête plusieurs bataillons autrichiens dont deux ou trois ont été formés de prisonniers qui, étant mal gardés dans la route, ont déserté.

Les populations allemandes favorisaient ces évasions. Le roi de Wurtemberg et le grand-duc de Bade écrivaient de leur côté que les prisonniers évadés allaient rejoindre les insurgés du Tyrol et du Vorarlberg.

Le roi de Bavière ne se trompait pas en signalant les dispositions hostiles des populations de la Souabe. Le général de Beaumont, qui commandait l'occupation française d'Augsbourg, en rendait compte :

« L'esprit des habitants, disait-il, est très mauvais dans toutes ces contrées. Ils instruisent les insurgés de tout, et nous avons de la peine à savoir quelque chose. »

Au nord, le roi de Saxe était menacé d'une invasion autrichienne. Le roi de Wurtemberg se refusait à fournir les contingents qui lui étaient demandés : il récla-

mait au contraire du secours, un corps autrichien paraissant vouloir traverser ses États pour se réunir aux insurgés du Vorarlberg et du Tyrol.

La bataille d'Essling n'avait été décisive pour personne. Le colonel baron de Valentini, qui y avait pris part dans l'armée autrichienne, et qui a publié presque immédiatement après un récit de la campagne de 1809, a dit avec raison que cette bataille avait été de la part des Autrichiens « un choc paré qui écarte seulement un danger sans assurer un avantage d'une manière précise ».

Les deux armées, séparées par le Danube, restaient en présence.

Napoléon, en attendant l'armée du prince Eugène, pressait Davout de prendre l'offensive devant Presburg. Un combat heureux en avant de Vienne, en territoire hongrois, assurant aux Français la possession exclusive de la rive droite du Danube et les montrant en état de tenir la campagne au cœur de l'Autriche, devait être d'un effet moral excellent.

Les souverains allemands nos alliés avaient besoin d'être rassurés et encouragés. De là l'importance que Napoléon attachait à l'attaque du village d'Engerau. Elle devait rencontrer des difficultés très sérieuses sur lesquelles Lasalle appela avec beaucoup de franchise et de fermeté l'attention du commandement en chef. Sa correspondance du 31 mai au 3 juin est presque entièrement relative à la préparation et à l'exécution de cette opération.

V

PREMIÈRE ATTAQUE D'ENGERAU

Toutes les lettres de Lasalle, écrites en grande hâte, souvent au milieu de la nuit, quelquefois au cours d'une reconnaissance dans le premier gîte venu, ont un caractère saisissant de spontanéité et d'absolue sincérité. Il décrit en quelques mots le pays qu'il occupe ou qu'il traverse : on assiste, en le lisant, aux moindres incidents de la vie des avant-postes.

Haimburg, 31 may, à 1 heure du matin.

Monseigneur,

Je m'empresse d'envoyer à Votre Excellence un habitant de Kitsee revenant de Presburg, qu'ont arrêtés les avants postes du 1er régiment de housards.

Ci-joints sont les papiers trouvés sur lui : tout ce qu'il rapporte s'accorde avec ce que j'avois eu l'honneur d'annoncer à Votre Excellence sur la construction de retranchements en avant d'Engerau. Il paroît qu'on a déjà réuni tous les matériaux nécessaires à la construction d'un pont. La tête de pont, dit cet homme, est presque terminée : on y a placé ce soir deux pièces de canon et deux chevaux de frise. Il y a un mouvement continuel d'infanterie d'Engerau à Presburg. Ce sont probablement les travailleurs que j'ai remarqué tout le jour. Il n'y a cependant (m'a assuré cet homme) que deux régiments d'infanterie à

Presburg et un de cuirassiers. La ville est encombrée de blessés des dernières affaires.

Je suis, avec respect, etc.

M. Blain, colonel du génie, vient d'arriver à mon q^er g^al et se rendra à la pointe du jour à Engrau.

Quatre écrits — trois en hébreu et un en allemand — saisis sur l'individu arrêté, qui était sans doute un juif cherchant à faire quelque profit entre les deux armées, étaient joints à ce rapport.

Au matin, Lasalle écrivait de nouveau :

Haimburg, 31 may 1809.

Les avants postes aux environs d'Haimburg et devant Theben n'ont rien remarqués de nouveau : toujours les mêmes feux, allumés et éteints aux mêmes heures.

Le colonel Blin, du corps du génie, vient de se rendre en avant d'Ingerau pour observer les ouvrages que l'ennemi veut construire. J'attends son rapport pour faire exécuter l'ordre que je viens de recevoir de Votre Excellence.

Lorsque le bataillon de Hesse-Darmstadt, que doit m'envoyer le général Montbrun avec son artillerie, seront arrivés, je les placerai en avant de Wolfsthal ; mais permettez-moi, Monseigneur, de vous faire connaître ma manière de voir sur l'ordre de l'attaque d'Ingerau.

D'après le rapport du paysan que j'ai envoyé ce matin à l'état-major de Votre Excellence, l'ennemi a déjà armé de deux pièces au moins ses ouvrages ; il a placé des chevaux de frise, etc., etc. L'infanterie qui les deffend est à peu près au nombre de 350 à 400 hommes qui entretiennent une fréquente communication avec Presburg par les ponts volants, barques, etc., etc. ; les approches du village ne sont pas faciles, et si l'oppération ne réussit pas, elle enhardira l'ennemi, qui ne cessera d'entreprendre sur mes avants postes. Si elle réussit, nous ne pourons con-

server la position, même avec plusieurs bataillons, parce que l'ennemi a réuni au moins 60 à 70 bateaux devant Presburg dont il peut se servir pour débarquer sur sa rive droite sans que je puisse m'y opposer à moins que vous ne m'envoyez beaucoup d'infanterie, au reste on ne peut conserver Ingerau sans perdre beaucoup de monde, parce que, sur ce point, le Danube n'a qu'un bras qui n'est pas large, et que, du vieux château de Presburg qui est armé, on peut continuellement brûler Ingerau.

Voilà les observations que j'ose faire à Votre Excellence. J'y ajouterai encore que, pour attaquer ce village, il faut encore surmonter les obstacles causés par l'innondation, faire faire un millier ou deux de fascinnes afin d'établir les passages. Je ne me permets ses observations qu'afin que Votre Excellence n'ait pas à me reprocher, en cas d'événements, de ne l'avoir pas assez instruite. J'attends, par le retour de l'officier que j'ai l'honneur de lui envoyer, les derniers ordres. Dans tous les cas, je ne pourrai attaquer que demain à la pointe du jour.

Ci-joint un croquis qu'a fait M. le colonel Blin sur les lieux.

Le colonel du 8e de housards me prévient que l'officier qui commande ses grand'gardes au-dessous de Presburg a entendu beaucoup de bruit toute la nuit sur le Danube.

Ce matin, l'ennemi a placé une vedette vis-à-vis celle du 16e.

Je suis, avec respect, etc.

On verra que l'événement a confirmé de tous points les prévisions de Lasalle.

Ses rapports, multipliés suivant les incidents de chaque journée, entraient dans les plus minutieux détails.

Haimburg, le 31 may 1809, à 3 h. du soir.

Monseigneur,

Les Hessois que doit m'envoyer le général Montbrun, ainsi que les deux pièces de canons ne sont pas encore arrivés. Je fais faire deux mille fascines de 12 pieds de long pour faire

des passages sur les flaques d'eau et canaux d'inondation qui se trouvent entre Engerau et mes avants-postes de l'isle du Danube, pour communiquer avec ce village; l'ennemi a établi un pont que mes réconnoissances, à force de rôder, sont parvenues à découvrir, de sorte que de leurs ouvrages dans cette isle ils peuvent communiquer librement avec Engerau. Ce matin, ils avaient deux vedettes, une en face celle du 16e de chasseurs, une vis-à-vis celle du 8e de housards. Les Autrichiens ont retiré la première sur les 10 heures du matin. Une reconnoissance de huit housards autrichiens est venue reconnoître mes postes, sans tirer ni attaquer. Elle s'en est enallée de suite dans l'isle qui se trouve au-dessus du passage, et vis-à-vis le poste du 16e il y a de l'infanterie. On a pu compter jusqu'à cent quinze hommes, mais tous, les sentinelles exceptés, ils étoient sans armes et sans sacs. Les uns pêchoient et les autres coupoient du bois et faisoient des baraques.

Le général Marulat me rend compte qu'il a fait arrêter deux grandes barques qu'il a apperçu sur le Danube ; elles sont amarées près de son village. J'en ai une aussi près du mien. Ce matin deux bateaux vuides ont passés devant Haimburg; il a été impossible de les arrêter; ils dessendoient avec trop de rapidité.

Un commandant de poste avoit oublié de rendre compte ce matin que hier, à 11 heures du soir, il a entendu un bruit de caisse et de la musique à Theben, que ce bruit continuoit en s'éloignant et en se dirigeant sur Presburg. A 3 heures, un bataillon étoit encore en ligne sur le bord du fleuve et s'est mis en colonne de route pour se rendre à Presburg. Les passages sur la Marck devant Schloshof deviennent moins fréquents. Je fais réunir des bestiaux pour les envoyer à Ebersdorf. Je suis fort embarrassé de la conduite que je dois tenir avec les Hongrois, ils veulent bien nourrir les troupes qu'ils ont chez eux, mais prétendent ne pas fournir pour l'armée. Je supplie Votre Excellence de m'envoyer des ordres à ce sujet.

Il manque beaucoup de cartouches aux régiments de ma division : veuillez bien, Monseigneur, ordonner qu'on m'en envoye.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CACHET MILITAIRE

DU GÉNÉRAL LASALLE

[illegible]

[illegible] M.LE COMTE BERTHIER DE LASALLE

[illegible]

pont étant retourné, il a repassé avec un pareil nombre d'hommes. Il paraît que l'ennemi se renforce dans l'isle.

Je suis, avec un profond respect, etc.

Toutes ces dépêches étaient adressées par Lasalle au maréchal Bessières, duc d'Istrie. Le maréchal Davout, ayant reçu le commandement des opérations militaires à tenter contre Engerau, le quatrième rapport de Lasalle pendant cette journée du 31 mai lui fut communiqué. Il était adressé comme de coutume : A Son Excellence le maréchal d'empire duc d'Istrie, à Ebersdorf, mais il porte en marge, au crayon, cette mention : *Le maréchal duc d'Auerstædt a pris connaissance de ce rapport.*

Haimbourg, le 31 may 1809.

Monseigneur,

Les Hessois et les deux pièces sont arrivés à 4 heures de l'après-midy et je les ai envoyé à Wolfsthal.

Des 180 chasseurs de la brigade du général Bruyère qui étaient détachés sur la route de Léoben, 100 sont rentrés : les autres arriveront incessament.

A 4 heures, 5 1/2, 6 et 6 1/2, 7 heures, il est passé chaque fois deux barques venant de Presburg : une étoit à chaque voyage chargée d'une voiture et de 4 ch^x avec une 20^aine d'hommes, l'autre de dix à douze chevaux et d'une trentaine d'hommes. Au dernier voyage elles sont restées sur la rive droite. On a remarqué que lorsqu'elles étoient sur la rive gauche, elles y restoient peu de tems, et qu'elles ne retournoient de la droite que longtemps après, ce qui feroit présumer qu'outre les pièces et les caissons, elles transportent aussi des vivres ou des munitions. Il est cependant possible que ce ne soit qu'à cause des difficultées de l'arrivage que ce retard a lieu.

A 5 heures du soir, une dizaine de cavaliers autrichiens, cuirassiers ou dragons, car ils sont habillés en blanc, sont venus jusque sur les bords d'une coupure que le Danube a faite dans les terres et qui se trouve entre Wolfsthal et Engerau. Ils s'y sont arrêtés longtemps et particulièrement vis-à-vis du vedette que le 16e de chasseurs a placé pour garder un gué qui se trouve dans cette inondation. Il y avoit parmis eux un officier qui examinoit notre position avec soin.

Dans le village d'Engerau et particulièremt derrière une chapelle qui se trouve à gauche du village, on apercevoit plusieurs cavaliers en grouppe ; quelques pelotons se laissoient entrevoir dans les rues et sur les bords du village. Les premières troupes qui ont occupé Engerau étoient 350 hommes de chasseurs à pied, et il y a de cela trois jours : depuis ce tems il n'a cessé d'en passer de nouvelles. Tous les jours 11 à 1,200 paysants sont employés à couper les arbres de l'isle du Danube, à faire les fortifications, etc., etc.

Dans l'isle qui est au-dessus du passage du Danube devant Presburg, et de laquelle j'ai eu l'honneur de parler ce matin à Votre Excellence, le nombre de l'infanterie s'est beaucoup augmenté, on ne peut en connaître la force, parce que les hommes sont cachés dans le bois, mais au travers des ouvertures qui se trouvent dans le tailli dont elle est couverte, on apperçoit des grouppes considérables de ces militaires ; il y a aussi des paysans qui y travaillent à couper du bois, car toute la matinée et une grande partie de l'après-midi, on n'a cessé d'entendre des coups de hache. A 6 heures du soir, ce bruit a cessé ; on parloit beaucoup et on a chanté une partie de la soirée.

A peu près à la hauteur de Wolfsthal, il se trouve, sur le Danube, une petite isle au coin de laquelle il y a un moulin, on a apperçu 5 bateaux assez grands pour contenir 60 hommes chacun ; il est présumable qu'il y en a davantage ; dans cet endroit il y avoit un passage et un bacq : on voit encore les ornières des roues de voiture, et le chemin qui conduit au passage.

Je n'ai pas encore reçu de réponses de Votre Excellence pour entreprendre ou non l'attaque du village ; je l'attendrai, car je

crois l'ennemi beaucoup trop en mesure et en force pour brusquer l'entreprise.

Je suis, avec respect, etc.

Malgré ces avertissements de Lasalle, l'attaque d'Engerau fut résolue. Elle eut lieu dans l'après-midi du 1er juin, sous la direction personnelle du maréchal Davout.

Lasalle venait d'en être informé à 11 heures du matin, lorsqu'il adressa un dernier rapport au duc d'Istrie :

Haimburg, le 1er juin 1809, à 11 heures du matin.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que l'officier de grand'garde, sur la route de Kitsee à Presburg, a vu deux fortes colonnes de poussière dont l'une paraissait être causée par une marche de cavalerie et l'autre d'infanterie. Ces deux colonnes de poussière tenoient la direction de Vienne à Presburg. Une heure après que cette poussière s'est abaissé, il a remarqué des feux de bivouacs que l'on n'avait pas encore remarqué. Ces observations ont eu lieu à 3 heures du matin.

Hier, à la nuit close, une seconde vedette de dragons a été placée en face de celle du 8e de housards, qui est sur la grande route de Presburg à Kitsee.

A 2 heures 1/2 du matin, il est passé devant les postes de l'escadron du 8e de housards, établi à Karlsbourg, un bateau chargé d'une cinquantaine de fantassins qui descendoit le Danube.

Le général Marulat vient de partir avec sa division. J'ai fait relever ses postes par le 24e régt de chasseurs à cheval.

Son Excellence le maréchal duc d'Auerstædt vient d'arriver ici ; il compte tout à l'heure faire une reconnoissance en force sur Engerau et l'attaquer ce soir.

Les passages de troupes de la rive gauche du Danube à la droite continuent toujours.

Je suis, avec un profond respect, etc.

L'attaque d'Engerau ne réussit pas. Ce n'était pas une simple reconnaissance qui avait été résolue, car le lendemain 2 juin, à 11 heures du matin, le major général qui n'en connaissait pas encore le résultat écrivait au général Lauriston :

« Le duc d'Auerstædt s'est présenté hier vis-à-vis Presburg pour jeter à l'eau tout ce qui était passé de ce côté du Danube. »

Comme l'avait prévu Lasalle, les difficultés à vaincre étaient hors de proportion avec les forces dont disposait le maréchal Davout. Celui-ci écrivit à l'Empereur dans la nuit du 1er au 2 juin :

« J'ai fait marcher sur Engerau le 16e de chasseurs, 800 hommes d'infanterie de Hesse-Darmstadt, et deux bouches à feu soutenues par le 85e de ligne et la compagnie d'artillerie légère de la 3e division.

« L'attaque a été vive, l'ennemi a été repoussé et forcé de se replier sur le village d'Engerau, où la nuit n'a pas permis de voir s'il avait des retranchements... J'ai ordonné que mes troupes se repliassent, ce qu'elles ont fait dans le plus grand ordre sans être inquiétées par l'ennemi... Aujourd'hui, dans la matinée, je ferai une nouvelle reconnaissance sur le même point avec deux ou trois régiments français et une douzaine de bouches à feu. »

De son côté, Lasalle, avec son exactitude habituelle, rendait compte du combat au maréchal Bessières. Il lui écrivait au milieu de la nuit :

Haimbourg, le 2 juin, à une h. 1/2 du matin.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que M. le maréchal Davout, après avoir fait reconnaître la position d'Engerau par les généraux Compans et Bruyère et le colonel du génie Blein, a fait avancer le bataillon de Hessois soutenu par les 8e de hussards et 16e de chasseurs et attaquer l'ennemi, qui a été débusqué de ses premiers postes. Le général Compans croit avoir vu tirer du canon par la rive gauche du Danube, mais M. le maréchal Davout et moi nous ne sommes point de cet avis et nous supposons que ce feu venait de l'isle dont j'ai eu l'honneur d'envoyer le plan à Votre Excellence.

Au surplus, comme cette attaque a eu lieu à l'entrée de la nuit, il est assez difficile de savoir positivement à quoi s'en tenir sur la véritable position des pièces qui ont fait feu.

Cette attaque n'ayant d'autre but que de reconnoître les forces de l'ennemi, nous sommes rentrés dans nos positions.

M. le maréchal Davout ne compte partir que dans quelques heures.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec profond respect, etc.

Dans la journée du lendemain, il adressa au duc d'Istrie un second rapport plus détaillé :

Haimburg, le 2 juin 1809.

Monseigneur,

J'avais hier donné le commandement de l'attaque au colonel Maupoint, du 16e régiment de chasseurs à cheval. Cet officier fit

attaquer par deux compagnies d'infanterie hessoise, soutenues par un piquet de 50 chasseurs du 16e. L'attaque se fit sur le centre du village d'Ingerau; les tirailleurs délogèrent l'ennemi de la lisière du bois et des maisons isolées et détachées du village placées sur le bord d'un ruisseau qui se trouve en avant d'Ingerau, dans lequel l'ennemi avait concentré ses forces qu'on a évalué à mille hommes. Le colonel Maupoint fit alors avancer deux pièces d'artillerie pour soutenir l'attaque que notre infantrie fesoit sur le centre du village et envoya une troisième compagnies hessoise attaquer le village par sa gauche. Mais ayant été extrêmement incommodé par le feu de l'infanterie qui partoit de l'isle du Danube qui se trouve à gauche d'Engerau, cette compie fut obligée de se jeter à droite et de se porter sur le point de l'attaque principale. Le lieutenant-colonel hessois alloit essayer d'enlever le village à la bayonnette, lorsque S. E. le maréchal duc d'Auerstædt ordonna de faire cesser le feu. A ce moment, l'ennemi commença à faire jouer son artillerie qui se trouvoit placée sur la rive gauche du Danube, en avant du château de Presburg. Ils envoyèrent une vingtaine d'obus et de boulets. L'obscurité devint telement grande qu'il fut impossible de distinguer les mouvements de l'ennemi. Il a été impossible d'occuper le village ou d'approcher des isles. Les Hessois ont eu 13 hommes tués et 58 blessés, les canonniers des pièces 3 hommes blessés. A 2 heures du matin, les régiments rentrèrent dans leurs bivouacs.

A 4 heures du matin, cinquante tirailleurs de cavalerie, soutenus par un escadron, se sont présentés en avant de mes grand'gardes et ont passés la grande flaque d'eau pour entrer dans la plaine. Ils ont fait feu pendant une demi-heure, après quoi, ils se sont retirés dans le village qui, maintenant, est plein d'infanterie. Cette nuit, dans l'isle qui se trouve à gauche et au-dessus du passage du fleuve, ils ont placé de l'artillerie. L'ennemi a fait des abatis considérables dans cette isle et travaille à un épaulement.

Il a passé à 5 heures du matin de Presburg dans l'isle 200 hommes d'infanterie et 15 chevaux;

A 5 1/2, autant;

Depuis 6 jusqu'à 7, à peu près autant.

A 7 heures un quart, une cinquantaine d'hommes sont retournés à Presburg.

A 7 1/2, il venait de Presburg 3 voitures, une quinzaine de chevaux.

A 8 heures, il est retourné sur deux barques beaucoup d'hommes à pied, 3 voitures, une douzaine de chevaux, 1 caisson et deux charrettes.

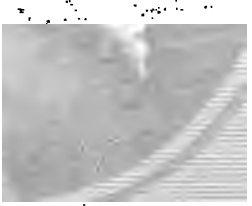
A 8 h. 35 minuttes, il est arrivé de Presburg une pièce d'artillerie, 300 hommes d'infanterie, et retourné à cette ville 70 chevaux et quelques.

D'après tous ces rapports, V. E. doit s'appercevoir que la position occupée par l'ennemi est difficile à tenir (par nous), que maintenant il s'y est fortifié d'une manière très avantageuse.

S. E. le maréchal duc d'Auerstædt laisse ici la division du g^al Gudin pour nous faire mourir de faim. Demain, il n'y aura pas de pain pour les hommes ni de verd pour les chevaux.

Je suis, avec respect, etc.

Dans cette circonstance, c'est Lasalle qui avait été prudent, et c'est Davout, le sage Davout, qui avait été trop entreprenant.



Les observations faites du haut de la montagne sur laquelle j'ai toujours un officier portent en substance que l'ennemi embarque pour l'isle et ramène, depuis trois heures après-midi, la même quantité de monde ; ce qui me fait présumer qu'il change la garnison qui garde la tête de pont.

J'avois réuni, pour vous les envoyer, quelques bestiaux; l'infanterie du général Gudin me les a tous pris pour se nourrir. Je vous proteste que, dans deux jours, nous mourrons tous de faim à Haimburg.

Je suis, avec un profond respect, etc.

Le 3 juin, à 9 heures et demie du matin, la seconde attaque d'Engerau n'était pas encore commencée quand Lasalle envoya au duc d'Istrie son premier rapport :

A Haimburg, le 3 juin 1809, à 9 heures 1/2 du matin.

Monseigneur,

Hier au soir, l'ennemi, craignant apparament une nouvelle attaque nocturne, avait doublé ses postes et ses vedettes. Le colonel Maupoint, de suite, a fait prendre sur toute la ligne des avants-postes les précautions d'usage, et la nuit a été fort tranquile. En faisant sa ronde, le capitaine du 16e a reconnu dans le village d'Ingerau 500 hommes d'infanterie sous les armes et 200 dragons à cheval. Cette nuit, les vedettes ont entendu beaucoup de bruit dans le village d'Ingerau, comme si on travailloit à y faire des retranchements; cependant on n'apperçoit rien.

Persuadé que l'ennemi avoit de l'artillerie dans l'isle qui est à gauche et au-dessus du village d'Ingerau, le colonel Maupoint avoit donné l'ordre à l'officier commandant les grand'gardes de retirer le petit poste qu'il avoit près de cette isle et de le placer à droite de la route, dans un lieu où il pouvoit être à couvert. Au moment où les grand'gardes réunies alloient exécuter ce mouvement, il est parti des broussailles qui couvrent l'isle trois coup de canon à boulet, dont un a tué un cheval. Il est fort

heureux qu'ils n'ont pas tiré à mitraille. Ils auroient fait grand mal.

Ils ont passé dans la nuit quelques houlans et ont continué l'échange de la garnison de l'isle. Il paraît que, sur le quai de Presburg, ils établissent des batteries.

J'espérais avoir aujourd'huy des nouvelles des camps de Pisdorf et Sommerein, mais les envoyés ne retournent plus, l'ennemi les garde.

Je suis, avec un profond respect, etc.

Quelques heures après, le village d'Engerau fut attaqué pour la seconde fois. Comme on devait s'y attendre, l'affaire fut très sanglante. Engerau finit par être enlevé. Le maréchal Davout en fit part, le soir même, à l'Empereur, par une lettre autographe :

Les troupes du général Gudin, disait-il, du général[1]... et les détachements de divers bataillons hessois ont enlevé le village d'Engerau qui était couvert de retranchements et d'abatis, et y ont fait environ 300 prisonniers... Le village retranché et les îles étaient défendus par 30 bouches à feu, les régiments de Beaulieu, de Ducka et de Giulay. Le combat a duré jusqu'à près de dix heures du soir ; il a été très sanglant. J'estime par aperçu que nous avons eu 7 à 800 hommes tués ou blessés. Le brave général Petit est du nombre de ces derniers. J'occupe le village en force. Je profite des outils que l'ennemi a abandonnés pour détruire ses retranchements. Je dois faire à Votre Majesté l'éloge de tous les généraux et de toutes les troupes... Je dois faire aussi une mention particulière des troupes hessoises qui ont rivalisé de courage avec celles de Votre Majesté, et du comte de Gall, major commandant ces troupes. Ce commandant a déployé la plus

1. Dans la précipitation de sa rédaction, le maréchal a omis le nom du général qu'il voulait citer — sans doute celui du général Petit, mortellement blessé.

grande valeur; officiers et soldats, il n'est personne qui ne lui rende cette justice ainsi qu'à ses troupes.

Le général Montbrun écrit au général Lasalle qu'une grande partie de l'insurrection hongroise vient de se réunir à Raab et qu'une partie s'est portée entre cet endroit et Altenburg.

... Les officiers prisonniers ont déclaré qu'ils avaient reçu l'ordre de tenir à outrance dans la tête de pont.

Le rapport de Lasalle au maréchal Bessières donnait plus de détails sur ce combat très meurtrier :

Wolfsthal, le 3 juin 1809.

Monseigneur,

D'après les ordres de S. E. le maréchal duc d'Auëstædt, j'ai fait monter à cheval le 8e de housards, le 13e de chasseurs et le 16e de chasseurs pour appuyer l'attaque qui a été faite par l'infanterie du général Gudin sur le village d'Engerau ; il a été enlevé et brulé entièrement. L'ennemi l'occupoit en force. Arrivé dans les bois qui sont entre lui et l'isle du Danube, il a été impossible de pousser plus avant, l'innondation et le bras du Danube s'opposant à la bravoure des soldats qui n'ont pu surmonter ces obstacles.

Comme j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte, Monseigneur, l'ennemi s'étoit beaucoup fortifié dans cette position, et il paroit que sa force pouvoit être de 7 à 8,000 hommes sur ce point; il avoit 14 à 16 pièces de canon. J'avois eu l'honneur de rendre compte, heure par heure, à Votre Excellence des passages de l'ennemi sur le pont volant. A chaque voyage, ils peuvent passer 200 hommes à la fois. J'avois eu l'honneur aussi de prévenir Votre Excellence qu'il existoit un camp considérable depuis Pisdorf jusqu'à Sommerein; on devoit, par conséquent, s'attendre à la résistance qu'on a éprouvée.

J'ai l'honneur de rendre particulièrement compte à Votre Excellence de la conduite du major von Gall, commandant le bataillon hessois que j'ai sous mes ordres et qui a été prêté au

général Gudin. Voici deux attaques où il se conduit avec une bravoure exemplaire. Ses soldats le secondent bien, mais ce bataillon a considérablement souffert. Je ne connois pas sa perte de la journée d'aujourd'huy. J'aurai l'honneur d'en rendre compte demain à Votre Excellence. M. Bourgeois, officier au 13e de chasseurs, qui a rempli près de moi les fonctions d'officiers d'ordonnance, a été blessé d'un éclat d'obus. C'est un officier de mérite et d'une grande bravoure.

On a fait aux Autrichiens 2 à 300 prisonniers et quelques officiers. Je n'ai pas eu le tems de les faire interroger. Aussitôt qu'ils le seront, j'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence des renseignements qu'ils pourront me donner.

S. E. le maréchal duc d'Auestædt m'a ordonné d'établir mon quartier général à Wolfsthal, où il a fixé le sien pour ce soir.

Je suis, avec un profond respect, etc.

On voit que Lasalle ne commettait pas la faute de traiter avec hauteur et dédain ses auxiliaires étrangers. Les Hessois avaient été mis tout récemment sous ses ordres ; il se les attachait en les encourageant et en rendant pleinement justice à leurs services. Les généraux de Napoléon blessaient trop souvent, par leur langage hautain, les troupes alliées placées sous leurs ordres.

Pendant la campagne de 1809, où le plus grand danger qui pût menacer l'armée française eût été la défection des petits souverains allemands, les généraux français semblaient prendre à tâche de froisser nos alliés par des procédés injurieux.

Bernadotte ne tarissait pas de récriminations contre les Saxons. Il écrivait de Linz, à deux reprises, à l'Empereur, le 24 mai 1809 :

Tout ce que je vois chaque jour de l'armée saxonne, tous les rapports qui me parviennent sur le véritable état de ces troupes m'imposent l'obligation de dire à Votre Majesté que je ne puis plus répondre d'aucun succès dans les opérations qu'il lui plaira de me confier. Toutes les lettres que ces troupes ont reçues de leurs familles, depuis leur départ de Dresde, n'ont fait que détruire les bonnes dispositions qu'elles paraissaient avoir. La nonchalance et la mollesse qu'elles manifestent aujourd'hui prouvent assez leur découragement, pour ne pas dire leur peu d'attachement à la cause commune. Dans la position que j'occupe aujourd'hui, en présence d'un ennemi très supérieur en nombre et sur un terrain où la moindre surprise peut compromettre tout le corps d'armée, j'ai tout à craindre avec des troupes qui n'ont aucune habitude de la guerre et qui ne savent pas même se garder.

Quelques heures après, il revenait encore à la charge :

J'ai eu l'honneur d'écrire, cette nuit, à Votre Majesté pour lui faire connaître, avec toute la sincérité d'un fidèle sujet, ce que je pensais de l'armée saxonne.

Aujourd'hui, Sire, je viens déclarer à Votre Majesté que je suis hors d'état de continuer à commander ces troupes. Je la supplie de nouveau de m'envoyer un successeur.

Si Votre Majesté ne peut pas disposer pour moi d'un corps français, par exemple de celui du maréchal Lannes qui se trouve vacant, je lui demande comme une faveur particulière de m'appeler auprès d'Elle, *trop heureux, Sire, de pouvoir me faire tuer sous vos yeux.*

Cela n'empêchait pas, quelques semaines plus tard, celui que Napoléon appelait si justement *ce hâbleur de Bernadotte* d'attribuer, dans un ordre du jour, aux

Saxons restés sous ses ordres, la plus grande part de la gloire acquise pendant la journée de Wagram.

Le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, traitait avec un extrême dédain, que les événements furent loin de justifier, le soulèvement du Tyrol. « Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit à Munich des Tyroliens. C'est de la canaille, et ils ne doivent inquiéter en aucune manière parce que, sitôt que l'on voudra leur faire voir des Français, ils rentreront dans le devoir. Je suis même persuadé qu'ils ne descendront pas dans la plaine. »

D'un autre côté, le maréchal ne pouvait contenir son antipathie pour le général bavarois de Wrede. Napoléon, qui appréciait les qualités militaires de ce général, l'avait appelé quelques jours avant Wagram. Le général de Wrede fit faire à sa division 150 kilomètres en trois jours pour arriver à temps; il prit une part très utile à cette terrible bataille et y fut blessé. Le maréchal Lefebvre écrivit à l'Empereur, à cette occasion :

« Voilà donc encore une fois le fameux de Wrede sous vos ordres. Je l'ai discipliné, mais à son départ d'ici il a déjà fait mille et mille fanfaronnades, parce que Sa Majesté l'a pris près de lui. »

Les choses en étaient arrivées à ce point que le roi de Wurtemberg dut se plaindre d'invectives adressées par le général Vandamme au général de brigade de l'infanterie légère wurtembergeoise, baron de Hügel, à qui le général Vandamme aurait dit :

« Gueux que vous êtes, votre roi vous a donné une

épée d'honneur, et moi je vous ferais pendre si vous étiez général français. »

Lasalle avait de tout autres procédés. En Espagne, il s'était concilié l'affection des chevau-légers polonais de la garde, que d'autres affectaient de traiter avec mépris. Un de ces officiers polonais écrivait :

C'est à l'école du général Lasalle que nous apprîmes le service des avant-postes et de la petite guerre. Nous avons conservé un précieux souvenir de ce général, qui réunissait en lui toutes les qualités aimables et imposantes d'un chef militaire, né pour être maréchal, et, si une balle ne l'eût enlevé à Wagram, il aurait remplacé le grand-duc de Berg, auquel je crois qu'il était de beaucoup supérieur.

D'humeur facile, Lasalle s'humanisait avec ses subordonnés, sans qu'ils perdissent envers lui le respect et l'obéissance. Il avait ajouté — en fort mauvais vers — un couplet à la marche du régiment des chevau-légers polonais de la garde. Un jour, marchant à leur tête, il entonna cette marche, que les officiers chantèrent avec lui ; puis ensemble ils chargèrent l'ennemi. Il obtenait ainsi de ses troupes de véritables prodiges. Pendant la campagne de 1809, le bataillon hessois qu'il avait sous ses ordres, — « ses infatigables Hessois, écrivait-il, aussi actifs au travail que braves au feu » — méritèrent ce témoignage de Davout, dont les éloges n'avaient rien de banal : « *On ne sert pas mieux que cette troupe.* »

Le lendemain de la journée d'Engerau, les hostilités

se bornèrent à un combat d'artillerie. Lasalle, rentré à Wolfsthal, à moitié chemin d'Haimburg, écrivait le 4 juin 1809 :

Wolfsthal, le 4 juin 1809.

Monseigneur,

Mes avants-postes de Karlburg n'ont rien appris de nouveau. Ce matin, vers Ingerau, il s'est entamé une vive canonnade qui a cessé un moment après. L'ennemi se renforce continuellement dans les isles qui couvrent le passage du pont volant.

Les Autrichiens attendent l'arrivée du général Hiller avec son corps d'armée, aujourd'huy.

A l'instant, le feu de l'artillerie recommance vigoureusement; je vais partir pour me rendre sur le terrain.

Je suis, avec respect, etc.

Rentré à Haimburg, à la fin de la journée, Lasalle rendait compte de la situation avec plus de détails :

Haimburg, le 4 juin 1809.

Monseigneur,

La cannonade s'est continué depuis midi jusqu'à deux heures : c'était une échange de boulets. Les troupes n'ont pas marché ni d'un côté ni de l'autre.

Ce matin, ils ont retiré de l'isle tous les blessés qu'ils y avoient encore. Maintenant, ils continuent à y transporter des troupes qui viennent de Presburg. Deux bataillons qui étoient à Theben en sont sortis à 1 heure pour se rendre à Presburg. Ils ont été suivi d'un détachement de cavalerie. On a remarqué sur la montagne qui se trouve au-dessus de Theben un poste de cavalerie. Les bords du Danube, depuis Kitsée jusqu'à Rakendorf, n'offrent plus rien de nouveau. Les bateaux chargés d'infanterie, que mes avants-poste ont quelques fois remarqués dessendant le Danube, transportoient des blessés jusqu'à Offen. Il y en

avait 6,000 à Presburg, parmis lesquels il se trouve quelques François que l'on avoit abandonnés comme mort sur le champ de bataille de Gros-Aspern, le 21 et 22 du mois dernier.

Un officier prisonnier m'a assuré que le prince Charles avoit fait mettre à l'ordre de l'armée que le général Fouler avait été fait prisonnier le 21 ou 22 [1].

Les dames de Presburg venoient se promener dans l'isle pour regarder les ouvrages. Hier, une princesse hongroise avec ses enfants et domestiques étoit à la grand'garde du centre lorsque nous avons commencé l'attaque; elle a écouté siffler les premières balles, mais quand on lui a annoncé l'arrivée du canon, elle s'est sauvée.

Je suis, avec un profond respect, etc.

A ce rapport étaient joints un résumé des déclarations faites par les prisonniers sur les troupes engagées dans le combat de la veille et un croquis indiquant la position respective d'Engerau, de l'île fortifiée par les Autrichiens et de Presburg:

« Le général Bianchi, commandant en chef; il n'est que g^al^-major. Le g^al^ Hoffmeistre sous ses ordres.

« Le régiment de Beaulieu, composé de Polonais.

« Le régiment Julay, hongrois.

« Le régiment Ducat, hongrois [2].

« Chevau-légers d'Orelly, 400 chevaux.

« 16 pièces de canon dans l'isle.

« A Presburg, 24 de canon.

« Il y a 12 obsusiers, tant à Presburg que dans l'isle.

---

1. Le général Fouler, aide de camp de l'Impératrice, avait été effectivement blessé et fait prisonnier à la bataille d'Essling.

2. C'est un soldat de ce régiment qui a tué Lasalle, à Wagram.

« A Pisdorf et Sommerein, 12,000 insurgés hongrois.

« Le général Hiller doit arriver avec son corps d'armée.

« Tels sont les renseignements que veulent bien donner les prisonniers. »

Si honorable que fût l'affaire d'Engerau, ses résultats étaient incomplets. Les prévisions de Lasalle s'étaient de tous points réalisées. La position n'avait pu être enlevée que par un grand effort entraînant des sacrifices considérables; placée sous le feu de Presburg et des îles, elle était difficilement tenable. Aussi, les bulletins autrichiens présentèrent-ils les combats d'Engerau comme un avantage remporté par les défenseurs de Presburg.

« 7 juin 1809. — Son Altesse le Généralissime avait ordonné la construction d'une tête de pont sur la rive droite du Danube. Les travaux ayant déjà gagné quelque solidité, le 1er juin l'ennemi, fort de 10,000 hommes, parmi lesquels il y avait des troupes de Wurtemberg et de Hesse, venant du côté de Wolfsthal en deux colonnes, se porta sur le village d'Engerau, situé en avant de la tête de pont et occupé par des détachements des régiments de Giulay, de Ducka et de Beaulieu.

« L'ennemi attaqua vivement le village par une division avec quatre pièces, pendant deux heures, sans pouvoir parvenir à s'emparer du village ou à se rapprocher de nos retranchements. Il fut repoussé sur tous

les points et obligé de se retirer, à la nuit tombante, avec des pertes considérables.

« Le 3 juin, le maréchal Davout se montra à la fois en grande force et attaqua nos postes devant Engerau, d'un nombre supérieur, avec la plus grande vivacité, étant intentionné de percer nos retranchements et d'y entrer en même temps avec nos troupes, obligées de se retirer du village et qu'il poursuivait sans cesse. L'empereur français avait donné l'ordre le plus positif de s'emparer, coûte que coûte, de la tête du pont et même de la ville de Presburg, s'il était possible. Mais le général Bianchi recevait les colonnes ennemies qui s'approchaient hardiment de nos retranchements par un feu de mitraille et une fusillade bien entretenue et les repoussa d'une perte sensible. L'ennemi répéta plusieurs fois ces essais, les troupes s'avancèrent jusqu'au fossé, mais toujours sans succès. Sa perte doit être énorme, parce qu'il était exposé au feu le plus vif pendant trois heures d'horloge. Nos patrouilles, qui observaient sa retraite, trouvèrent le village entassé de ses morts et de ses blessés.

« L'ennemi s'occupe actuellement de se retrancher derrière le village d'Engerau. Notre perte, dans ces différents endroits, n'est point à comparer avec celle de l'ennemi, parce que nos troupes se trouvaient à l'abri d esretranchements.

« Il se présente tous les jours l'occasion d'apprendre la petite guerre à l'insurrection hongroise, tant à ses divisions postées derrière la Raab qu'à celles qui font

partie de l'armée de l'archiduc Jean. Les avant-postes sont souvent alarmés et ont déjà pris plusieurs patrouilles ennemies.

« On a vu, aux environs d'Altenburg, un détachement de cavalerie ennemie de mille chevaux. »

C'est en effet dans la direction d'Altenburg, sur la route de Raab, qu'après l'affaire d'Engerau, la division Lasalle fut dirigée. Pendant que cette division et son chef allaient prendre une part active à d'autres opérations, Davout, qui avait répondu sur sa tête à l'Empereur d'arrêter tout ce qui viendrait du côté de Presburg, finit par s'établir solidement à Engerau, d'où il bombarda plus tard la ville de Presburg.

VII

CANTONNEMENTS SUR LE WIESELBURGER-DONAU

La lutte décisive devant avoir lieu aux portes de Vienne, Napoléon et l'archiduc Charles avaient, chacun de leur côté, appelé à eux les armées française et autrichienne d'Italie, la première commandée par le prince Eugène, la seconde par l'archiduc Jean. Les Français occupant le sud du Danube, de Vienne à Presburg, la jonction des deux archiducs était difficile: elle devait avoir lieu à l'est vers Raab et Komorn. Un camp retranché avait été construit par les Autrichiens en avant de Raab. Des levées considérables avaient été faites en Hongrie: des partis de cavalerie autrichienne parcouraient au sud de nos lignes la plaine marécageuse qui s'étend entre Raab et le Neusiedler-See.

Après avoir passé entre Presburg et Engerau, le Danube, infléchissant au sud, se divise en une foule de bras formant des îles innombrables.

Un de ces bras du Danube, connu sous le nom de Wieselburger-Donau (Danube de Wieselburg), se détache du grand fleuve en face de la petite ville de Sommerein. Il coule d'abord dans la direction du sud: après avoir reçu la Leitha, il prend à l'est la direction

de Raab, où il reçoit la Raabnitz et la Raab; il rejoint au nord-est de Raab le cours du grand Danube.

Pendant que Lasalle avait son quartier général à Haimburg, le général Montbrun occupait les villages de Ragendorf et de Pallersdorf, les petites villes d'Ungarisch-Altenburg (qu'il ne faut pas confondre avec Deutsch-Altenburg, situé sur le Danube en amont de Haimburg) et de Wieselburg, sur la rive droite du Wieselburger-Donau. Le général Montbrun, ayant reçu l'ordre de purger la plaine jusqu'au Neusiedler-See de tous les partis de cavalerie ennemie, écrivit le 4 juin 1809 au maréchal Bessières :

J'écris au général Lasalle pour le prier d'envoyer un de ses régiments à Altenburg, afin que je puisse me porter en avant pour tomber sur cette mauvaise race qui se trouve devant moi.

La distance d'Haimburg au Wieselburger-Donau était telle qu'il était impossible à Lasalle d'occuper les postes qu'allait abandonner le général Montbrun, sans changer son quartier général. Il l'établit donc à Kitsee, petite ville située dans l'intérieur des terres au sud d'Engerau, dominée par un vieux château et ayant une bonne route qui, passant par Karlburg, atteint à Ragendorf le Wieselburger-Donau.

Le 5 juin ce mouvement s'exécuta, laissant au général Montbrun la liberté de courir sus à la cavalerie hongroise. Lasalle en rendait compte le soir au maréchal Bessières.

Kitsee, le 5 juin 1809, à 9 heures du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence de l'instalation du 13e régt de chasseurs à Rakendorf, de celle du 16e à Karlburg, mais le rapport de l'arrivée du 24e à Altenburg ne m'est pas encore arrivé. Je l'attends avec infinimt d'impatience. Dès que je l'aurai, je m'empresserai d'en faire part à Votre Excellence.

Mes postes qui occupent les bords du Danube depuis Ingerau jusqu'à Rakendorf n'ont rien remarqué de nouveau.

Le mal duc d'Auestaed m'a renvoyé les deux pièces d'artillerie et le bataillon des Hessois.

Je suis, avec un profond respect, etc.

P. S. — A l'instant le rapport du 24e de chasseurs arrive. Ce régiment est établi à Altenburg d'où il a chassé cinquante housards hongrois. Il a communiqué avec le gal Montbrun, qui m'a adressé un rapport pour Son Excellence le duc d'Auerstädt. J'en joins copie à cette lettre.

J'ai détaché deux compagnies de Hessois à Karlburg.

Lasalle n'avait pas seulement à relever le général Montbrun sur le Wieselburger-Donau; il devait surveiller avec le plus grand soin le cours du Danube au-dessous de Presburg et les points de la rive gauche qu'il lui était possible d'apercevoir. C'était en effet sur la rive gauche que se trouvaient les forces autrichiennes dont il fallait empêcher la jonction avec l'armée de l'archiduc Jean.

Au delà de Sommerein, il était impossible de surveiller le cours du grand Danube sans passer le Wieselburger-Donau et sans s'établir dans une île immense,

appelée la petite Schütt, située entre le cours principal du Danube et la branche de Wieselburg. L'occupation de cette île, dont la partie méridionale touche à la ville même de Raab, devait avoir lieu plus tard par les soins de Lasalle, qui fit jeter un pont sur le Wieselburger-Donau ; elle était alors occupée par l'ennemi.

D'Engerau à Altenburg, la ligne occupée et surveillée par les troupes de Lasalle sur le Danube et sur le Wieselburger-Donau était extrêmement étendue : ses rapports prouvent que sa surveillance ne laissait rien à désirer. Il avait fait très audacieusement occuper par un poste de son infanterie hessoise, la seule qu'il possédât, une grande île située au milieu du Danube entre Presburg et Sommerein. De là, aucun des mouvements de l'ennemi sur la rive gauche ne pouvait lui échapper :

Kitsee, le 6 juin 1809, à 10 heures du matin.

Reçu le 8
à midi et demi.

Monseigneur,

D'après les rapports que je reçois à l'instant, ma communication entre ma division et celle du g^al Montbrun se trouve parfaitement établie. Le détachement du 24e de chass^rs qui garde Wieselburg s'unit par des postes à ceux du g^al Montbrun, établis à gauche de Kaiserwiesen. De Wieselburg part une longue ligne de vedettes et de postes du même rég^t, qui vient, en passant par Halasti (ou Halaszi), se joindre à celle que le 13e de chass^rs forme sur les bords du Danube depuis Frauendorf jusqu'auprès de Sandorf. Ce dernier village est occupé par un poste de chasseurs à cheval du 16e rég^t et 20 soldats Hessois fournissant des vedettes et factionnaires sur les bords du Danube. Ils sont placés de ma-

nière à découvrir une partie du cours du fleuve au-dessus de Somerein et l'isle qui se trouve en face, dans laquelle (quoique j'en ai fait le rapport à Votre Excellence) on n'a rien remarqué qui puisse annoncer que l'ennemi veuille s'y établir ou y faire des ouvrages. Sur ce point les feux de l'ennemi qu'on a toujours remarqués les nuits n'ont point augmentés ni diminués. Devant Karlburg les vedettes et sentinelles des chasseurs du 16e et de l'infanterie hessoise sont tellement mêlées et serrées qu'il est impossible que rien puisse approcher sans être apperçu. J'ai fait remplacer dans la grande isle du Danube, qui se trouve entre Kitsee et Karlburg, à la hauteur d'Horwäth-Jandorf, un fort poste d'infanterie hessoise qui, de l'intérieur du fourré, découvre tout le Talvec du Danube et quelques points de la rive gauche. A chaque extrémité de cette isle, les factionnaires qui s'y trouvent découvrent parfaitement la ligne des vedettes du 8e de housards placée sur la rive droite du Danube, de sorte que, depuis le village de Kaiserwiesen jusqu'au bivouac de la division Gudin, il existe une chaîne de vedettes ou factionnaires si bien liée que le vedette de gauche de chaque régiment aperçoit celui de droite du régiment qui se trouve à sa gauche. Outre cela, de petites patrouilles rôdent continuelement autour et près des isles du Danube. J'ai aussi des hommes placés sur les clochers et les grands arbres desquels on peu découvrir quelque chose.

S. E. le maréchal duc d'Auerstädt vient de m'ordonner de lui envoyer un piquet de 50 chevaux et un officier pour le service de son quartier-général. Je viens d'exécuter cet ordre, quoique à regret, car ses aides de camp ont crevés deux chevaux au 16e, et un troisième qui était excellent a disparu. Il sera sûrement mort aussi. J'ai eu l'honneur d'en écrire à S. E. le maréchal duc d'Auerstädt, afin qu'il eu la bonté d'ordonner qu'on arrêta un pareil abus, qui doit être diamétralement opposé aux intentions de S. M. notre Empereur, qui employ tous les moyens possibles pour remonter ou soutenir sa cavalerie. MrMr. les officiers attachés aux états-majors sont assez payés pour se monter à leur compte.

Je suis, avec un profond respect, etc.

Lasalle adressait les mêmes communications au maréchal Davout, sous les ordres duquel il était placé pour les opérations militaires. Il lui donnait l'assurance que des mesures étaient prises « pour établir une communication imperturbable entre le général Montbrun et lui, les postes du 24e, qui étaient à Wieselburg, s'unissant à ceux de ce général, qui venaient jusqu'à Kaiserwiesen ».

— « J'ose supplier Votre Excellence, disait-il, répétant à Davout ce qu'il avait écrit au maréchal Bessières, de défendre, à ses aides de camp ou officiers d'état-major, de monter pour leurs courses les chevaux de troupes. Avant-hier ces messieurs ont crevés deux chevaux au 16e de chasseurs, et un troisième, qui était fort bon, a entièrement disparu. Sa Majesté l'Empereur paie assez bien ses officiers pour qu'ils se montent à leurs frais. »

Pendant les premiers jours Lasalle continua à se garder avec soin, sans incidents nouveaux.

A Kitsee, ce 7 juin 1809, à midi.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que les patrouilles de l'ennemi se continuée sur l'autre rive quoiqu'il ne paraissent pas prendre de dispositions inquiétantes. Il a été remarquer des piquets de cinq à six hommes de cavalerie et des patrouilles de quarante à cinquante hommes d'infanterie.

Les différentes coupures formant de petites îles derrière le château, d'après la reconnoissance qui en a été faite, quoiqu'assez étendues, ne sont point assez avantageuse pour favori-

ser les entreprise de l'ennemi. J'ai envoyé une compagnie d'infanterie à Karlsbourg pour les faire observer.

Je suis, avec respect, etc.

A Kitsee, ce 7 juin 1809, à 5 heures du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que l'on a remarqué en face de Somerein douze hommes à cheval qui ont placé un vedette, et vis-à-vis ce même poste on croit avoir vu des travailleurs s'occupant à la tranchée, mais on va s'en assurer.

Les reconnoissances du 24e régiment de chasseurs ont été poussées jusqu'à trois lieu et n'ont pas vu l'ennemi.

Un habitant de Wiesselburg fait le raport qu'il doit, d'après ce qu'il a entendu dire, être arrivé à Raab vingt mille hommes de troupes de ligne. Il dit également que l'ennemi a dû couper tous les ponts qui se trouvent sur la route de Wisselburg à Raab.

L'homme qui nous donne ces renseignements est tout tremblant et nous suplie de ne point le compromettre. Nous l'avons rassuré, lui avons promis de l'argent s'il veut aller jusqu'à Raab, mais il ne veut point s'en charger, ni nous procurer quelqu'un, car il prétend que personne ne s'en chargera.

Je suis, avec respect, etc. [1]

L'archiduc Jean était en effet arrivé à Raab avec l'armée autrichienne d'Italie, suivie de près par le prince Eugène, que Napoléon avait appelé à lui.

Le lendemain, 8 juin, Lasalle signala à la fois au maréchal Bessières et au maréchal Davout l'existence de postes nombreux sur la rive gauche du Danube.

1. A la différence des autres rapports de Lasalle, ceux du 7 juin, signés par lui, ne sont pas de son écriture.

Karlburg, le 8 juin 1809, à 1 heure après-midi.

Monseigneur,

Les reconnoissances qui ont été envoyées ce matin sur la route de Raab ont trouvé l'ennemi environ fort de 40 hussards hongrois à Baratfold, l'ennemi ayant été chargé s'est retiré et n'a détaché au retour de nos découvertes que cinq hommes après elles.

L'officier qui a été porteur des dépêches de Votre Excellence pour Mr le général Montbrun ne l'a pas trouvé à St-Johann, comme il n'est pas encore de retour, je présume qu'il l'aura suivi de village en village.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, etc. [1]

A Son Excellence le maréchal d'Empire, duc d'Auerstædt, à Wolfsthal.

Karlburg, le 8 juin 1809, à 5 heures 1/2 du soir.

Monseigneur,

En établissant de nouveau les postes et en augmentant ceux d'infanterie le long du Danube, près de Karlburg, le colonel du 16e auquel j'avais donné l'ordre de faire avec soin une nouvelle reconnoissance ce matin, aussitôt mon installation dans Karlburg, est parvenu, en employant tous les moyens imaginables, montant sur les arbres, s'avançant à cheval dans le fleuve, etc., etc., est parvenu à distinguer sur la rive gauche une ligne considérable de vedettes et sentinelles soutenue par plusieurs postes assez forts. Un plus nombreux que les autres et composé de cavalerie et d'infanterie se trouve devant Guttern, qui paraît aussi être fortement occupé. Le colonel Maupoint a cru, autant que le mauvais tems et les masses d'arbres lui ont permis de distinguer, remarquer plusieurs piquets ou petits détachements en

1. Comme les deux précédents, ce rapport, signé par Lasalle, n'est pas écrit de sa main.

mouvement, allant et venant de la gauche à la droite, mais la majeure partie sembloit descendre de Pischdorf vers Sommerein. Ce rapport, que je compte vérifier moi-même avec mes longues-vues aussitôt que le tems le permettra, sert à me convaincre que l'ennemi, s'il n'a pas un camp considérable de Pischdorf à Sommerein, a du moins sur cette ligne un cordon d'observation.

Le colonel Maupoint et quelques officiers qui l'accompagnoient ont aussi cru remarquer quelques abbatis et ouvrages en terre au travers des arbres qui couvrent et les isles et la rive gauche du Danube.

Je n'ai rien appris de nouveau depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Excellence de mes postes en avant de Veiselburg et d'Altenburg.

Je suis, avec respect, etc.

P.-S. — Oserai-je prier Votre Excellence de faire porter la ci-jointe au général Oudinot à Ebersdorf, lorsque V. E. y enverra ses dépêches.

Le maréchal Davout s'émut de ce rapport qu'il envoya à l'Empereur : « L'ennemi, écrivit-il, ainsi que l'annonce le général Lasalle dans son rapport ci-joint, montre beaucoup de postes sur la rive gauche du Danube, entre Karlburg et Ragendorf. »

On comprend la préoccupation de Napoléon qui attendait d'heure en heure l'arrivée du prince Eugène en vue de Raab et qui se demandait s'il y rencontrerait, outre l'armée de l'archiduc Jean, renforcée par les contingents hongrois, une partie des vieilles troupes autrichiennes de l'archiduc Charles, à qui il eût été facile de passer le Danube à Komorn pour se porter sur Raab.

VIII

ARRIVÉE DE L'ARMÉE D'ITALIE

Le prince Eugène qui avait forcé les défilés de l'Autriche intérieure suivait de près l'armée de l'archiduc Jean, à laquelle devaient se rallier les contingents hongrois. Le général Montbrun reçut l'ordre de se porter à la rencontre du vice-roi d'Italie avec sa division de cavalerie, tout en restant en communication avec le général Lasalle.

Ce double objectif n'était pas facile à réaliser. I
général Montbrun s'était porté au sud- d'A
burg, bien au delà de la Leitha. Pour faire
avec le prince, il lui fallait prendre la dire l'
et passer les deux rivières de la Raabnitz et
Il écrivait de Saint-Johann, le 7 juin 1809:

> Je laisse un escadron à Saint-Johann pour garder le pont et communiquer avec le général Lasalle que j'ai invité à porter un fort détachement en avant de Wieselburg, à la hauteur du coude que fait la Raabnitz en arrière de Baratfold, pour garder cette route essentielle, car sans cela l'ennemi pourrait se porter dans la plaine et couper ma communication avec ce général.

Le lendemain, 8 juin, à midi et demi, après avoir forcé dans un brillant combat livré aux contingents

hongrois le passage de la Raabnitz, Montbrun écrivait à Lasalle :

Mon cher général, après avoir fait rétablir cinq ponts sur la Raabnitz, j'ai passé cette rivière et me suis porté en avant... Vous voyez, mon cher général, par le mouvement que je suis obligé de faire pour me lier avec les troupes du prince, combien je m'éloigne de vous ; je ne pourrai même plus communiquer avec vos troupes, si vous ne placez quelqu'un de votre division aux ponts de la Raabnitz sur la route de Saint-Peter à Bosarkams... Si l'on tient à conserver ces ponts et à maintenir notre communication, il est indispensable que vous ayez du monde, car les insurgés de Raab, apprenant qu'il n'y a personne, ne manqueront pas de venir les couper. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous croirez devoir faire en cette circonstance.

De son côté, Lasalle était fort embarrassé. Le pays était sillonné de partisans et il ne disposait pas de forces suffisantes pour assurer à une aussi grande distance le maintien de ses communications avec le général Montbrun. Pour se rapprocher du Wieselburger-Donau, sans quitter les bords du Danube, il avait transporté son quartier général de Kitsee à Karlburg.

Ses reconnaissances poussaient jusqu'à Baratfold, situé entre le Wieselburger-Donau et la Raabnitz, se rapprochant beaucoup de Raab, point où devaient se livrer à bref délai des combats importants. La ligne de nos avant-postes de cavalerie devenait de plus en plus étendue. Dans un rapport du 8 juin à 10 heures 1/4 au maréchal duc d'Istrie, Lasalle laissait percer un sentiment d'inquiétude :

La seconde reconnaissance qu'a faite ce matin le 24e régiment de chasseurs sur la route de Raab rend compte qu'elle a rencontré un parti ennemi à Baralfold. Cela me paraît inconcevable à cause du mouvement qu'a dû faire le général Montbrun dont, au surplus, je n'ai aucunes nouvelles. Je lui ai envoyé des officiers et des reconnoissances pour communiquer avec lui : rien ne revient. Ce matin une découverte du 13e de chasseurs qui est allée jusqu'à Saint-Johann a ramené à Altenburg deux employés et un aide de camp de sa division qui s'y trouvoient et ne savent pas ce qu'elle est devenue. Les habitans de Saint-Johann ignorent aussi la direction qu'elle a prise.

Si l'ennemi a encore demain ses avants-postes à Baralföld, je ferai occuper par un escadron du 13e Saint-Johann, afin de couvrir la brigade qui se trouve à Altenburg et en avant, car l'ennemi peut se glisser dans l'interval qu'a laissé sur ma droite le gal Montbrun au moment de son départ, et depuis Altenburg jusqu'au lac Neusiedler, il ne se trouve plus de troupes. D'après les rapports qu'on vient de me faire que le général Marulaz était à Brugg, il me semble qu'il pourroit faire boucher la lacune énorme qui se trouve maintenant dans la ligne, — ce qui me tranquilliseroit sur ce point.

Je suppose qu'après avoir passé la Rabnitz, le général Montbrun se sera jetté à droite pour rejoindre l'armée du prince Eugène, et alors il me sera très difficile de me lier avec lui, car il me faudra pour cela faire faire une pointe, que je n'ose faire à cause du petit nombre d'hommes qui se trouve disponible dans la brigade du gal Bruyère, le service de ma ligne ayant été fourni.

Lasalle ne se trompait pas. Le général Montbrun s'était porté à droite à une grande distance au-devant du prince Eugène : il était à Enese, près Kony, entre la Raab et la Raabnitz. L'ennemi, qui avait ses avant-postes à Baratfold, eût coupé, en se portant en avant, toute communication entre Lasalle et Montbrun. La

ligne que devait occuper Lasalle, abandonné à lui-même depuis le départ de Montbrun, était démesurément étendue. De son côté, le maréchal Davout exigeait avec la plus grande vigilance que la ligne des postes sur le Danube ne laissât aucune lacune.

Retenu au nord sur le Danube, forcé de s'étendre au sud pour ne pas perdre toute communication avec Montbrun, Lasalle avait à remplir une tâche presque mpossible.

Votre Excellence, écrivait-il au maréchal Davout dans un rapport qui reproduit celui qu'il adressait à la même date à Bessières, a dépêché près de moi un officier pour me rendre compte qu'elle n'avait pas trouvé de postes depuis ceux de droite du général Duplin jusqu'à la hauteur de Krowats-Jandorf. J'aurai l'honneur de rappeler à Votre Excellence qu'elle avoit ordonné que les postes du 8e hussards seroient relevés par l'infanterie du général Gudin, car, par la situation difficile du terrain, elle a dû s'apercevoir que cette partie de la ligne ne pouvoit être gardée que par de l'infanterie; j'en ai peu et suis obligé de la disséminer sur une étendue de près de 6 lieues. Cependant je viens d'ordonner au colonel Maupoint de placer 4 à 5 petits postes pour remplacer ceux qu'occupoit le 8e hussards, ce qui augmente de beaucoup le service, déjà très fort, que le 16e régt est obligé de fournir, et les postes seront éloignés de plus d'une lieue et demie du centre du régt. Un officier supérieur parcoure encore la ligne pour rectifier les erreurs qui pourroient exister sur la gauche de ma ligne [1].

Pendant ce temps, le général Montbrun, courant au-

1. Rapport signé par Lasalle, mais non écrit de sa main.

devant du prince Eugène, écrivait d'Enese, près Kony, le 8 juin, à midi et demi:

Vous voyez, Monseigneur, par le mouvement que je suis obligé de faire pour me lier avec les troupes du prince, combien je m'éloigne de celles du général Lasalle, et que je ne pourrai même plus communiquer avec elles si ce général ne place des troupes de sa division au pont de la Raabnitz, sur la route de Saint-Peter à Bosarkams, car demaiu l'escadron qui le garde doit venir se poster à Csorna pour couvrir les débouchés de Raab à Oldenburg. J'ai écrit au général Lasalle à cet effet, car si l'on tient à conserver ces ponts et à maintenir notre communication, il est indispensable qu'il y ait du monde : car les insurgés de Raab, apprenant qu'il n'y a personne, ne manqueront pas de venir les couper.

C'était demander l'impossible. Le maréchal Davout le comprit bien; le 9 juin, il écrivit à l'Empereur:

Hier soir, j'ai donné l'ordre au général Lasalle de pousser des partis entre le Wieselburger-Donau et le Danube, depuis Baratfold jusqu'à Ragendorf.

Je réitère à Votre Majesté la demande de la brigade Pajol. Vu les mouvements du général Montbrun et le peu de forces du général Lasalle, toute la partie qui est entre le Danube et le lac se trouvera à découvert.

Le même jour, 9 juin, le major général envoyait l'ordre suivant au général Marulaz:

Schönbrünn, 9 juin 1809.

L'Empereur ordonne, monsieur le général Marulaz, que vous partiez sans perdre de temps pour vous rendre à Brück, afin de

renforcer le général Lasalle, appuyer sa droite et éloigner tous les partis de l'insurrection hongroise. Vous serez aux ordres du général Lasalle et, indépendamment des comptes que vous lui rendrez, vous me rendrez compte directement de tout ce qui se passera de votre côté.

L'Empereur lui-même en informait le maréchal Davout :

J'ai donné l'ordre au général Marulaz d'être rendu cette nuit à Brück, où il sera sous les ordres du général Lasalle. J'ai fait donner l'ordre au général Lasalle d'être sous vos ordres tout le temps que vous resterez devant Presburg, ce qui ne l'empêchera pas de correspondre avec le duc d'Istrie.

En attendant, Lasalle se multipliait pour parer à toutes les nécessités. Le 9 juin, dès six heures du matin, il écrivait au général Compans, chef d'état-major du général Davout :

Karlburg, 9 juin 1809, 6 heures du matin.

Je puis vous assurer, mon cher général, que l'ennemi n'occupe pas du tout les isles qui se trouvent devant Karlburg. J'ai des postes dans la grande isle, où je puis aller, ayant des ponts placés sur ce petit bras du Danube qui est dans le jardin de la maison que j'occupe ; de plusieurs points de cette isle on voit parfaitement les vedettes ennemies et Gutern ainsi que partie de la route de Sommerein à Pischdorf. J'envoie encore un de mes officiers avec une longue-vue pour donner à S. E. les renseignements sûrs que c'est la terre ferme que je vois devant moi.

J'ai déjà donné ordre hier au général Bruyère de faire occuper Saint-Johann par un escadron et, d'après la lettre d'hier du g^al Montbrun, que je joins à la mienne, S. E. verra que je me

retrouve être en communication avec ce général, jusqu'à cependant que l'envie lui prenne de se mettre en route, car il est toujours en l'air et ne donne point assez de ses nouvelles.

J'ai donné l'ordre aux généraux Bruyère, qui est à Altenburg, et Piré à Rakendorf, de faire pousser des reconnoissances sur tous les points qui sont entre le Danube et le Veiselburger.

Je ne puis trouver *Zaney,* n'existant pas sur ma carte. Veuillez, mon cher général, me dire dans quelle direction il peut être.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

C. LASALLE.

Une heure après, le général Piré lui faisait savoir de Ragendorf, à 7 heures du matin, que sa reconnaissance avait dû reculer devant des forces supérieures.

Monseigneur, écrivait immédiatement Lasalle, pour ne pas perdre de temps j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence le rapport de la reconnoissance qu'a faite ce matin le général Piré sur Frauendorf, où l'ennemi a été rencontré.

Mon secrétaire a oublié de joindre à ma lettre de ce matin celle du général Montbrun ; j'ai l'honneur de vous l'envoyer.

Je suis, avec respect, etc.

A Karlburg, le 9 juin 1809, à 8 heures moins 1/4.

En envoyant cette reconnaissance, Lasalle avait prévenu les intentions de l'Empereur, qui écrivait le même jour à Davout :

Le Danube se divise en deux bras du côté de Raïka [1] et embrasse jusqu'à Raab. Je suppose que les postes du gé-

1. Ragendorf.

néral Lasalle ont passé ce bras pour éclairer cette immense île, qui a dix ou douze lieues de long sur trois ou quatre de large. S'il ne l'avait pas fait, ce serait une très grande faute qu'il faudrait sur-le-champ réparer.

L'armée française se trouvait de nouveau en contact, entre le Danube et la Raab, avec des forces ennemies très importantes. Il fallait à la fois se garder et s'éclairer avec le plus grand soin. Lasalle mettait toute son activité à remplir ce double devoir. Il écrivait le même jour, 9 juin, au maréchal Davout qui avait établi son quartier général à Wolfsthal.

Karlburg, le 9 juin 1809.

Monseigneur,

D'après mes ordres, le général Bruyère a voulu faire fouiller l'isle formée par le Veiselburger-Donau ; à la hauteur d'Altenburg il se trouve, sur la rive gauche de ce bras du Danube beaucoup de moulins. Ne pouvant se procurer des barques et les gués étant impraticables, le général Bruyère a fait passer deux nageurs pour tâcher de prendre quelques-uns des meuniers. Mais à peine ces deux hommes furent-ils sur l'autre rive, douze housards sont venus les charger. Un feu de carabines fait par quelques hommes à pieds placés sur la rive droite pour protéger les nageurs a écarté l'ennemi et sauvé nos deux chasseurs. Ces housards paraissent être de l'insurrection.

Le général Bruyerre me rend compte qu'il est parvenu à savoir que l'on avait mêlé parmi les régiments organisés de l'insurrection hongroise quelques vieux soldats et beaucoup de vieux officiers.

Les avants-postes ennemis sont entre Baratfold et Hochstrass. Ce mouvement rétrograde de ce côté ne coïncide pas avec celui en avant sur Frauendorf. Est-ce une ambuscade ? ou bien une reconnoissance protégée par le Veiselburger-Donau et poussée le plus en avant possible, parce qu'ils n'ont rien à craindre ?

vient d'arriver ici pour requérir mille bêtes à cornes pour la sub^ce de Vienne. Faut-il le lui permettre?

Je suis, avec respect, etc.

Tournez, s'il vous plait.

P. S. — Le général Montbrun, dont je n'ai plus de nouvelles, avoit laissé un escadron à Bessarkany. Le chef d'escadron qui le commande vient de me prévenir qu'il doit partir sur-le-champ pour rejoindre sa division, dont le quartier général était hier à *Beled*. J'envoie donc un détachement de l'escadron que j'ai à Saint-Johann garder le pont sur la Raabnitz, en arrière de Bessarkany, — ce qui me fait faire une pointe très forte.

A S. E. le m^al duc d'Auerstädt, à Wolfsthal.

Le maréchal répondit que si l'ennemi portait des forces majeures entre le Wieselburger et le Danube, il fallait concentrer ses forces entre Karlburg et Sandorf et avoir des partis sur les différentes routes en avant de soi. Par-dessus tout, il recommandait de « faire l'impossible pour s'éclairer et avoir des nouvelles, détruire soigneusement les ponts qui se trouvent sur le Wieselburger et ôter à l'ennemi tous les moyens de passage ».

Quelque jaloux que fût Lasalle de défendre les approvisionnements de ses troupes, il dut s'incliner devant un ordre formel du maréchal Davout qui lui prescrivit de « prêter assistance aux opérations des employés de M. l'intendant général ».

Tenu en éveil à toutes les heures du jour et de la nuit, Lasalle faisait encore écrire le même jour, par un de ses adjudants, au général Compans, chef d'état-major du maréchal Davout :

Karlburg, ce 9 juin, à minuit.

Mon Général,

Mr le général Lasalle me charge de vous rendre compte de la lettre qu'il vient de recevoir de M. le gal Piré, qui lui mande que l'on a remarqué dans l'isle beaucoup de mouvement de la part de l'ennemy. Il vient d'ordonner à la compagnie hessoise de se rendre à Rakendorf pour être aux ordres de M. le gal Piré, qu'il doit tenir bivouaqué. M. le gal Lasalle vous prie de vouloir bien en faire part à S. E. Monseigneur le duc d'Auerstaedt.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L'adjudant commandant,

MAGNAN.

L'Empereur suivait tous ces mouvements avec un extrême intérêt. Le maréchal Davout lui transmettait heure par heure les rapports de Lasalle. Il lui écrivait de Wolfsthal, le 10 juin, à 4 heures du matin :

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté le rapport du général Lasalle d'hier au soir. Il n'est pas douteux maintenant que l'ennemi ait porté des forces assez considérables entre le Wieselburger et le Danube.

Je compte que je pourrai dans l'après-dîner faire l'attaque de l'île droite de l'ennemi.

Je joins ici une lettre que mon chef d'état-major reçoit à l'instant du général Lasalle. Votre Majesté m'avait annoncé que le général Marulaz devait se porter à Brück. Je lui ai en conséquence adressé la nuit passée une lettre pour lui demander de porter deux escadrons entre le Neusiedler-See et la Leitha. On n'a point trouvé le général Marulaz à Brück, et la lettre vient de m'être rapportée.

Le général Marulaz, qui avait reçu le 9 juin l'ordre de se rendre à Brück, n'y est arrivé, en effet, que le 10.

Le même jour, Lasalle écrivait encore :

A Karlburg, le 10 juin 1809, à cinq h. 3/4.

Monseigneur,

Le gal Piré m'écrit de Rakendorf que trois escadrons ennemis viennent de reparaître dans la plaine en face de lui, de l'autre côté du Vieselburger-Donau.

Le gal Bruyère m'écrit aussi d'Altemburg que plusieurs reconnaissances de troupes à cheval ont paru à la hauteur de ses postes, sur la rivière de Vieselburger-Donau, qu'il a remarqué des officiers qui observoient ses postes. La patrouille envoyée sur la route de Raab y a poursuivi quelques housards jusques à la grand'garde qu'a l'ennemi sur cette route, en avant de Hochstrass. Depuis la rentrée de cette patrouille, l'ennemi a envoyé plusieurs reconnaissances. Le gal Bruyère s'est porté à Vieselburg pour observer les mouvements que l'ennemi pouvoit faire.

J'ai eu l'honneur d'envoyer à Votre Excellence les deux membres du comitat d'Altemburg demandés par sa lettre de ce matin.

L'offer d'infie chargé de prendre du pain à Altemburg et environs en a reçu 22,000 rations ; on continue à en fabriquer.

Je suis, avec respect, etc. [1].

Il fallait mettre Lasalle en situation de pousser à fond les reconnaissances demandées par l'Empereur.

« Conformément aux instructions de Votre Majesté, écrivait le 10 juin le maréchal Davout, j'ai ordonné au

1. Lettre signée par Lasalle, mais non écrite de sa main.

général Lasalle de faire une reconnaissance dans l'île de Raab. Pour lui faciliter le moyen de disposer de toutes les troupes et de la faire aussi forte que Votre Majesté le désire, je donne l'ordre au général Gudin d'envoyer un de ses régiments à Karlburg. Ainsi le général Lasalle pourra disposer de son infanterie hessoise, de ses deux bouches à feu et de la cavalerie dont il pourra avoir besoin. »

Ce que Davout appelait l'île de Raab est la grande île entre le Danube et le Wieselburger-Donau, formée par l'immense circuit que fait cette branche du fleuve. Connue sous le nom de petite Schütt (la grande Schütt est sur la rive opposée du Danube), elle n'a pas moins de quatorze lieues de longueur et s'étend jusque sous les murs de Raab. Très peuplées, couvertes de villages, les deux Schütt sont d'une telle fertilité qu'elles ont été appelées les Jardins d'Or. C'est par cette voie que Lasalle allait se rapprocher de Raab, tout en suivant en même temps la rive droite du Wieselburger-Donau.

IX

OCCUPATION DE LA PETITE SCHÜTT

Tout annonçait que Napoléon ne tarderait pas à reprendre une vigoureuse offensive. L'arrivée du prince Eugène avec l'armée d'Italie avait rendu confiance à tous autour de lui. Le major général Berthier écrivait, le 10 juin, au duc de Conegliano :

« Jamais l'armée n'a été plus belle ni si nombreuse, et la première affaire détruira les restes des armées autrichiennes. »

A ce moment, le but de Napoléon était, dit M. Thiers, « d'occuper la rivière de la Raab qui, *tombant dans le Danube, près de Komorn,* forme une barrière dont on peut se couvrir contre la Hongrie, de s'emparer de la place de Raab qui commande le Danube vers son embouchure, de façon que quelques détachements laissés sur cette ligne pussent la défendre pendant que l'armée d'Italie, dérobant sa marche, viendrait former, sous Vienne, une des ailes de la grande armée. »

La Raab se jette dans le petit bras du Danube appelé Wieselburger-Donau, non à Komorn, comme le dit M. Thiers, mais à Raab même.

Au pouvoir des Autrichiens, cette ville menaçait sans cesse la droite de l'armée française. Tombée en notre pouvoir, elle devait fortifier la ligne de défenses naturelles formées par le Danube, le Wieselburger-Donau, la Raabnitz et la Raab. Aussi, Napoléon tenait-il à ce que le siège en fût rapidement mené.

Lasalle eut, dans cette opération, un rôle qui contraste avec celui de sa vie tout entière. On vit le brillant officier de cavalerie jeter des ponts sur des rivières et disposer des batteries de siège.

— « Les hussards, écrivait-il gaiement, doivent chercher à être bons à tout. »

Avant tout, il fallait passer le Wieselburger-Donau. Le 11 juin il rendait compte, dès la pointe du jour, de l'état de ses préparatifs :

Karlburg, 11 juin, à 4 heures 1/2 du matin.

Monseigneur,

Mon aide de camp me rend compte qu'il a réuni pendant cette nuit tous les matériaux nécessaires à la construction du pont. Il n'attend plus que l'officier du génie pour le terminer, je viens de l'envoyer de suite à Rakendorf.

La rive n'est point occupée ce matin ; on n'apperçoit rien ; on a vu cette nuit que quelques hommes de patrouille.

Je ne partirai d'ici que lorsque les 2 bataillons du général Gudin seront arrivés, mais je ne crois pas pouvoir passer dans l'isle aujourd'hui. Il faut au moins toute la journée pour établir le pont, et comme l'ennemi m'a montré hier des forces assez grandes, je veux être en état de lui faire face.

On a vu environ 100 chevaux, ce matin, qui ont traversé l'isle dans la direction de Frauendorf à Somerein.

J'ai été obligé d'abandonner l'isle qui est entre Kroal-Jaudorf et Engerau, attendu que le pont qui servoit à la communication a été enlevé par la crue des eaux.

Je suis, avec respect, etc.[1]

La multiplicité des dépêches de Davout à l'Empereur prouve toute l'importance que ce dernier attachait à l'exécution de cette opération. Davout écrivait de Wolfsthal, le 11 juin 1809 :

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté un rapport du général Lasalle d'aujourd'hui à quatre heures et demie du matin, par lequel il m'annonce qu'il a réuni les matériaux nécessaires à la construction d'un pont sur le Wieselburger. L'officier du génie qu'il attendait a dû être rendu près de lui une demi-heure après la date de son rapport.

« A l'instant, je reçois un nouveau rapport de ce général ainsi qu'une lettre de l'officier du génie. J'envoie des pontonniers, des sapeurs et des marins. »

Le second rapport transmis à l'Empereur était daté de Ragendorf, où Lasalle s'était transporté et où devait être jeté le pont.

A Rakendorf, le 11 juin 1809, à 9 h. 1/2 du matin.

Monseigneur,

Je viens de reconnaître le lieu où sera établi le pont sur la Veisselburger-Donau. La position est très convenable. Il faudra

1. Lettre portant la signature de Lasalle, mais non écrite de sa main.

détruire deux moulins, à mon grand regret, et quelques chevalets au bout des six barques des moulins formeront le pont, qui ne poura être fait avant demain. Il nous faudroit des pontoniers et des sapeurs. M. le chef de b^on^ du génie en demande à Votre Excellence et lui rend compte plus en détail des travaux à faire.

Ce matin, on a aperçu dans l'isle, entre Altenburg et Pallersdorff, un escadron ou deux de cuirassiers. Une patrouille de quinze housards ennemis a paru en face de Pallersdorff. Arrivés à un moulin près duquel sont quelques nacelles, les housards ont fait mettre pied à terre à six paysans qui sont entrés dans le moulin et ils ont reconduits les chevaux avec eux. Je présume que ce peut être quelques émissaires qui chercheront à passer sur la rive droite : je les fais observer.

Je suis persuadé que l'isle est décidément occupée en force, les paysans assurent qu'à Frauendorff il y a cinq cents chevaux et quelqu'infanterie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, depuis les postes du général Bruyère vers Barafold, jusques à ceux du g^al^ Piré, on voit toujours des troupes aller et venir.

Les habitants de Rakendorf assurent que vers Somerein il y a un point de passage sur le Danube par lequel la garnison de l'isle peut s'alimenter ; je chercherai à le faire reconnaître demain ; ce passage est à une lieue du pont qui va se construire.

Je suis, avec respect, etc.

P. S. — Les deux b^ons^ du 12e sont à Karlburg où j'ai laissé le 16e de chasseurs jusques à demain matin. Mes deux pièces et le b^on^ de Hesse sont ici [1].

Le pont sur le Wieselburger-Donau avançait lentement, le fleuve ayant beaucoup crû pendant la nuit précédente.

Sans cesse en route pour visiter ses lignes, Lasalle

1. Lettre portant la signature de Lasalle, mais non écrite de sa main.

datait ses divers rapports du 11 juin de Karlburg, de Ragendorf et d'Altenburg :

Karlburg, le 11 juin 1809.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que demain à quatre heure du matin le pont sera terminé et la reconnoissance sur l'isle en marche. L'ennemi doit avoir maintenant connoissance de la confection du pont, une patrouille étant venue devant le passage de manière à tout appercevoir.

Les renseignements que le général Piré a pris portent en substance que le terrein de l'isle est excessivement coupé par de nombreux canaux formés par les innondations du Danube et par des bois très épais, ce terrain avoit été jugé tellement impraticable que, jusqu'à ce moment, on n'y avoit pas fait la guerre dans toutes celles qui ont eu lieu dans ce pays-ci.

M^rM^r les comtes de Pergen, de Stardegg et Camillo de Colloredo viennent de se rendre à Altenburg pour continuer leur route jusqu'au grand quartier général de S. M. l'Emp^r d'Autriche. Ils sont porteurs de passeports signés de S. A. le Major général Prince Alexandre ; je leur ai fait donner un officier parlementaire qui, en les accompagnant, tâchera de voir quelques choses.

Je suis, avec respect, etc.

Altenburg, le 11 juin 1809.

Monseigneur,

L'ennemi a toujours sur la route de Raab ses avants postes en arrière de Baralföld, en égale force que les jours précédant. En me rendant ici depuis Rakendorf, j'ai remarqué de distance à distance 8 à 10 postes de 25 à 30 housards et beaucoup de patrouilles. Quoiqu'ils eussent les mêmes manteaux et les mêmes schacots que les anciens régiments hongrois, à leur tenue

et à leurs manières il était facile de s'appercevoir que ces troupes sont de nouvelles levée. Dans le nombre on a remarqué cent cuirassiers ou dragons, et moi-même j'ai reconnu une trentaine de dragons. Les vedettes de ces housards viennent causer avec les miennes et leur proposer de l'eau-de-vie. J'ai appelé une de leurs patrouilles; elle s'est rendu à mon invitation. Il y avoit un officier qui ne parloit, disoit-il, que le hongrois; ils ont été fort polis, mais n'ont rien dit que de vague. Devant Altenburg, un housard a dit aux vedettes que les troupes qui se trouvoient dans l'isle du Veiselburger étaient composées de housards de Kienmayer et de housards de l'insurrection.

Le général Bruyerre m'a assuré que les plaintes portées par les membres du comitat de Veiselburg n'ont pas le sens commun, puisque le pain et l'avoine qu'il nous envoy journellement proviennent des magazins. Le major Courtier dit positivement que lorsqu'il a voulu s'assurer de ce qui existoit dans les magazins, ces messieurs avoient si peu d'envie de les faire servir à l'armée française qu'ils prétendoient n'en pas avoir les clefs et qu'ils ont mieux aimé voir enfoncer les portes, d'après les ordres du général Bruyère, que d'offrir les clefs. Votre Excellence, d'après cela, pourra se convaincre de la bonne volonté de ses Messieurs. Le fait est que ces magazins devoient être vendu au fournisseur chargé de l'approvisionnement de Vienne, qui en emporte journellement des chargements.

Il y avoit sur le Veiselburger-Donau, à hauteur d'Altenburg et sur la rive gauche, 13 moulins : l'ennemi en a coulé onze cette nuit. A la hauteur de Veiselburg, il en reste encore sur la même rive deux, et six plus haut qu'Altenburg.

Le général Marulaz a établi sa division d'après les dispositions que j'ai eu l'honneur de soumettre hier à Votre Excellence, mais il ne se rapproche pas assez du général Montbrun, de sorte que je lui donne l'ordre d'établir pour demain de très bonne heure, à Csorna et Kapuvar, un régiment qui cherchera par des partis à se lier avec le général Montbrun. Un second régiment occupera Beösarkany, Maglocza et observera par des postes ou des patrouilles Sövenyháza ; le régiment qui est à Saint-Johann ne bougera pas. Le général Marulaz aura des troupes à Vallem,

et Audan, Fingstamarck, et son quartier général sera à Halbthurn.

Je suis, avec respect, etc.

P. S. — Le pont sur le Veiselburger-Donau ne sera pas établi avant demain à midy.

A force d'activité, le pont de Ragendorf, qui devait permettre d'aborder l'île de Raab et d'appuyer l'armée du prince Eugène au point fixé par Napoléon, fut achevé pendant la nuit. Après avoir envoyé un de ses généraux de brigade en reconnaissance, Lasalle s'empressa d'annoncer cette bonne nouvelle, attendue par l'Empereur avec impatience :

Rakendorf, le 12 juin 1809, à 6 heures du matin.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence qu'à 4 heures du matin le pont étoit terminé et la reconnoissance en marche. Le général Piré la commande ; il a avec lui trois cents chevaux et quatre cents hommes d'infanterie Hessoise. J'ai fait placer sur la rive droite mes deux pièces de canon et les quatre compagnies Hessoise qui me restent. Un escadron de réserve appuye tous les postes qui, restés à leur place, peuvent aider la reconnoissance, car ils découvriront tous les mouvements que l'ennemi fera pour se masquer ou se retirer.

J'ai l'honneur de recommander à Votre Excellence les huit sapeurs du bataillon de Hesse qui, à eux seuls, ont fait le pont, ceux de l'infanterie n'étant point arrivés ou, du moins, hier que fort tard, et ce matin quand l'ouvrage étoit terminé.

Je fais réunir les paysants nécessaires pour travailler à la tête de pont, que l'on va commencer de suite.

Je suis, avec un profond respect, etc.

L'ennemi n'avait pas attendu cette reconnaissance. Prévoyant le passage de la rivière par les Français, il avait évacué pendant la nuit son poste avancé de Frauendorf, se repliant autour de la place de Raab, où de graves événements se préparaient.

Lasalle rendait compte heure par heure des nouvelles qu'il recevait du général Piré.

Le 12e juin, au pont de Rakendorf.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre E. que Mr le gal Piré a dépassé le village de Frauendorf, que l'ennemi qui y était s'est retiré sur Halazen vers les minuit; il avait deux cent cinquante hommes à cheval, tous de l'insurrection. D'après le rapport d'un habitant, il n'a jamais vu plus de 300 chx venir en reconnaissance; — c'est un détachement venant de Raab, où il y a 8 ou 10,000 hommes, tous de l'insurrection. Il y a quelques anciens offrs, mais la majeure partie sont de la nouvelle levée. Cet habitant dit en outre que tous les postes qui gardent la rive gauche du fleuve sont aussi des insurgés, il assure que les villages, depuis Halazen jusqu'à Raab, doivent être occupés.

Le gal Piré qui est en avant de Schwartzwalk n'a encore vu que quelques housards. Je lui ai ordonné de pousser sa reconnaissance jusqu'où les circonstances et les forces de l'ennemi lui permettrait. Sa mission terminée, il laissera à Frauendorf le 8e d'hussards et deux compagnies d'infanterie. Ce poste me paraît convenable, vu l'étrenglement du pays entre les deux rivières.

Par l'activité du chef de bataillon, M. Prévost, déjà deux batteries ont été formées sur la rive droite du Weiselburger-Donau; leurs feux se croisent bien au débouché du bois, deux redans sont établis en arrière du pont et l'on travaille dans ce moment-ci à en établir la tête. Les 6 compies du baton d'infanterie seront placées dans les maisons des meuniers, en arrière des redans; je conserverai le 16e de chasseurs à Rakendorf, où

je compte établir mon quartier général : je désire que ces dispositions ayent l'approbation de Votre Excellence. Il me semble qu'aujourd'huy la tête de pont ne pouvant être terminée, malgré la quantité de paysans que j'ai fait mettre en réquisition pour accellérer le travail, on ne peut en agir autrement ; le but d'avoir le pied dans l'isle est rempli. Je n'ai qu'à me louer du bat^on^ hessois, qui est aussi actif au travail que brave au feu.

Cette isle, comme j'ai eu l'honneur de le marquer à Votre Excellence, est extrêmement coupée de bois, de marais, de fossés d'irrigation, et il n'est convenable, suivant moi, de s'y avancer qu'autant que la rive droite du Danube, où sont amarrées beaucoup de barques, ne soit fortement occupée.

Il y a des bacs qui portent jusque 15 voitures. Le g^l^ Piré me rend compte à l'instant qu'à la hauteur de Schwartzwalk on voit filer une colonne de cavalerie qui dessend le Danube.

Je suis, avec respect, etc.

P.-S. — Le général Piré a rencontré 3 pelotons ennemis à Halazen ; on se tiraille. J'ai ordonné de les charger. Il est 9 heures passé[1].

A la réception de ce rapport, le maréchal Davout partait pour le pont de Ragendorf, et il écrivait à l'Empereur :

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté quatre rapports du général Lasalle... Je me rends à l'instant à Ragendorf pour reconnaître les localités et les dispositions des troupes du général Lasalle.

De retour à Wolfsthal au milieu de la nuit, le maréchal écrivait de nouveau à minuit :

J'ai été reconnaître les dispositions faites par le général Lasalle pour pousser des reconnaissances dans l'île de Raab. J'é-

1. Lettre signée par Lasalle, mais non écrite de sa main.

tais à cinq heures du soir au pont que ce général a fait jeter sur le Wieselburger-Donau, un peu au-dessus de Ragendorf, lorsque j'ai vu arriver environ 36 hussards de l'insurrection hongroise qui venaient d'être faits prisonniers dans cette île. Le général Lasalle que j'avais fait appeler est arrivé quelques instants après et m'a appris que le général Piré, après avoir passé le pont avec une partie du 8e hussards, s'était dirigé par Frauendorf sur Halassy, qu'avant d'arriver à ce dernier endroit il avait rencontré deux escadrons de hussards de l'insurrection hongroise et que, les ayant fait charger, il les avait culbutés dans un marais, leur avait fait 36 prisonniers, tué une vingtaine d'hommes dans le nombre desquels se trouvait le lieutenant-colonel qui les commandait, et blessé beaucoup de monde. Les restes de ces escadrons ont été poursuivis jusqu'au delà d'Halassy, et le général Piré devait pousser sa reconnaissance aussi loin qu'il le pourrait sans rien compromettre. Le général Lasalle a dû établir ce soir son quartier général à Frauendorf. Ci-joint une lettre du général Lasalle au duc d'Istrie, qui était portée par une ordonnance et dont j'ai pris connaissance, pensant qu'elle pouvait donner des nouvelles.

L'ennemi se retirait devant nous et se concentrait autour de Raab où l'archiduc Jean avait conduit l'armée autrichienne d'Italie, pour la réunir aux levées hongroises organisées par l'archiduc palatin Joseph. Lasalle rendait compte, le lendemain, du résultat définitif de la reconnaissance:

Frauendorf, le 13 juin 1809.

Monseigneur,

La reconnoissance qui a été envoyée, hier soir, sur Hedervar n'y a pas trouvé l'ennemi: il s'est retiré précipitamment sur Raab, qui est encore à 4 lieues de Hedervar.

La communication entre Altenburg et Halassi est parfaite-

ment établie au moyen d'un bac qui porte 30 hommes avec leurs chevaux. Il serait très possible d'y faire un pont dormant si Votre Excellence le désire, car nous avons déjà les barques. Il n'y manqueroit que les pontonniers.

Je suis, avec respect, etc.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence une plainte contre un brig^r du 6e rég^t d'artillerie.

Au cours de ces opérations lestement et vigoureusement menées, Lasalle eut à se défendre contre un reproche de Napoléon. Sa justification fut facile. Il n'y avait eu qu'un malentendu. Cet incident montre avec quelle sévérité Napoléon relevait toute erreur que paraissait avoir commise un de ses généraux.

Frauendorf, le 13 juin 1809.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence qu'il n'y a rien de remarquable sur toute la ligne occupée par ma division. Le bacq placé sur le Weiselburger-Donau peut passer à la fois 30 à 35 chevaux, de sorte que la communication entre la brigade du général Bruyerre qui occupe Veiselburg et Altenburg et celle du général Piré qui se trouve près de moi dans l'isle, est parfaitement établie par ce bacq dont je viens de parler, qui se trouve à Hallassy, où j'ai placé le 8e de housards.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence de l'étonnement que j'ai éprouvé, en lisant dans la note qui lui a été adressée contre mes rapports par S. Majesté l'Empereur, du mécontentement où elle paraissoit être, qu'ayant fait occupper Altenburg et Veiselburg j'avois négligé de faire occuper *Raika*. Lorsque j'ai quitté la position de l'isle en avant d'Ebersdorf

1. Lettre signée par Lasalle, mais non écrite de sa main.

pour venir observer Presburg, je plaçai, comme j'eus l'honneur d'en rendre compte à Votre Excellence, la brigade Bruyerre à Haimburg, le 16e de chasseurs à Wolfsthal, le 8e de housards à Kitsee et un escadron à Karlburg pour soutenir celui de la division du général Montbrun qui occupoit *Rakendorf*, qui s'appelle *Raïka* en hongrois. Depuis le départ de la division du général Montbrun, j'ai établi mon quartier gal à Kitsee avec le 8e de housards, le 16e de chasseurs à Karlburg ayant un escadron à *Rakendorf (Raika)*, et la brigade Bruyerre à Altenburg et Veiselburg. Voilà donc 8 jours que les troupes de ma division occupent *Raika* qui l'étoient depuis 15 ou 20 par celles du général Montbrun. Sa Majesté n'a donc pu croire qua j'avois commis la faute militaire de laisser ce point sans être gardé que parce qu'elle a examiné la position de ma division sur une carte dont les noms sont écris en hongrois, et que j'ai toujours fait mes rapports d'après celle de M. de Leischtenstein qui a pour titre : *Le milieu de l'Europe*, et dont les noms sont écris en allemand. Je suis arrivé à Wienne un des derniers, en suis partis un instant après, et malgré les efforts que j'ai faits et fait faire pour me procurer de meileures cartes, je n'ai pu avoir que celle dont je viens d'avoir l'honneur de parler à Votre Excellence.

Ma division se trouve maintenant placée sur une ligne tirée de la rive droite du Danube, en face de Sommerein, passant par Frauendorf, Hallassy, Altenburg, Veiselburg, Saint-Peter, où se trouve le point de jonction avec le général Marulaz, dont la ligne continue par Saint-Johann, Beösarkany et Csorna. Mon quartier général est à Frauendorf, celui du général Piré à Halassy, celui du gal Bruyerre à Altenburg, et celui du gal Marulaz à Halturnn. J'ai près de moi six compes d'infrie hessoise et les deux pièces d'artrie légère, deux compagnies du 16e régt de chasseurs à cheval ; le reste de ce régt sert à lier mes postes avec ceux du gal Piré et le soutenir. Il y a aussi près de lui deux compagnies Hessoises.

Le pont que j'ai fait établir en avant de *Raika*, sur le Veiselburger-Donau, est gardé par un bataillon du 12e d'infanterie de ligne du corps de S. E. le mal duc d'Auerstädt.

D'après les rapports des reconnoissances, il paroit que les

avants-postes des insurgés dans l'isle que j'occupe sont à Dunazeg et Zamoly. Ils sont composés à peu près de 200 chevaux. Demain je l'ai ferai reconnoître en force.

Je suis, avec respect, etc.

Le maréchal Davout envoyait en outre à l'Empereur la copie d'un rapport de Lasalle sur l'état de ses communications avec le général Montbrun, qui avait rejoint l'armée du prince Eugène. Celle-ci était ainsi reliée au 3e corps resté sur le Danube. Un combat aux abords de Raab était imminent.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence, disait Lasalle dans ce rapport, que ce matin seulement le 19e de chasseurs est parvenu à occuper Csorna, l'ennemi s'en étant retiré. Il a aussi communiqué avec un parti de cinquante chasseurs du 2e régiment commandé par un chef d'escadron qui se trouve à *Beled*. Ce chef d'escadron avait reçu l'ordre, pour conserver sa communication libre entre mes troupes et celles du général Montbrun, d'établir un poste à Csorna, mais dans la nuit du 10 au 11 il fut obligé d'abandonner ce village et de se retirer sur Beled. Le 12 du courant (hier), les paysans de ces parages s'armèrent et se refusèrent de fournir des subsistances pour les hommes et les chevaux de plusieurs détachemens du 2e de chasseurs, qui avaient été envoyés en reconnoisance.

Le général Montbrun étoit le 12 à Mersh. Le chef d'escadron qui est à Beled correspond avec lui par Hegyfalu près du pont où sa division a passé la Rabnitz et par Oshsfiaszonifa, route de Papa. Le régiment qui est à Beösarkany a envoyé hier une reconnaissance à Sovénihaza, qui n'a pu pénétrer dans ce village, l'ennemi l'occupant et ayant coupé un pont qui se trouve en avant. Elle a craint d'avoir le sort d'une reconnoissance du général Montbrun qui, ayant voulu passer à Weissensee, a été enlevée. Cependant il ne doit se trouver à Sowenyhaza que 50 à

60 chevaux ennemis. Le village de Liben que, hier, le 14e n'avait pas pu occuper, doit l'être maintenant. J'en attends la nouvelle.

Le maréchal Davout ajoutait :

Le général Lasalle mande aussi qu'il existe dans l'île qu'il occupe des troupeaux immenses de bestiaux.

La position de Lasalle au moment où allait être livrée la bataille de Raab est ainsi nettement déterminée. Il occupait les deux rives du Wieselburger-Donau, s'étendant à droite jusqu'à la petite ville de Lébény ou Leiben. La petite Schütt était en son pouvoir jusqu'à Hedervar. Les Autrichiens y avaient encore leurs avant-postes jusqu'à Zamoly. Le général Montbrun, dont le dernier quartier général était à Merges, sur la Raab, ne communiquait plus que d'une manière très imparfaite avec les avant-postes du général Marulaz. Celui-ci cherchait à avancer entre la Raabnitz et la Raab.

La rivière de la Raabnitz, écrivait-il dans ses rapports, coulant dans un pays uni, est très profonde et, quoique peu considérable, n'est guéable dans aucun endroit. Elle coule d'ailleurs entre des marais qui ne sont praticables que dans les sécheresses. Elle se sépare près Papocz en deux lits : celui de droite conserve le nom de Raab, et celui de gauche porte celui de Raabnitz. Elle forme aussi une espèce d'île jusqu'à la ville de Raab, où elle se jette dans le Wieselburger-Donau.

Sur la Raab, les deux armées étaient en présence. Le général Montbrun devait prendre part le lendemain

à la bataille livrée par le prince Eugène aux deux archiducs.

Ceux-ci avaient, paraît-il, pour instructions de se retirer sans retard à Komorn où des fortifications, préparées de longue date, pouvaient abriter toute une armée. Cette importante forteresse, au confluent du Danube et de la Waag, assure à celui qui l'occupe le libre passage du fleuve. La bataille de Raab aurait été un acte d'indépendance, presque d'indiscipline, de l'archiduc Jean vis-à-vis du généralissime.

X

BATAILLE DE RAAB

Le moment était arrivé où Napoléon allait prendre de son échec d'Essling une première revanche, prélude d'un triomphe plus éclatant encore.

Il avait dirigé la marche du prince Eugène de manière à ce qu'il livrât combat au point exact où il le désirait, assez loin de l'archiduc Charles pour que ce prince ne pût secourir ses deux frères, assez près du corps de Davout pour que celui-ci pût au besoin porter secours à l'armée d'Italie.

De leur côté, les Autrichiens avaient créé en avant de Raab un vaste camp retranché commandant toutes les routes par où les troupes de Davout pouvaient arriver. Le général Montbrun avait dû faire dans le sud une pointe très hardie pour rejoindre sur la Raab l'armée du prince Eugène.

Le 13 juin, le maréchal Davout avait enfin reçu des nouvelles directes du prince vice-roi qu'il s'empressait de communiquer à Lasalle. Ces nouvelles portaient que l'archiduc Jean s'était dirigé sur Raab où il avait dû arriver le 12 ou le 13. Davout insistait sur l'importance

de se tenir en communication avec l'armée d'Italie afin de venir à son secours et d'appuyer sa gauche si cela devenait nécessaire. Il donnait à Lasalle l'ordre d'achever la tête de pont au-dessous de Ragendorf, d'y faire travailler le bataillon du 12e régiment de ligne qui y était établi et d'envoyer un fort parti pour communiquer avec le général Montbrun en dirigeant ce parti sur Csorna et Papocz.

L'heure était décisive. Davout recommandait à Lasalle de prescrire à toutes ses troupes, ainsi qu'au général Marulaz, de redoubler d'activité et de surveillance dans le service.

Tous les rapports de Lasalle étaient immédiatement envoyés à l'Empereur.

Quoique la bataille de Raab n'ait commencé que le 14 à 11 heures du matin, dès la veille des engagements sérieux avaient eu lieu.

Le 14 au matin, Lasalle écrivait au maréchal Davout:

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que M. le général Marulaz me fait le rapport qu'on a entendu une forte canonnade du côté de Raab. Un paysan qui venoit de cette ville lui a dit que c'étoit l'armée française qui venoit de Papa, qui avoit attaqué. Il n'a pu me donner d'autres renseignemens. Il me fait ce rapport en date d'une heure du matin.

Le général Piré m'a rendu compte que le curé d'Halassy lui avoit fait le rapport que le prince Palatin étoit arrivé à Raab où il avoit ordonné le rassemblement de toute la levée. On s'occupe dans ce moment-ci de jeter le pont entre Altenburg et Halassy.

Les reconnoissances de la brigarde du général Bruyère n'ont plus rencontré le poste ennemi qui étoit en arrière de Barat-

fold, ni beaucoup plus loin : d'après le rapport du maître de l'auberge, il en étoit parti à la pointe du jour. Ce soir on poussera une seconde reconnoissance jusqu'à ce que l'on rencontre l'ennemi.

En transmettant ce rapport à l'Empereur, Davout ajoutait :

Je me suis empressé d'ordonner au général Lasalle de concentrer la division du général Marulaz et la sienne et de les mettre en marche, — la première pour aller passer la Raab à la hauteur de la gauche de l'armée du vice-roi et l'appuyer, et la seconde pour se porter en avant par les deux rives du Wieselburger-Donau, de manière à se rapprocher le plus possible de Raab, se lier par la droite avec la gauche du général Marulaz, et observer par sa gauche le gros bras du Danube dans l'île de Raab.

L'ordre envoyé au général Marulaz était de faire jonction avec l'armée d'Italie coûte que coûte.

J'ai en même temps chargé le général Lasalle, écrivait Davout, de donner de ses nouvelles à son Altesse Impériale, et de me tenir au courant des opérations de l'armée d'Italie et de tout ce qui se passera devant ses troupes.

La disparition des postes ennemis de Baratfold, ajoutait le maréchal, est un indice de la retraite de l'ennemi de Raab.

Ce n'était sans doute que le résultat de la concentration de l'armée des deux archiducs pour la bataille qui allait s'engager.

Davout prenait toutes ses mesures pour appuyer vigoureusement le prince Eugène. Le général Com-

pans, son chef d'état-major, écrivait de Wolfsthal à Lasalle :

Son Excellence M. le maréchal duc d'Auerstaedt me charge, mon cher général, de vous accuser réception de votre lettre du 14 du courant, l'adresse portant 10 heures du matin, et de vous dire qu'il espère que lorsqu'on a rendu compte au général Marulaz de la forte canonnade qu'on a entendue dans la direction de Raab, ce général n'aura pas perdu une minute pour faire une forte reconnaissance, non seulement pour connaître le résultat de cette canonnade, mais encore pour se lier avec le vice-roi. S'il en était autrement, il entendrait bien peu le commandement d'une avant-garde.

Le général Bruyère aurait dû aussi ne pas attendre ce soir pour faire sa reconnaissance. Son Excellence ne doute pas qu'aussitôt l'arrivée de son aide de camp Falcon, ce général n'en ai fait une sur les deux rives. Elle pense qu'il est important, coûte que coûte, que votre jonction soit faite avec la gauche de Son Altesse Impériale le prince vice-roi.

Recommandez que, dans le cas où on trouverait des ponts rompus, on les fasse réparer avec la plus grande activité.

Son Excellence me charge de vous dire aussi qu'il ne suffit pas de faire une simple reconnaissance, mais, s'il est nécessaire, que vous devez marcher avec les trois quarts de vos troupes et placer l'autre quart en échelons.

Elle a vu dans une de vos lettres antérieures que vous vous proposiez de faire enlever quelques moyens de passage sur la rive gauche du Danube. Ce serait une bonne opération, mais la plus pressante est de se porter en avant pour établir la communication avec la gauche du vice-roi et connaître le résultat de la canonnade d'hier.

Faites annoncer, mon cher général, que le corps d'armée de Son Excellence vous suit et que vous êtes son avant-garde.

Le général de division, chef d'état-major général,
Comte Dominique COMPANS.

Le temps pressait, car la bataille de Raab était engagée. Lasalle ne put en être que le spectateur à distance.

Il écrivait d'Altenburg, le 14 juin, à 3 heures de l'après-midi :

Altenburg, le 14 juin 1809, 3 heures après-midy.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que la reconnoissance du 8e de housards dans l'isle est allée jusqu'à Zamoly, à une lieue de Raab; elle a appris qu'il y avoit eu hier une bataille près de Raab, que les Français ont été obligés de se retirer un peu vers le soir, que cependant on avoit vu leurs feux sur la montagne à une lieue de Raab. Le bourgmestre de Zamoly qu'on vient de m'amener m'a assuré que depuis cinq semaines il se réunissoit beaucoup d'insurgés hongrois à Raab, que depuis quelques jours on ne laissoit plus approcher les paysans de l'isle de Raab, et qu'on leur avoit dit que, sans compter les 35 à 40,000 Autrichiens de l'armée d'Italie, il existoit sous cette ville un camp de 80,000 insurgés. Je rends littéralement son rapport : Votre Excellence jugera ce qu'elle doit en penser.

Je ne puis commencer le mouvement général de ma division avant une heure et demie, celui du gal Marulaz n'aura pas lieu avant deux ou trois.

J'établis les postes de correspondance de Kitsee ici, et j'en placerai plus loin à mesure que j'avancerai.

Je suis, avec un profond respect, etc.

P.-S. — On a gardé les voitures qui ont conduit au camp sous Ingerau les vivres, de sorte qu'il est impossible de continuer les envoys. Les magistrats de la ville viennent s'en plaindre.

Une heure et demie après, Lasalle était encore à Al-

tenburg, l'extrême dispersion des troupes composant les deux divisions rendant très difficile l'exécution immédiate des ordres qu'il recevait.

Altenburg, le 14 juin 1809, à 4 heures 1/2 après-midy.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que la reconnoissance du 8e de housards, qui suit la rive gauche du Veiselburger-Donau pour se rendre le plus près possible de Raab, a arrêté un prêtre des environs de Raab. Ce prêtre assure qu'une grande quantité de barques sont réunies à Médévé, autrement dit Veisskirchen, sur la rive gauche du Danube pour effectuer un passage de troupes pendant la nuit. Ma carte indique ce point comme un point de passage ordinaire avec Raab. Ce même prêtre assure qu'il est sorti de Raab et entré dans l'isle un corps d'infanterie et de cavalerie pour protéger ce passage. Parmi cette troupe il y a des troupes régulières.

Je suis, avec respect, etc.

Le maréchal Davout éprouvait quelque impatience de ces retards inévitables. Il écrivait le même jour à l'Empereur:

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté deux rapports du général Lasalle que j'ai reçus à un quart d'heure de distance. Dès la réception du premier j'ai écrit à ce général que les renseignements qu'il renfermait étaient une raison de plus pour que sa division et celle du général Marulaz exécutassent le mouvement que j'avais ordonné et établissent la communication avec la gauche du vice-roi. Sur le second rapport je lui ai aussi écrit pour s'assurer du prêtre dont il y est question et dont la déclaration paraît d'autant plus extraordinaire que le débarquement de l'ennemi ne pouvait avoir pour objet de jeter des troupes

dans l'île de Raab, puisqu'il pouvait se faire de Raab même sans rien compromettre et que, si c'était pour renforcer l'armée de Raab, il était plus naturel de le faire quelques lieues plus bas où il pouvait être effectué sans aucun risque.

L'ennemi a occupé une île à la droite de la sienne de droite, mais il y a le grand bras du Danube entre nous et cette île.

Le maréchal ne se trompait pas : le récit du prêtre était absolument chimérique. Lasalle, qui avait poussé jusqu'à Hochstrass où il avait établi son quartier général, en écrivait le 15 juin à 6 heures du matin :

Hochstrass, le 15 juin 1809, à 6 heures du matin.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que les reconnoissances qui ont été faites dans l'isle sur le point de la rive droite du Danube qui est en face de Médevé n'ont point apperçu de dispositions pour un passage. Il n'y avoit pas même de barques sur l'autre rive, mais bien quelques vedettes ennemies.

J'ai laissé deux compagnies d'infanterie au pont de communication d'Altenburg à Halassy pour recevoir le général Piré en cas d'événement. Les 6 autres compagnies du bataillon de Hesse sont ici avec moi où elles sont parfaitement placées et n'ont rien à craindre. Cependant si dans la journée j'apprenois que S. A. I. le vice-roi eût été obligé de s'éloigner de Raab, je les renverrois à Altenburg ainsi que mes deux pièces d'artillerie qui sont ici.

J'ai envoyé des reconnoissances sur Gyirmot et Czanak pour chercher à communiquer, au moins de la voix, avec les troupes du Vice-Roi dont je n'ai pu ici apprendre d'autres nouvelles si ce n'est qu'il y a eu une affaire qui a durée depuis 1 heure de l'après-midi jusqu'à 9 heures du soir. On en ignore les résultats.

Je viens d'envoyer à Gyirmot et Szemere deux paysans avec

les lettres pour le Vice-Roi ou l'officier commandant dans l'un de ces deux endroits.

Hier, l'ennemi en se retirant d'Hochstrass où il était fort de trois escadrons (un de l'insurrection de Presburg et deux de Raab), a coupé le pont sur la Raabnitz, près Brückl où se trouve maintenant mon avant-garde; je ne ferai rétablir le pont qu'autant que j'aurai des nouvelles positives sur la position du Vice-Roi.

Hier 150 h^es du 3e de chasseurs de la D^on Marulaz sont venus en reconnaissance à Miklos dont l'ennemi s'était retiré. Je n'ai pas eu de lettre de ce général depuis hier à cinq heures du soir. J'ai cependant deux aides de camp près de lui, mais la communication est très longue, vu les marais et rivières.

Je fais reconnaître Pinyest pour savoir si on peut s'approcher de Raab entre l'embouchure de la Rabnitz dans la Raab et celle de la Raab dans le Veiselburger-Donau.

Je suis, avec respect, etc.

Une bataille avait été livrée la veille. Dans cette île entrecoupée de marais, séparée de la terre ferme par le Danube, la Raab et la Raabnitz, Lasalle ne parvenait pas à savoir si le vice-roi était victorieux ou en retraite. Quoique l'ennemi eût évacué plusieurs de ses postes dans l'île, il en tenait encore assez pour empêcher d'approcher de la place forte de Raab.

La distance était grande et les difficultés de communication tout à fait exceptionnelles. Ce rapport mit douze heures à parvenir au maréchal Davout qui écrivit à l'Empereur le 15 juin, à 6 heures du soir :

Je n'avais pas reçu de rapport du général Lasalle depuis hier minuit. J'y avais envoyé jusqu'à quatre officiers. Je me hâte d'envoyer à Votre Majesté celui que je reçois à l'instant.

Pour intervenir utilement du côté de Raab, Davout envoyait à Altenburg le général Gudin avec 6,000 hommes et douze pièces de canon.

Deux heures après, l'Empereur faisait répondre au maréchal par le major général qu'il n'avait *aucunes nouvelles du vice-roi!* « Il n'est pas impossible, ajoutait cette dépêche, que l'ennemi ait fait passer quelques troupes à Mesvre, mais les patrouilles du général Lasalle qui ont été sur Mosany auraient vérifié le fait. »

Lasalle redoublait d'efforts pour percer le mystère de ce combat livré la veille, qui se continuait encore dans la journée du 15.

Hochstrass, le 15 juin 1809, à 11 h. 3/4.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que je viens de faire passer la Rabnitz pour essayer de communiquer avec S. A. I. le Vice-Roi, mais l'officier que j'en avois chargé avoit remarqué au delà du pont de Brückl (Abda en Hongrois) une redoute qui se trouve sur la grande route et en avant du grand pont sur la Raab. Comme il s'avençoit entre la Rabnitz et la Raab, un parti de housards est sorti de la redoute pour l'enlever. Il a été obligé de s'en retourner, et un autre parti remontoit de Gkven entre ces deux rivièrres. Cet officier, M. Bruyerre, aide de camp de M^r le g^al Bruyerre, a remarqué une fumée épaisse et noire qui s'élevoit de la gauche de Raab par rapport à notre position. Il entendoit et voyoit en même tems le combat qui se livroit sous les murs de la place. Les obus sembloient pleuvoir sur la ville; déjà plusieurs maisons des faubourgs paraissent en feu. Il étoit difficile de bien distinguer à cause de la fumée qui couvre et la ville de Raab et la

partie de la plaine où l'on se battoit. La fusillade a été vive pendant un moment.

Je n'ai pas cru devoir faire rétablir le pont de Brückl (Abda), car d'après le rapport des paysans, l'ennemi a trois redoutes en avant du grand pont sur la Raab; elles sont bien gardées. Je ne puis les attaquer avec mes six compagnies qui sont déjà si foibles. J'ai seulement ordonné qu'on retirât sur la rive gauche de la Raabnitz les madriers, poutres, etc., qui peuvent servir au rétablissement du pont.

Une reconnoissance envoyée sur Pinyed me rend compte qu'elle a rencontré en avant du village de Sziget un peloton de housards qui paroît protéger la destruction que l'ennemi fait du pont, et que l'on voit brûler dans ce moment. On me rend aussi compte que les barques, ponts, maisons, tout est en flamme près de Raab. Il paroit que c'est dans la plaine en arrière de la ville qu'on se bat. J'envoye une nouvelle reconnoissance sur Sziget pour s'approcher autant qu'il sera possible de la ville de Raab. Le chef de bataillon Pierre me rend compte que la tête de pont jetté sur le Veisenburger-Donau sous Ragendorf serait déjà terminée si l'on ne rencontroit l'eau à quelques pieds de profondeur.

Un officier que j'ai envoyé en reconnoissance sur Böncs, village sur la Rabnitz, me rend compte qu'il a apperçu des patrouilles continuelles de housards ennemies qui parcouroient l'isle entre la Rabnitz et la Raab, mais que cependant le paysan que j'ai envoyé à Gyirmot est parvenu à les éviter et a dû passer la Raab pour parvenir à sa destination. Ce sont des paysans qui ont assuré ce rapport à cet officier. Le paysan porteur d'une de mes lettres pour le commandant des troupes françaises à Szemeré a dû passer aussi sans difficultés.

Je suis avec respect, etc.

Le dénouement approchait : tout annonçait qu'il était favorable à nos armes. Les rapports de Lasalle se succédaient sans relâche.

Hochstrass, le 15 juin 1809, à heures du soir[1].

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence qu'une de mes reconnoissances est entrée dans Szigget où elle a pris un caisson d'artillerie chargé de 80 gargouches du calibre de 6 qui est celui des deux pièces que j'ai près de moi. J'ai fait par ce moyen completter mes caissons. Le cannonier et un soldat qui étoient près du caisson lorsqu'on l'a arrêté étoient tellement enivrés qu'il a été impossible d'en rien tirer de clair. Ils ne se sont accordés que sur un seul point, c'est en disant qu'il n'y avait dans Raab que deux bataillons du régiment d'Alveinzi et un fort détachement du 2e régt d'artillerie à pied ; il s'y trouve aussi de la cavalerie des insurgés. Je ne puis ajouter foi à ce rapport, car le feux de la place est trop fort pour qu'il en soit ainsi. Ils disent que l'armée a passé hier au soir et dans la nuit le Danube ; quelques paysans disent la même chose, et d'autres au contraire prétendent qu'il y a 100,000 hommes dans la place, ainsi que les archiducs Jean et Joseph, Palatin de Hongrie.

J'ai fait appeler le curé de Brückl (Abda) ; il paroît que c'est un homme de très bonne volonté. Je l'enverai à Votre Excellence qui sera probablement satisfaite de le faire questionner.

La cannonade qui avoit cessé vers les 11 heures a recommencé à midi et continue toujours. Je monte à cheval pour tâcher de comprendre quelque chose à ce qui se passe. J'ai établi un vat et vient entre le général Piré et moi, en face de Zamoly ; je recevrai sûrement bientôt de ses nouvelles. Le 8e qui occupait Zamoly s'est porté en avant.

Je n'ai pas encore de nouvelles ni du général Marulaz ni de deux de mes aides de camp que je lui ai envoyé hier au soir.

Je suis avec respect, etc.

P. S. — Je viens de dessendre le clocher du village que j'occupe. On apperçoit le feu dans le village de Raaber-Marthof et Mergot. Ces deux noms ne sont pas sur ma carte.

---

1. Le chiffre de l'heure est resté en blanc.

On voit toujours par interval la fumée des coups de canon. Je viens de recevoir un reçu d'une lettre adressée au g^al Marulaz qui n'est pas daté et sans indication de village. Le m^al des logis qui me l'a rapporté en échange de la lettre dont il était porteur ne peut me rien dire, tant il est ivre. Je le fais punir.

C'était jouer de malheur. Napoléon, ne recevant aucune communication directe du prince Eugène, attendait avec une extrême impatience les nouvelles du champ de bataille.

A tout événement le maréchal Davout se préparait à intervenir. Il annonçait à l'Empereur qu'il réunissait ce qui restait de la division Gudin et la plus grande partie de la divison Puthod pour rejoindre, au besoin, la division Gudin.

Pendant ce temps Lasalle poussait de l'avant et arrivait sous les murs de Raab.

Dans le faubourg de Raab nommé Viener-Forstadt,
le 15 juin 1809, à 2 h. de l'après-midi.

Monseigneur,

Je viens de faire transporter sur une charette un bateau de la Raabnitz dans la Raab. Par ce moyen la correspondance avec S. A. I. sera bien plus sûrement et lestement établie. J'ai envoyé un off^er d'état-m^or par cette nouvelle communication.

Je viens de prendre position en arrière du fauxbourg de Raab. Une comp^ie de tirailleurs observe les murailles de la place à portée de fusil; un escadron est posté au delà de la Raabnitz pour observer le Visselburger-Donau et se lier avec le g^al Piré.

J'ai laissé un poste d'infanterie à la sortie des lignes dans l'isle, et une comp^ie d'inf^ie au pont sur la Raabnitz qui est parfaitement rétabli.

Les équipages sont à Hochstrass.

L'ennemi tire de ses remparts sur le fauxbourg lorsqu'il voit un seul homme; mes vedettes découvrent tout et sont à couvert.

Les habitants sont tous dans le fauxbourg; j'ai exigé que l'on me remit les hommes de l'insurrection qui sont encore ici, et ils s'exécutent.

J'espère en envoyer plusieurs ce soir à Votre Excellence.

J'ai pris plusieurs chevaux de housards qui remplaceront ceux tués par le canon de la place.

Il est, je crois, inutil que le g^al Gudin s'avance davantage.

Je suis avec respect, etc.

P. S. — On me rend compte à l'instant qu'on a découvert des tonneaux de cartouches, des fusils, et que dans l'hôpital il y a trente h^es blessés et malades.

Sans connaître encore les détails des combats livrés depuis la veille par l'armée d'Italie, il était évident qu'ils avaient tourné à notre avantage. Resserré dans son île pendant cette journée du 15 juin, Lasalle se portait sur tous les points d'où il pouvait espérer entrer en communication avec l'armée du vice-roi. Il n'envoyait pas moins de huit rapports datés de villages différents.

Abda (Bruckle), le 15 juin 1809, à 5 heures 1/2.

Monseigneur,

Je viens de longer la Raabnitz pour inspecter les ouvrages de l'ennemi qui formoient son camp retranché. Les fortifications s'appuyent à un coude du Veiselburger-Donau et au pont de Bruckl d'une part en renfermant Pinyed et Szigged, etc., et de l'autre, traverse l'isle entre la Rabnitz et la Raab dans la direction de Brukle à Csanak. Le front de défense est de 7/4 de

lieues, les fossés profonds, la pluspart pleins d'eau, les chevaux de frise, plateformes, etc., terminés et en place. Les fortifications qui se trouvent entre le Veiselburger-Donau et la Rabnitz sont abandonnées entiérement ; celles de l'isle sont encore occupées par quelques mauvais housards. Le général Bruyerre fait rétablir le pont d'Abda et va fouiller entièrem^t et purger cette isle dont je viens d'avoir l'honneur de parler à Votre Excellence. Il rétablira aussi la communication avec S. A. I. le prince vice-roi au dessus de Raab comme le général Piré l'a déjà fait au dessous.

Je n'ai pas de nouvelles du général Marulaz. Les deux aides de camp que je lui ai envoyé ne reviennent plus, ce qui m'inquiète beaucoup, un vedette ennemi ayant déjà dit à un des miens que, hier, le poste qui se trouvoit sur ma droite avait pris quatre Français.

Il se trouve entre ce général et moi quatre bras de rivierre ou rivierres que je ne puis faire passer sans aller par Altenburg, St-Johann, etc. Je ne sais où lui adresser des ordres. Son Altesse Impériale n'a pas encore non plus reçu de ses nouvelles. Il a chargé le g^al Piré de me dire que je lui devenois maintenant inutile ainsi que le général Marulaz.

Je suis avec respect, etc.

P. S. — Je supplie Votre Excellence en cas d'ordres pressés de les envoyer directement au g^al Marulaz, car j'ai 30 lieues à parcourir pour correspondre avec lui.

La victoire du prince Eugène n'était plus douteuse. L'abandon du camp fortifié visité par Lasalle l'indiquait suffisamment. De retour à son quartier général de Hochstrass, Lasalle obtenait enfin des détails qu'il transmettait immédiatement.

Hochstrass, le 15 juin 1809, à 6 heures 1/2 du soir.

Monseigneur,

Le général Piré qui vient de parler au Prince vice-roi dans le faubourg de Raab me rend compte que le prince Eugène a livré

bataille hier à l'armée réunie du prince Jean et de l'archiduc palatin qui formait à peu près 40,000 hommes dont 7,000 de cavalerie. L'armée de l'archiduc Jean était rangée sur le plateau qui couvre la route de Raab à Komorn. La cavalerie française a chargé cinq fois, elle a été reçue avec fermeté : cependant elle est parvenue à enfoncer l'ennemi. Les résultats de cette journée sont de 2 à 3,000 prisonniers, deux drapeaux et plusieurs pièces de canon : le champ de bataille est couvert de morts.

Aujourd'huy la cavalerie poursuit l'ennemi qui se retire sur Comorn où il y a un pont volant et un pont de bateaux. Le prince est avec son infanterie près de Raab : il canonne la ville qui a un rempart comme celui de Vienne. Le feu est dans quelques endroits de la ville ; le général Piré tient du général Lauriston qu'au moment où il partoit pour revenir (le général Piré) il manquoit de munitions. Dans la ville, il y a 1,000 hommes d'infanterie et, dit-on, deux cents de cavalerie commandés par un colonel qui, sommée de se rendre, a demandé un armistice de cinq heures pour en référer à l'archiduc Jean, ce qui ne lui a pas été accordé. Dans la grande isle formée par le Danube et le Veiselburger-Donau, il n'existe plus personne de cavalerie ni d'infanterie ennemie. Le général Piré a pris un officier se disant venir de Sommerein. Je lui donne ordre de l'envoyer au quartier général de Votre Excellence.

Le général Piré a mis beaucoup d'activité et de zèle dans l'exécution des ordres que je lui avais donnés pour communiquer avec S. A. I. le Vice-Roi.

J'espère, Monseigneur, être le premier à vous donner cette nouvelle que l'Empereur recevra de vous de première main.

Je suis avec respect, etc.

Les souvenirs intimes de Maret, publiés après sa mort, racontent comment un jeune officier avait gagné tout le monde de vitesse. Dans la nuit du 11 au 12 juin, sur un message reçu du prince Eugène, Napoléon

avait témoigné une grande inquiétude. « Eugène est dans une position périlleuse, très périlleuse ! » s'était-il écrié. Il avait envoyé en toute hâte le capitaine Louis de Mondreville, de son état-major, à l'armée d'Italie. « Partez ventre à terre, lui avait-il dit; remettez vos dépêches au vice-roi. Point de rapport, c'est trop long. Voyez tout par vous-même, et revenez, sans débrider, me rendre compte. » L'officier était arrivé pour assister à la bataille. Quand elle fut terminée, il voulut repartir le soir même. Le vice-roi venait d'envoyer le général Caffarelli avec les drapeaux pris sur l'ennemi. Il retint d'autorité le capitaine de Mondreville jusqu'au lendemain à 11 heures du matin. Une reconnaissance du général Marulaz qui était alors à Tet rencontra le 15 juin le général Caffarelli qui portait à l'Empereur avec trois drapeaux la nouvelle de la victoire de Raab.

M. de Mondreville avait à traverser un pays hostile, sillonné de partis ennemis. Il poussa droit sur Vienne et fit des prodiges pour devancer le général Caffarelli, qui avait sur lui treize heures d'avance.

— Sire, dit-il à l'Empereur en pénétrant dans le salon de Schönbrunn, le vice-roi m'a chargé de transmettre à Votre Majesté le complément des détails de la bataille que le général Caffarelli...

L'Empereur s'élança impétueusement de son fauteuil : Quoi ? Quelle bataille ? interrompit-il avec vivacité.

— La bataille de Raab.

— La bataille de Raab ?... je n'en ai pas connais-

sance, s'écria-t-il d'un ton où perçait une vive anxiété. Que s'est-il passé? Qu'est-il arrivé?

— Sire, nous avons remporté une victoire complète, répliqua l'heureux porteur de la bonne nouvelle... Le général Caffarelli est parti en voiture; moi, à franc étrier. J'ai passé la Raab et coupé jusqu'ici à vol d'oiseau...

L'officier venait de terminer son récit quand l'Empereur s'aperçut du piteux état de son costume. Un orage avait transpercé ses vêtements couverts de poussière. L'eau boueuse formait autour de lui une mare sur le parquet ciré. « Vous êtes fait comme un sorcier, dit l'Empereur en éclatant de rire. Allez vous reposer: c'est bien. »

Quelques minutes après, la voiture du général Caffarelli entrait dans la cour de Schönbrunn[1].

La victoire de Raab était un événement de haute importance, rempli de promesses pour le triomphe définitif de nos armes. La jonction des deux armées françaises était un fait accompli.

Les deux archiducs attendus par leur frère l'archiduc Charles ne pouvaient désormais le rejoindre qu'avec des troupes décimées et démoralisées.

Rien ne pouvait dès lors empêcher Lasalle de se lier étroitement avec le prince Eugène. Il écrivait le même jour au duc d'Auerstaedt:

---

1. Le duc de Bassano, *Souvenirs intimes de la Révolution et de l'Empire.*

A Bruckle, le 15 juin 1809, à 10 h. du soir.

Monseigneur,

Le général Bruyère a reconstruit le pont sur la Raabnitz. Il est en communication (à la voix du moins) avec les troupes de l'armée française d'Italie.

Je suis avec respect, etc.

Je n'ai nulle nouvelle du g^l Marulaz ni des off^ers que je lui ai envoyés. J'en fais repartir un autre, mais les ordres lui arriveroient bien mieux du qu^er g^al de V. E. Je fais cependant partir un autre officier.

S. E. le duc d'Auerstädt.

A la fin de cette journée si remplie, Lasalle écrivait encore au maréchal Davout, resté à Wolfsthal.

Hochstrass, le 15 juin 1809, à 11 heures du soir.

Monseigneur,

Le pont sur la Rabnitz près du village de Brückl (Abda) a été terminé à 8 heures et le général Bruyerre a passé sur la rive droite de cette rivierre avec 50 chevaux pour visiter les fortifications. Il les a trouvé entièrement évacuées. Il a fait pousser une reconnoissance jusque dans le faubourg de Raab qui se trouve de ce côté-ci de la Raab et en avant du pont. Son aide de camp, M. Bruyerre, y a rencontré 12 prisonniers français qui venoient d'être abandonnés par leur escorte dont on a trouvé les armes dans le chemin. Après les avoir fait casser, la nuit devenant obscure, il s'est retiré sur les deux pelotons, et est rentré à Brückl, laissant de fortes gardes sur la rive droite de la Rabnitz. Le général Bruyère a communiqué à la voix avec les troupes de Son Altesse le Vice-Roi dont les tirailleurs sont sur les glacis de la place.

Je suis avec respect, etc.

A Son Ex^e le M^al d'Empire duc d'Auerstädt, à Wolfsthal.

C'est le huitième rapport envoyé par Lasalle dans la journée du 15 juin 1809. Il se calomniait lui-même quand il disait à Rœderer, en souvenir de Kellermann dont il avait été l'aide de camp : « Le maréchal m'a donné les premières connaissances de mon métier, à moi... Le bon maréchal ! Il s'était mis en tête de faire de moi un homme de plume... Je n'aurais pas réussi dans cette carrière. »

Un des premiers résultats de la victoire de Raab avait été de faire tomber sans coup férir le vaste camp retranché établi par les Autrichiens en avant de Raab, ouvrage immense qui occupait tout l'espace compris entre le Wieselburger-Donau et la Raabnitz et entre la Raabnitz et la Raab.

Lasalle, qui avait une partie de ses troupes dans l'île de Schütt sur la rive gauche du Wieselburger-Donau, avait établi son quartier général à Hochstrass entre le Wieselburger-Donau et la Raabnitz, occupant en avant de lui Abda, qui doit à son pont sur la Raabnitz le nom allemand de Brückl.

Appelé à prendre part au siège de Raab, il dut, dans la nuit du 15 au 16, se transporter sous les murs mêmes de la ville.

XI

SIÈGE DE RAAB

L'investissement de Raab, conséquence de la victoire du prince Eugène, était commencé. La ville contenait de grands approvisionnements. Située à peu de distance du grand Danube, elle commande le cours du Wieselburger-Donau, qui coule sous ses murs. La Raabnitz et la Raab traversent la ville avant de se jeter dans le Wieselburger-Donau. La possession de Raab devait protéger contre toute attaque venant de la Hongrie la grande armée française qui achevait de se former sur la rive droite du Danube pour engager contre l'archiduc Charles une lutte décisive.

Lasalle, qui écrivait encore d'Abda le 15 juin à 10 heures du soir, était le lendemain dès les premières heures du jour sous les murs de la ville, occupant dans les faubourgs l'espace très resserré entre la Raab et la Raabnitz. Il lui fallait en outre compléter l'investissement entre la Raabnitz et le Wieselburger-Donau. Une de ses brigades, celle du général Piré, laissée dans l'île de Schütt, cernait la place de ce côté.

Du bivouac sous Raab, le 16 juin 1809, à 5 heures 1/2 du matin.

Monseigneur,

En arrivant avec ma troupe dans les retranchem^ts établis dans l'isle entre la Raabnitz et la Raab, j'ai reçu la lettre de Votre Excellence en date du 15, par laquelle je suis prévenu de la marche de la division du g^al Gudin. J'ai fait partir de suite mon premier aide de camp pour porter à S. A. I. la lettre de Votre Excellence. Cet officier doit chercher tous les moyens de traverser la Raab pour arriver à Schabadhégy où était hier soir le quartier g^al de S. A. J'ai chargé un escadron de garder l'espace entre la Raabnitz et le Veiselburger-Donau et j'appuye ma droite à la Raab. Je fais conduire à votre quartier général 60 prisonniers qui ont été faits hier soir dans le faubourg de Raab par un aide de camp du général Bruyère et six chasseurs du 24e régiment de chasseurs. L'aide de camp du g^al Gudin arrive et je l'envoye aussi auprès de Son Altesse Impériale.

Les prisonniers m'ont dit que le régiment d'Alvinzi n'était plus à Raab, qu'il n'y avait plus qu'un millier d'insurgés commandés par le général Meskor, ancien colonel de houssards.

On tire quelques coups de fusil dans ce moment : mon avant-garde est au faubourg.

Je suis avec respect, etc.

L'ennemi a rompu le pont entre la ville et le fauxbourg. Mes vedettes y sont et c'est sur elles que l'on tire. Les habitants du fauxbourg ont l'air de mauvaise humeur. J'ordonne au général Bruyère de m'envoyer le bourgmestre et deux ou trois notables pour les envoyer à V. E.

Le sort de ce rapport montre quelles difficultés et quelles lenteurs rencontraient les communications à établir entre le général Lasalle et le maréchal Davout, son chef immédiat. Le maréchal des logis qui en était porteur, parti à 6 heures moins un quart du matin du

bivouac sous les murs de Raab, ne put arriver au pont de Ragendorf qu'à 11 heures 1/2. Il avait encore à franchir une distance très considérable pour atteindre Kitsee, où était établi le quartier général du maréchal.

Les communications entre Lasalle et le prince Eugène étaient relativement moins difficiles.

M. le général Lasalle, lui écrivit le prince, votre aide de camp vient de me remettre les lettres de M. le maréchal duc d'Auerstaedt et du général Gudin. J'ai laissé à Tet le général Marulaz tant pour reposer un peu sa cavalerie que pour nous seconder au besoin, ayant une nombreuse cavalerie devant nous. Je vous prie d'appuyer votre droite à la Raab, vous prévenant que j'ai des ponts sur cette rivière, entre autres à Guirmot, Arpas, Babocz. Je vous prie aussi de serrer la place de Raab le plus possible afin que rien n'en sorte. Le général Piré étant dans l'isle du Danube communique avec moi au-dessous de la ville. Veuillez bien vous lier avec lui et que je sois prévenu le plus tôt du mouvement des troupes ennemies que le général a vues ces jours-ci à Medve de l'autre côté du Danube.

J'établis aujourd'hui mon quartier g^al à Gönyö, route de Raab à Komorn.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Eugène NAPOLÉON.

Szabadhégy, le 16 juin, 3 h. après-midi.

Gönyö, situé au nord-est de Raab, est sur les bords du grand Danube. Pour communiquer avec l'armée de l'archiduc Charles, l'armée battue des deux archiducs ne pouvait passer le Danube qu'à Komorn.

Le général Marulaz était enfin retrouvé. L'aide de

camp que Lasalle avait envoyé à sa recherche était tombé entre les mains de l'ennemi. Le Vice-Roi avait maintenu la division Marulaz à Tet, à une grande distance au sud de Raab.

Quant au général Lasalle, il allait commencer avec ses hussards et ses chasseurs un service tout nouveau pour lui.

Au fauxbourg de Raab, le 16 juin 1809.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence une lettre de S. A. I. le Vice-Roi qui a été remise à l'aide de camp que je lui ai envoyé ce matin, par l'isle entre le Danube et le Viesselburger-Donau. S. A. I. est ce soir à Gönyö, route de Raab à Kömorn.

J'ai reçu l'ordre d'appuyer toujours ma droite à la Raab, de serrer la place de Raab afin que rien n'en sorte. Je suis sous les murs de cette ville.

Je suis occuppé à détruire les fusils, cartouches et autres effets militaires pris ici ; on a trouvé une quarantaine de ch^x de troupes hongroises.

Je suis avec respect, etc.

Tous ces rapports étaient transmis à l'Empereur qui apprenait ainsi la position assignée au général Marulaz à Tet, entre Raab et Papa.

Des recommandations très pressantes de pousser vigoureusement le siège de Raab étaient adressées au général Lauriston, chargé de diriger les travaux d'attaque. Les bouches à feu lui manquaient. En attendant celles qui devaient lui être envoyées, le maréchal Da-

vout mit à sa disposition trois petits mortiers avec les approvisionnements qui lui restaient.

Dans ses rapports directs à l'Empereur, le prince Eugène insistait sur les avantages que procurerait la prise de Raab : « Je n'ai reçu, ajoutait-il, ni hier ni avant-hier de dépêches de Votre Majesté. Si elles étaient égarées ou perdues, je la prierais de m'envoyer des duplicatas par la route la plus sûre qui est celle tenue par le général Lasalle. »

Quelque rapide que dût être le siège de Raab, l'amélioration des voies de communication était un intérêt pressant. Il fallait notamment créer des ponts qui permissent de faire passer la grosse artillerie. Davout ordonnait à Lasalle, dans le cas où Raab n'ouvrirait pas ses portes, de faire jeter un pont près de la ville pour sa communication avec le Vice-Roi. Il lui envoyait dans ce but des pontonniers.

Que devait-on faire du camp retranché abandonné par les Autrichiens ? La première pensée du maréchal Davout avait été de détruire tous ces ouvrages. Mais l'Empereur se réserva la décision à prendre. Le major général prescrivit d'envoyer un officier du génie d'un grade supérieur pour visiter les rives de la Raab et faire un mémoire qui mît l'Empereur à même de décider si on devait détruire les ouvrages du camp retranché fait par l'ennemi. Le général Gudin et le général Lasalle furent chargés de reconnaître les ouvrages construits sur les bords de la Raab et de la Raabnitz. « On ne saurait trop étudier ce point, disait l'ordre du major géné-

ral, afin de connaître ce qu'on veut conserver ou détruire des travaux de l'ennemi. »

Dans l'opinion de Lasalle, 2,000 paysans travaillant pendant un mois devaient suffire à peine à cette destruction. Ces retranchements se composaient de lignes formant des redans de distance en distance, et réclamant pour leur défense une armée de 30 à 40,000 hommes. Le chef de bataillon du génie Prévost-Vernois écrivait dans son rapport du 18 juin 1809 :

Les ouvrages que l'ennemi avait faits derrière les marais de la Raabnitz avaient pour objet de couvrir Raab contre l'approche des troupes françaises. L'arrivée de l'armée d'Italie débouchant sur la rive droite de la Raab a fait tomber ces retranchements sans coup férir. Ils étaient fort étendus et disposés de manière à pouvoir être défendus facilement. On avait commencé à les raser hier, mais aujourd'hui, sur l'avis qu'a reçu le général Lasalle que des partisans nombreux battaient le pays entre la Raab et le Neusiedler-See, il a fait discontinuer ces travaux afin de pouvoir se servir de ces retranchements contre ces partisans s'ils se dirigent du côté de Raab.

Vérification faite, même dans cette hypothèse, un ouvrage battant à gauche la route de Vienne entre la Raabnitz et la Raab pouvait seul être utilisé.

Rejetés de Raab sur Komorn, les Autrichiens restaient maîtres de la rive gauche du grand Danube. Quoique peu probable, un passage dans l'île de Schütt devait préoccuper les assiégeants de Raab. C'était le seul risque sérieux qu'ils pouvaient courir. La vigilance de Lasalle se portait également de ce côté.

tion et tirent sur les patrouilles. On dit que vis-à-vis Vinek, rive gauche du Danube, il y a une réunion assez considérable de bateaux.

J'ose supplier Votre Excellence de me renvoyer le membre de la municipalité de ce fauxbourg que j'ai fait conduire hier au qu^er^ g^al^ de Votre Excellence. Il me sera ici très utile.

Je suis avec respect, etc.

Les Autrichiens étaient loin de songer à nous inquiéter sur la rive droite du Danube. Repoussés sur Komorn, ils tenaient à conserver à l'abri de cette ville leurs communications entre les deux rives. Se rappelant le mal qu'ils nous avaient fait à Essling en lançant des moulins enflammés sur le grand pont de bateaux qu'ils étaient ainsi parvenus à rompre, ils détruisaient leurs propres moulins pour que le pont de Komorn n'eût pas le même sort. Ce pont était la voie la plus courte pour faire arriver à l'armée de l'archiduc Charles les ressources dont ils pouvaient encore disposer au sud du Danube.

L'ennemi, écrivait le maréchal Davout à l'Empereur le 18 juin, paraît craindre qu'on ne cherche à lancer des moulins sur son pont. Il vient d'en détruire 23 en face d'Aswang qui est dans l'île de la Raab.

Tous les rapports s'accordent à dire qu'il y a un pont volant à Komorn. Je pense qu'il faudrait que l'on envoyât des officiers avec les marins qui ont été dirigés ici et que j'ai envoyés au général Lasalle pour organiser des moyens de destruction contre ce pont.

Il était important pour les assiégeants de Raab, sépa-

rés par le Wieselburger-Donau, la Raabnitz et la Raab, d'établir entre eux des communications sûres. Lasalle s'acquitta de ce soin avec beaucoup de zèle et de succès. Il devint un pontonnier émérite.

Au faubourg de Raab, le 17 juin, à dix heures du matin.

Monseigneur,

Comme j'ai eu l'honneur d'en instruire Votre Excellence, j'ai un pont sur la Raabnitz près Brückl, j'en ai fait établir un près d'ici sur la Raab, entre le camp retranché et le faubourg, mais pour des hommes à pied seuls, et il n'y a encore aucun poste de l'armée d'Italie sur l'autre rive. Par conséquent point de chevaux à y trouver, les villages étant abandonnés de leurs habitants.

L'ennemi est maître de la ville, et rien ne l'obligera, tant qu'on ne le canonera pas vigoureusement, d'ouvrir ses portes : on ne peut donc se servir de son pont qui est sous son feu.

Au-delà de Revfalu, dans l'île entre le Wieselburger-Donau et le Danube, le général Piré a établi une communication avec les troupes du g^al^ Lauriston qui occupe l'autre fauxbourg de Raab.

J'ai envoyé reconnoître si on est parvenu à faire établir, ainsi que l'a ordonné S. A. I., un point de communication en face de Ghermont ; ce sont les troupes de S. A. I. qui en ont été chargées.

Ainsi si V. E. désire faire remplacer les munitions de S. A. I., il faut les diriger d'Altembourg par Halassi, Herdervar, sur le passage qu'a établi le g^al^ Piré sur la basse Raab au delà de Raab, mais par ici ce seroit impossible jusques à présent. Quand les sapeurs seront arrivés, surtout s'ils sont conduits par un off^er^ du génie, je ferai mon possible pour faire un pont stable où se trouve celui que j'ai construit sur la Raab, pour les hommes à pied seulement.

Je fais chercher en arrière, au camp ennemi, les chevaux de

frise qui s'y trouvent, afin de fermer les issues du fauxbourg du côté de la plaine et éviter par là les sorties que pouroit faire l'ennemi, qui hier en a tenté une sur le général Lauriston, qui l'a rejetté sur Raab, après lui avoir tué quelques housards.

La place doit être bien approvisionnée, elle servoit de magasin au camp, et les bloqués ne sont pas avares de leur feu, car, quand un seul homme se fait voir, il est tiré de suite un coup de canon à mitraille sur lui.

Je viens de faire conduire par Zamoli (point par où je communique avec le g^al Piré) l'aide de camp de V. E., envoyé au Vice-Roi, ainsi qu'un off^er de S. M. I. et un off^er d'artillerie.

Je suis, avec respect, etc.

Le rétablissement des communications était d'autant plus important que, si les assiégeants de Raab devaient recevoir de Vienne la grosse artillerie et les munitions de siège, une fois la ville prise, les approvisionnements précieux qu'elle contenait étaient destinés à l'alimentation de l'armée française tout entière dans ses positions sur la rive droite du Danube jusqu'à Vienne.

Au faubourg de Raab, 1809, le 17 juin, à 1 heure après-midy.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que le colonel Maupoint vient de faire prendre près d'une isle de la Raab, qui se trouve sous les fortifications de la ville, neuf grandes barques chargées d'avoine. Je lui ai ordonné provisoirement d'en faire décharger ce qu'il pourroit enlever pour la subsistance de ma division et d'attendre les ordres de Votre Excellence pour le reste, car l'armée d'Italie pourra bien s'en emparer; je ne pourrai les faire remonter à Veiselburg sans passer sous le feu de la place, et cette entreprise me paroît difficile. Ma communication avec le général Piré sera établi dans une

heure par des barques de mon faubourg à Zigget, et de ce village à Refalu; le passage sera hors de portée du canon.

J'ai fait partir pour le quartier général de Votre Excellence 51 prisonniers, y compris les hommes trouvés aux hôpitaux.

Les bateaux contiennent 8,000 sacs de froment, 1,000 sacs de farine, l'on a reconnu après avoir vérifié qu'il y avoit 22,000 sacs d'avoine.

Je suis, avec respect, etc.

P. S. — Je viens d'établir une communication avec les troupes du g^al^ Lauriston sur la Raab et non loin de la ville.

Au moment où je fermois ma lettre, je reçois l'ordre de Votre Excellence, qui m'enjoint de faire détruire les ouvrages du camp retranché. J'ai l'honneur d'observer qu'il faut au moins 2,000 paysans pendant un mois pour en venir à bout. Cependant je vais m'occuper de suite à faire rasser ce qui gêne les grandes communications.

Les temps étaient bien changés depuis le jour où Lasalle, arrivant à Haimburg, était forcé de laisser ses chevaux au vert et répétait à chaque instant dans ses rapports que ses hommes étaient sans pain. Si l'on trouvait de pareilles ressources dans des bateaux abandonnés sous les murs de la place, que devaient contenir les magasins de la ville? C'était une raison de plus d'en presser le siège dès que l'artillerie et les munitions, attendues avec impatience, seraient parvenues au général Lauriston.

Je prie Votre Majesté, écrivait le maréchal Davout à la réception de ce rapport, de lire le rapport du général Lasalle du 17 juin à une heure de l'après-midi; cela lui donnera une idée des immenses approvisionnements qui doivent se trouver dans Raab. J'ai recommandé au général Lasalle d'empêcher le gas-

pillage de ces approvisionnements et de ne rien négliger pour les faire remonter dans le Wieselburger.

Quant au millier de quintaux de farines, le nombre des employés que j'ai étant insuffisant, je prie Votre Majesté de donner l'ordre à M. l'intendant général de m'envoyer des commissaires des guerres et des employés, que j'enverrai à la division Lasalle. Ce général mettra à leur disposition les subsistances trouvées sur des bateaux, on les débarquerait et on fournirait des moyens de transport.

Le général Lasalle a un poste au confluent du Danube et du Wieselburger.

Une pareille ressource était précieuse pour l'armée française, éloignée de sa base d'approvisionnements dans un pays dévasté par la guerre.

Le même jour et à la même heure, Lasalle envoyait un second rapport, sans doute au maréchal Bessières, pour lui rendre compte sommairement de sa position devant Raab.

Faubourg de Raab, le 17 juin 1809, à 1 heure de l'après-midy.

Monseigneur,

Depuis le rapport que j'ai eu l'honneur d'adresser hier à Votre Excellence, au moment de mon entrée dans le faubourg de Raab, il ne s'est passé rien de nouveau. Ma communication avec S. A. I. le Vice-Roi se fait par ma droite au-dessus de Raab sur de petites barques seulement. A la hauteur de Gyermot, le Prince Eugène a ordonné la construction du pont, ce qui rendra la communication avec l'armée d'Italie entièrement libre. Je me lie au moyen d'un bacq avec le général Piré qui se trouve avec sa brigade dans la grande isle du Veiselburger-Donau. Ce général continue toujours à observer dans plusieurs points le cours du grand Danube et particulièrement, en avant de Me-

devé, il communique avec l'armée d'Italie par un bacq qui se trouve sur la Raab à une lieue au-dessous de la ville.

La place de Raab m'a paru un carré long, ayant quatre bastions; les approches en sont telement faciles que mes sentinelles en sont à une portée de pistolet. L'ennemi ne paroît pas avare de ses munitions, car, aussitôt qu'il apperçoit un seul homme, il fait partir un coup de canon à mitraille.

J'ai trouvé dans ce faubourg 300 fusils de tous calibres et les ai fait détruire. Il y avoit un petit magasin d'habillement et un de poudre que j'ai fait détruire. Il y a dans les rues du faubourg beaucoup d'œuvres qui pourroient être d'une grande utilité pour les ponts d'Ebersdorf, si on les faisoit chercher. Depuis hier j'ai fait à peu près 150 prisonniers, dont une trentaine de housards. Ils étoient dans le faubourg.

Je suis, avec respect, etc.

Ce qui manquait, c'était le matériel de siège. Mais il ne devait pas tarder à arriver.

Du faubourg de Raab, le 17 juin 1809, à 6 heures 1/2 du soir.

Monseigneur,

J'avais déjà prévenu vos intentions en proposant à Votre Excellence de faire passer les munitions qu'elle doit envoyer au g^al Lauriston d'Altenburg par Halassy, car je n'ai avec ce général, par ma droite, qu'une communication tout au plus pour des hommes à pied, le pont de Gyirmot n'étant pas fini. Je n'étais pas encore prévenu de l'arrivée des mortiers et obusiers, je viens d'en écrire au g^al Lauriston duquel, depuis mon arrivée devant Raab, je n'ai pas reçu un mot, bien que je lui aye envoyé un de mes aides de camp et une ou deux lettres. Cependant encore je lui fais demander ses ordres pour le placement des bouches à feu qui doivent incendier la place de Raab et le prévenir des envois qui me sont adressés par V. E.

Le général Piré me rend compte à l'instant qu'à Vének et

l'interval qui se trouve entre le passage de Medevé, il y a une compagnie de chasseurs. L'ennemi a toujours les mêmes postes depuis Sommerein jusqu'à Vineck. Il paroît si peu dans l'intention d'entreprendre un passage qu'il a coulé bas tous les moulins qui sont réunis sur la rive gauche. Vis-à-vis de Vineck, il y a un village que l'on dit être rempli de blessés.

J'ai l'honneur de supplier Votre Excellence de vouloir bien ordonner au détachement de 25 chasseurs du 16e qui se trouve à Kitsee de rentrer. Il n'y avoit été placé que pour servir à la correspondance entre Votre Excellence et moi. Maintenant que Votre Excellence y a placé son quartier général, je le crois inutil, tandis qu'ici il peut le devenir infiniment, ayant tant de service à faire.

Je suis, avec respect, etc.

Le général Marulaz était resté à Tét dans la position que lui avait assignée le prince Eugène. Au cours de la bataille de Raab, une colonne importante de troupes autrichiennes avait été séparée de l'armée des deux archiducs; rejetée vers l'ouest, elle s'était trouvée dans l'impossibilité de suivre la retraite vers Komorn. Elle battait, paraît-il, le pays dans les parages du général Marulaz qui en rendit compte au général Lasalle.

Devant Raab, le 17 juin 1809, à 9 h. 1/2.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'addresser à Votre Excellence la copie d'une lettre que m'a écrite le général Marulaz et qui m'instruit de la présence d'une colonne de six mille hommes ennemis dans les environs de Neusiedel. C'est entre ses mains qu'est tombé mon aide de camp.

Les mortiers et les obusiers qui m'étoient annoncés viennent de m'arriver. J'en préviens le gal Lauriston et lui demande ses

ordres. Les pontoniers m'ont aussi rejoint. L'ennemi dans le jour a placé plusieurs pièces sur le rempart.

Je suis, avec respect, etc.

S. Ex. Mgr le duc d'Auerstaedt, à Kitsee.

Davout prit fort mal la chose. Il écrivit de Kitsee à l'Empereur :

Je m'empresse d'adresser à Votre Majesté un rapport que je reçois à l'instant du général Lasalle, sur une colonne ennemie qui est coupée... Je suppose que le général Marulaz aura déjà reçu des ordres de Son Altesse Impériale. Je fais écrire à ce général par le général Lasalle que si un général d'avant-garde ne peut pas mettre son avant-garde en marche sans ordre, il est de son devoir de faire éclairer les mouvements des colonnes ennemies et qu'il n'y a pas d'exception pour celles qui sont coupées.

Le reproche ne pouvait s'adresser à Lasalle, trop éloigné de Tét pour diriger effectivement les mouvements de la division Marulaz. L'existence de cette colonne égarée, plus forte qu'on ne l'avait supposé d'abord, avait été révélée par un accident. Le général Marulaz ayant laissé en arrière, à Leiben et à Sovenyhaza, un escadron, beaucoup trop éloigné de lui, avait envoyé à cette troupe par un maréchal des logis l'ordre de rejoindre la division.

« Le 16, vers les neuf heures du soir, dit le journal de la division Marulaz, un maréchal des logis du 19e, qui avait été envoyé pour donner l'ordre de rejoindre à l'escadron du 3e à Sovenyhaza et Leiben, arriva avec un

chasseur et un prisonnier, maréchal des logis des hussards de l'insurrection. Il rendit compte qu'un corps d'armée, fort d'environ 5,000 hommes d'infanterie, 2,500 chevaux et 6 pièces de canon et quelques caissons, avait passé le 15 à Szil et Szany, paraissant venir de Raab et se dirigeant sur le lac Neusiedler. Le chef d'escadrons du 3e de chasseurs envoya ce maréchal des logis avec deux chasseurs pour reconnaître cette troupe. Ceux-ci, dans la croyance qu'elle était française, s'en approchèrent et furent à l'instant entourés, mais ils s'échappèrent et reçurent en fuyant une décharge de quelques coups de fusil qui ne les atteignit pas. Ces trois hommes se retirèrent dans une direction opposée à celle d'où ils étaient partis et se cachèrent dans un bois d'où le maréchal des logis Guillermont put examiner les mouvements de l'ennemi et compter sa force. Pendant ce temps, le chef d'escadrons du 13e chasseurs fit tirailler avec l'ennemi et se retira sur Bosarkany, observant que l'ennemi marchait avec incertitude, se portant tantôt à droite et tantôt à gauche. L'ennemi, de son côté, n'inquiéta pas l'escadron et se contenta de l'observer. Pendant la nuit, le maréchal des logis Guillermont, qui se trouvait près des vedettes ennemies, saisit le moment où un maréchal des logis venait relever et le fit son prisonnier. Le général Marulaz, envoyant ce prisonnier à Son Altesse le Vice-Roi, s'empressa de lui rendre compte de ce qu'on venait de lui rapporter en attendant ses ordres. »

Le maréchal des logis hongrois que le maréchal des

logis Guillermont et ses deux hommes avaient fait prisonnier parlait latin. Il déclara appartenir au régiment de Néograd, de la division Keglevich, de l'insurrection hongroise. Cette colonne, dont la cavalerie comprenait aussi des cuirassiers et des hussards de vieilles troupes, avait cherché à se jeter dans Raab après la bataille : elle n'avait pu y parvenir, les ponts étant coupés. Dans sa marche elle avait fait d'assez nombreux prisonniers, ramassant les blessés et les traînards de l'armée d'Italie.

Davout reprochait au général Marulaz d'avoir perdu un temps précieux. Prévenu le 16 à 9 heures du soir, il n'avait mis sa division en marche que le 17 à minuit.

Lasalle n'était pas un courtisan. Au risque d'encourir le mécontentement du prince Eugène qui venait de remporter la victoire de Raab, il lui imputa nettement l'inaction de Marulaz, défendant son subordonné contre des reproches qu'il savait injustes.

Au faubourg de Raab, le 18 juin 1809.

Monseigneur,

Le général Marulaz a entièrement fait son devoir. Ce sont ses patrouilles qui ont reconnues la présence de la division ennemie en arrière de nous. Il s'est transporté de suite près de Son Altesse Impériale qui avoit d'abord refusé au général de le laisser suivre la marche de cette colonne. Des partis de sa division l'observoient cependant perpétuelement. Enfin, S. A. permit que, suivant son désir et son devoir, il la suivit, et il la suit encore, ce qui couvre parfaitement le général Gudin, auquel je ne puis donner les 50 chevaux qu'il demande, à moins qu'il ne veuille mettre deux bataillons à ma disposition ; alors je lui fournirai un régiment de cavalerie, et je pourrai alors

répondre de l'investissement de la place de mon côté; le général Marulaz marche sur le Neusiedler-Sée et je ne suis plus à portée de lui donner des ordres.

Cette nuit, Monseigneur, une batterie d'obusiers et une de mortiers seront terminées. Leurs directions seront divergentes. Elles seront placées à Zigget. Je conserve ici mes deux pièces de 6, pour me servir en cas de sortie; leur feu seroit de peu de valeur contre la place. Il est probable que demain à minuit le feu commencera. Le général Lauriston, d'après mes observations, s'est enfin déterminé à faire venir ses poudres par l'île entre le Weiselburger-Donau et le Danube. J'en écris au général Gudin de sa part afin que dans la nuit ce convois soit en mouvement et arrive par les soins du général de Piré au bacq que j'ai établi sur la Kisduna. Le général Lauriston m'a chargé de rendre compte à Votre Excellence de cet ordre de choses. Le général Lauriston aura trois batteries croisées d'obusiers, une de deux pièces de 12 et deux de quatre pièces de 6 chaque. En même temps que les batteries s'établiront, et pour que tout marche de front, il sera transporté cette nuit et à bras d'hommes, avec le secour de mes infatiguables Hessois, le nombre de bateaux nécessaire pour construire un pont sur la Raab. Ils seront portés de la Rabnitz.

A l'instant m'arrive deux pièces de 12 pour lesquelles je vais aussi faire établir une batterie.

Je suis, avec respect, etc.

A Son Excellence le duc d'Auerstadt, à Kitsée.

« J'attends avec impatience, écriv[illegible] de son côté le général Lauriston à l'Empereur, i[illegible] munitions pour faire contre la ville un feu croisé et nourri. Je m'entends pour cela avec le général Lasalle, qui communique avec moi. »

Pendant ce temps, le général Marulaz avait commencé la poursuite tardive de la troupe autrichienne

que la bataille de Raab avait séparée du reste de l'armée. Il écrivait de Saint-Grot, le 19 juin, au général Lasalle que les mauvais temps, les mauvais chemins et la fatigue ne lui avaient permis d'arriver que le 19 vers midi à Saint-Grot, où la colonne ennemie qu'il était chargé de poursuivre avait passé la nuit du 17 au 18, emmenant 150 prisonniers, deux officiers dans une calèche, dont un, suivant le dire des habitants, était un général. « Adieu, mon cher général, disait-il en terminant, dans quelques jours je pense que j'aurai le plaisir de vous voir et de vous embrasser. » Ils devaient en effet passer ensemble les deux journées des 5 et 6 juillet sur le champ de bataille de Wagram. Après avoir fourni avec Marulaz des charges sans cesse renouvelées, Lasalle devait y être frappé mortellement à peu de distance de son compagnon d'armes.

Rendant compte de la poursuite infructueuse de cette colonne ennemie, Davout écrivit à l'Empereur :

Le général Lasalle m'annonce que le général Marulaz marche sur Neusiedler-See où il suppose que s'est dirigée la colonne ennemie qui a été coupée par le Vice-Roi : cette colonne a trop d'avance pour que le général Marulaz puisse la rejoindre.

Au faubourg de Raab, le 18 juin, à 2 1/2 heures du soir.

Monseigneur,

Un malheur est arrivé. Le courrier porteur des dépêches de S. M. l'Empereur au Prince Vice-Roi n'a point voulu écouter le chasseur et le guide qui le conduisoient sur le Kisduna, et, soit impatience ou désir de remplir promptement sa mission, il

s'est noyé ayant voulu passer cette rivierre à la nage. Ses dépêches sont tombées avec lui dans la rivierre et ont disparues ainsi que lui.

J'ai fait part au g^al Lauriston des paragraphes de la lettre de l'Empereur dont Votre Excellence m'a donné connaissance.

Cette nuit les batteries peuvent s'établir, leur emplacement a été reconnu, mais par l'obstination qu'a mis le général Lauriston à vouloir que les munitions prissent la route de Kis-Babot, je crains qu'elle ne lui arrivent point avant deux jours à cause de l'inondation, et nous ne pourrons commencer le siège anssitôt que le désire Sa Majesté. L'isle dans laquelle je me trouve est coupée d'une grande quantité de marais. Ainsi le chemin d'Abda à Kis-Babot n'est pas praticable, et quant à celui qui passe de Mosony[1] (Veiselburg) par Sövenyhazzu, Votre Excellence est déjà prévenue depuis huit jours que les ponts ont été détruits par l'ennemi.

Le pont que le chef de bataillon Prévost établit sur la Raab ne sera fini que dans deux jours. On y travaille avec activité. Il faut transporter à bras les barques de la Rabnitz à la Raab, mais il sera fait.

J'ai écrit au com^re ordonnateur de l'armée d'Italie au sujet des blessés de son armée.

Les ordres sont déjà donnés au g^al de Piré pour l'exécution de la réquisition de 1,500 bœufs, pour le débarquement et emmagasinement des farines, et je lui ai ordonné de réunir de suite les moyens de transports nécessaires pour les faire filer sur Vienne à l'arrivée des employés.

Le point de Wenek, à l'extrémité de l'île où commande le g^al Piré, est gardé, mais il est difficile d'éviter, vu la largeur de la rivierre à son confluent, que quelques bateaux ne s'échappent la nuit sur la rive opposée malgré quelques coups de carabine que l'on peut leur tirer.

Les ingénieurs géographes, envoyés par Votre Excellence, font dans ce moment-ci la reconnoissance des ouvrages du camp

---

1. Nom hongrois de Wieselburg.

retranché. Je les avoit fait parcourir ce matin par un off^er d'artillerie. Je joins à ma lettre son rapport, et, quoiqu'officiers de cavalerie, je partage entièrement son avis.

Je suis avec respect, etc.

A Son Excellence le maréchal duc d'Auerstaedt, à Kitsee.

L'avis auquel adhérait Lasalle était de ne conserver qu'un ouvrage battant la route de Vienne et l'approche entre la Raabnitz et la Raab.

Le siège de Raab avait commencé. Les munitions s'épuisaient rapidement. Le soir du 19 juin, Davout écrivait à l'Empereur :

Le général Lasalle me mande qu'il ne lui reste plus que 80 coups à tirer pour les petits mortiers que je lui ai envoyés ; les approvisionnements n'étaient que de 150 en tout ; le reste a été consommé devant Presburg. J'ai écrit au général Hanicque pour en faire obtenir du grand parc, mais un ordre de Votre Majesté lèvera toutes les difficultés. Il faudrait aussi quelques munitions de 12.

L'arrivée de ces munitions sous les murs de Raab rencontrait des obstacles de toute sorte.

Pour l'envoi du matériel de siège et pour l'approvisionnement, la construction des ponts devenait une nécessité de premier ordre.

J'espère qu'il y aura un pont sur la Raab établi aujourd'hui par les soins du général Lasalle, écrivait Davout à l'Empereur le 19 juin à 5 heures du soir ; il y en aura un entre Raab et Venek par les soins du général Piré.

Les prévisions de Davout se réalisèrent, car le lendemain, 20 juin, le général de division Vignolle, chef de l'état-major général du Vice-Roi, faisait savoir que « le général Lasalle avait terminé la veille au soir ses deux ponts ».

Lasalle pressait en même temps l'envoi des approvisionnements attendus avec impatience par Davout et par l'Empereur.

Monseigneur,

Les 23 et 24, mille bœufs seront rendus à Kitsee.

450 prisonniers passent dans ce moment le Kis-Duna[1].

Un envoi de blé va se faire. Il sera de 200 voitures portant chacune sept à huit sacs. Il faudroit envoyer des moyens de transport.

Respect et dévouement.

C. LASALLE.

Le 20 à 10 heures 3/4.

A Son Excellence le duc d'Auerstaedt, à Kitsee.

L'attaque de Raab fut vivement menée. Lasalle avait été placé sous les ordres du général Lauriston. Davout écrivait à l'Empereur, le 20 juin à midi :

En conséquence des ordres de Votre Majesté, j'avais prescrit au général Lasalle, qui du reste doit se conformer à tout ce que lui mandera le général Lauriston, de mettre en batterie les pièces de 12 et les obusiers du corps d'armée que je commande sur son point, mais, sur la lettre ci-jointe du prince Eugène, je mande au général Lasalle de faire placer ces pièces de 12 sur le point qui sera indiqué par le général Lauriston.

1. Petit Danube, continuant le cours du Wieselburger-Donau.

Lasalle, devenu pontonnier et artilleur, canonnait et bombardait comme il sabrait, — à outrance. Le feu était à peine ouvert qu'il écrivait :

20 juin 1809 — Faubourg de Raab, — chemin de Presburg, à 1 heure après-midy.

Monseigneur,

Comme j'ai eu l'honneur d'en rendre compte à Votre Excellence, le feu s'étoit manifesté deux fois dans la ville de Raab, à 9 heures 1/2 et 10 h. 20 m^tes^. A 11 heures 53 minuttes, il s'est élevé beaucoup de fumée à un endroit de la ville que les habitants du faubourg croyent être la partie de la ville nommée Heiligen-Berg. Je reçois à l'instant l'ordre de faire cesser le feu jusqu'à 10 heures ce soir; nous devons renvoyer des caissons pour chercher des munitions.

Je suis avec respect, etc.

P.-S. — Je présume que demain à la pointe du jour, les caissons vides seront rendus au q^er^ g^al^ de Votre Excellence ; je la supplie d'ordonner qu'on les charge et les renvoye sur-le-champ. Il ne reste déjà plus que 6 bombes.

A S. E. le duc d'Auerstädt, à Kitsee.

Il fallait au moins quinze heures pour se rendre de Raab à Kitsee, quartier général de Davout. Lasalle écrivait en même temps au maréchal Bessières :

Au faubourg de Raab, sur la route de Presburg, le 20 juin 1809, à 1 heure de l'après-midy.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que j'ai reçu l'ordre d'envoyer la brigade du général Bruyerre soutenir

la division du général Marulaz, qui marche sur la droite de la Raab à la poursuite d'un parti ennemi qui, séparé de l'armée du prince Jean, lors de la bataille du 14 du présent mois, s'étoit d'abord jeté sur la rive gauche de cette rivière et a fini par repasser sur la droite pour chercher à rentrer à Comorn.

Les munitions nécessaires au siège de Raab n'étant arrivées au général Lauriston qu'au milieu de la nuit dernière et devant toujours agir de concert ensemble, nous n'avons de part et d'autre commencé le feu qu'à 9 heures du matin. A 9 heures 1/2 une maison de la ville brûloit déjà ; à 10 heures 53 minuttes une seconde maison s'est enflammée. A 11 heures 53 minutes, il s'est élevée une fumée épaisse d'un quartier de la ville que les habitants du faubourg croient être celui nommé Heiligen-Berg. Je viens de recevoir l'ordre de cesser le feu jusqu'à 10 heures du soir pour ménager nos munitions. Je n'ai reçu pour trois mortiers que 80 bombes et le reste en proportion pour les obusiers et canons.

Voici, Monseigneur, comme j'ai fait établir les batteries afin de croiser leur feu avec celui du g^al Lauriston. Une batterie de 3 mortiers près du Veiselburger-Donau sur une digue qui s'y trouve, une de 3 obusiers à sa droite, et 2 pièces de 12 battent en brèche un bastion qui fait face au point de jonction de la Raab et de la Rabnitz.

Le général Gudin a fait mettre 2 bataillons du 85e régiment à ma disposition pour soutenir les Hessois que j'ai près de moi. J'en ai placé un dans la grande isle formée par le Veiselburger-Donau, la Kisduna et le grand Danube. Il est soutenu par la moitié du 8e de housards, l'autre moitié servant à garder les différents points de cette grande isle. Un autre bataillon dans le village de Zigget pour soutenir les batteries, ayant un fort escadron du 16e de chasseurs pour lui servir de réserve.

Le bataillon de Hesse-Darmstadt occupe le faubourg où je me trouve ; il est soutenu par le reste du 16e de chasseurs à cheval, qui est obligé de fournir plusieurs postes et détachements pour les escortes de prisonniers, des blessés, des convois de farine, grains, etc., etc. Le 23 et 24 arriveront, à Kitsee, 1,000 bœufs pour la grande armée à Ebersdorf. Il part de l'isle dans

ce moment 200 voitures chargées chacune de 7 à 9 sacs de farine ou grains.

Je suis, avec respect,etc.

Il est certain que Lasalle avait bien peu de monde avec lui : trois bataillons d'infanterie, et deux régiments de hussards et de chasseurs. Pour l'aider dans le métier d'artilleur si nouveau pour lui, il n'avait qu'un seul officier d'artillerie.

Napoléon comptait sur les ressources habituelles de son intelligence et de son activité. C'était lui-même qui lui avait fait confier cette mission en écrivant dès le 16 juin au maréchal Davout :

J'attache beaucoup d'importance à la prise de Raab. Si elle n'est prise, faites-y passer sur-le-champ vos mortiers, et chargez le général Lasalle de les mettre en batterie, avec son bataillon hessois, et trois ou quatre obusiers que vous lui fournirez.

L'artillerie des assiégeants de Raab n'était pas dérable.

J'ai dans ce moment en batterie contre Raab, ‹
néral Lauriston à l'Empereur, le soir du 20 juin, 8 ‹
2 pièces de 12, 2 pièces de 6 de mon côté, et du
ral Lasalle 3 mortiers et 3 obusiers.

..... Le pont établi par le général Lasalle était achevé ce matin : il est trop près de la ville pour les débouchés ; on va travailler à le changer ou à le couvrir... Je reçois en ce moment une pièce de 12 et trois caissons que le général Lasalle me fait passer et qui arrivent d'Augsbourg.

A l'heure dite, le feu allait recommencer des deux côtés de la ville.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence la copie du rapport du général Marulaz. Il est tranquillisent puisqu'il indique la marche de la colonne qui nous inquiétoit.

J'envoie tous mes chevaux d'artillerie au-devant du convoi que m'annonce Votre Excellence. A 10 h^es précises, le général Lauriston a ordonné de recommencer le feu sur Raab ; il se terminera à 1 heure après minuit.

Demain les deux pièces de 12 que j'ai gardées passeront au général Lauriston.

Je suis, avec respect, etc.

Faubourg de Raab, le 20 juin 1809, à 10 h. 1/4 du soir.

Le plan du général Lauriston était de faire brèche de son côté, tandis que les mortiers et obusiers de Lasalle, en batterie dans le faubourg de Vienne, devaient par l'effet de leur feu aider à la reddition de la place.

En fait d'infanterie, le général Lauriston avait 2,400 Badois et Lasalle ses deux bataillons du 85e et son bataillon hessois.

Un des ponts établis par le général Lasalle avait un instant paru fléchir :

Le pont du général Lasalle, écrivait le général Lauriston à l'Empereur, peut néanmoins passer l'infanterie, la cavalerie et des voitures légères. L'événement arrivé à ce pont m'a fait changer de projet sur celui que j'établis au-dessous de la ville. Au lieu d'y employer des chevalets en partie, je le ferai tout entier en bateaux.

A l'épreuve, le pont construit par Lasalle supporta le passage de pièces de 12 d'artillerie.

Un instant on avait cru que, malgré la direction prise

par le parti de cavalerie autrichienne que poursuivait le général Marulaz, il restait encore entre la Raab et la Raabnitz des groupes isolés qui battaient le pays : c'était une erreur causée par le passage d'une colonne de prisonniers.

Faubourg de Raab, le 21 juin 1809.

J'ai l'honeur de rendre compte à Votre Excellence qu'un parti de 80 chevaux ennemis qui dans la journée d'hier s'étoit présenté pour passer la Raab aux bacqs de Csécsény ou de Badonynely, ayant appris qu'une colonne de cavalerie française s'étoit dirigée sur ces villages, s'en étoit retournée et avoit passé la nuit à Köny. Le général Bruyerre qui me rend compte de cet événement m'annonce aussi qu'il a envoyé le colonel du 24e régt de chasseurs avec son corps à la poursuite de cette petite troupe, qui est composée de housards et de dragons.

J'ai l'honneur de demander à Votre Excellence un officier d'artillerie pour seconder celui que j'ai près de moi ; car ce brave jeune homme, malgré son zèle et son extrême activité, ne peut suffir à inspecter 4 batteries qu'il a fait faire. Je me loue infiniment de lui et de M. Prévost, chef de bataillon du génie. M. le colonel Pelegrin est bien arrivé, mais il lui faudroit au moins deux officiers pour le seconder.

Je suis, avec respect, etc.

Peu à peu les batteries placées sous le commandement de Lasalle augmentaient d'importance ; il prenait une part de plus en plus active aux travaux du siège.

Au faubourg de Raab, le 21 juin 1809.

Monseigneur,

Le général de division comte de Lauriston m'a ordonné de laisser à Zigget 2 pièces de 12, les 2 obusiers prussiens, les

3 obusiers et les 3 mortiers appartenant au 3e corps. Une seule pièce de 12 a passé la Raab, les deux autres pièces devant servant servir à battre le battardeau qui cause les inondations et chercher à le détruire.

Les 4 pièces de 18 sont arrivées et seront en batterie la nuit prochaine. Tout le convoi, à l'exception de ce qui était nécessaire à mes batteries, vient de passer la Raab. Le colonel Pellegrin se trouve à son poste : il a ordonné chemin faisant une réunion de chevaux à Altenburg et Hochstrass, de manière qu'actuellement le service des convois doit se faire très promptement.

L'intention du gal Lauriston est de ne plus agir lentement. Il veut frapper un bon coup et tâcher d'en finir promptement, et pour cela il veut être parfaitement en mesure.

On dessine le croquis des fortifications du camp et de la reconnoissance des rives de la Raab, mais ce travail ne sera terminé que ce soir.

Il n'existe pas d'obstacles pour la communication de Kitsee à Raab. De mon quartier général à celui du général Lauriston il n'y a que dix minuttes de marche. Le pont peut porter des pièces de 12, mais celles de 18 en fer sont trop lourdes et passent la Raab sur le pont de Csecsény. Il existe encore au-dessus et au-dessous de ce dernier pont des bacqs auprès de Rapa Patono et Bodonlizely, qui sont gardés par des postes de la brigade du général Bruyerre.

D'après la copie de la lettre du général Marulaz, que j'ai eu l'honneur de transmettre à Votre Excellence, elle pourra se convaincre de nouveau qu'il a toujours marché sur les traces de l'ennemi, et par conséquent prévenu ses intentions. Cette copie est partie ce matin à 7 heures.

J'ai donné des ordres au gal Bruyerre de m'envoyer tous les moyens de transport qu'il pourra se procurer.

Je suis avec respect, etc.

Le général Marulaz faisait part que la colonne de cavalerie autrichienne, dont la présence au sud de la Raab

avait préoccupé à un haut degré Davout et l'Empereur lui-même, avait pris la direction de Pesth.

La chute de Raab n'était plus qu'une question d'heures. Dans la nuit qui précéda la capitulation, Lasalle écrivait :

Au faubourg de Raab, sur la route de Presburg, le 22 juin 1809, à 1 heure du matin.

Monseigneur,

J'ai reçu les ordres de Votre Excellence au moment où S. A. I., qui était venue inspecter les travaux, repartoit du faubourg où je suis établi. J'ai de suite envoyé à S. A. I. et R. mon chef d'état-major pour l'instruire du contenu de la lettre de V. E. J'ai aussi envoyé des ordres en conséquence au g^al Marulaz et Bruyerre. Ce dernier me rend compte que le parti ennemi dont on lui avoit annoncé la présence n'est autre chose qu'une colonne de prisonniers autrichiens et de blessés français, et qu'il n'y a plus d'ennemis du côté où il se trouve.

Ce soir, l'ennemi, vers dix heures, a voulu inquiéter les travailleurs du général Lauriston. Aussitôt j'ai fait tirer mes batteries d'obuses et de mortiers. Tous les bâtiments de la ville sur le front que j'attaque sont en feu. Les batteries du fauxbourg de Raaber-Markhoff secondent parfaitement les miennes. S. A. I. et R. a établi ce soir son quartier général dans le faubourg où se trouve aussi le général Lauriston.

Le feu continue : il est minuit trois quart. L'ennemi n'avoit pas encore tiré de ses batteries ; il paroît qu'il s'ennuye de mon feu ; il vient enfin de se décider à me répondre.

Plus de 50 maisons brûlent : les habitans de mon faubourg m'assurent que le magazin des vivres de la place est de ce nombre.

Je suis, avec respect, etc.

La même nuit, le général Lauriston écrivait à l'Empereur :

Les pièces de 18 sont arrivées hier soir ; elles ont pu passer avec quelques précautions sur le pont du général Lasalle, mais ce pont est à une portée de canon de la place.

Le feu de la place de Raab ne devait plus être longtemps un obstacle pour nos communications. La reddition de la ville était imminente.

Au faubourg sous Raab, le 22 juin 1809.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que depuis quatre heures et demie du matin l'ennemi ne tire plus, et que le feu de notre artillerie a cessé à la même heure. Il a été brûlé par mes obusiers ou mortiers 420 coups. S. A. I. et R. vient d'établir son quartier général à Szabadhégy; elle m'envoye chercher des vivres pour son état-major.

Le général Piré m'annonce avoir vu des feux dans les isles du grand Danube. Je ne crois pas que ces rapports soyent très inquiétans. Je lui ai ordonné de s'en assurer par lui-même. Il règne dans cette isle un mirage qui fait voir toujours plus d'ennemis qu'il n'y en a.

Je suis, avec respect, etc.

A onze heures du matin, le général Lauriston annonçait à l'Empereur qu'une sommation avait été adressée au gouverneur de Raab et qu'on traitait de la capitulation. La capitulation fut en effet signée dans la journée.

Dès lors, sans perdre une minute, il fallait prendre

des mesures pour faciliter la jonction de l'armée d'Italie avec la grande armée par la rive droite du Danube. La capitulation n'était pas encore signée que le général Lauriston écrivait à l'Empereur :

Tout entier au siège de Raab et cherchant à le pousser vivement, je n'ai pu m'occuper exclusivement, comme il l'eût fallu, du pont au-dessus de Raab, qui avait déjà été entrepris par le général Lasalle. Il est difficile de le faire bien solide à cause du fond marécageux. Cependant, après l'avoir visité avec Son Altesse Impériale, nous avons vu que, par le moyen de radeaux en raquette, on pourrait remédier à une partie de cet inconvénient. Les pièces de 18 ont passé sur ce pont : d'après cela, on peut y faire passer toute autre voiture de l'armée s'il y a une bonne police au pont.

La construction dirigée par Lasalle avait donc résisté mieux qu'on ne l'avait prévu ; c'était un moyen de passage précieux pour la jonction de l'armée d'Italie et de la grande armée.

Le jour même, Lasalle quittait Raab pour se rapprocher du corps de Davout. Celui-ci, dont les félicitations n'ont jamais rien eu de banal, rendait hautement témoignage des services de Lasalle et de ses troupes. Il écrivait à l'Empereur :

Le général Lasalle, qui a quitté Raab à l'instant où la ville capitulait, a rendu les plus grands services. C'est à son activité que l'on doit le prompt rétablissement des différents ponts qui ont été faits pour communiquer avec l'armée d'Italie. Il a établi avec beaucoup d'intelligence ses batteries de mortiers et d'obusiers. Elles étaient à deux portées de fusil et ont fait le plus

grand mal : il a été parfaitement secondé par son bataillon de Hessois et le chef de bataillon du génie Prévost.

Lasalle insistait pour que la croix de la Légion d'honneur fût donnée à plusieurs officiers, sous-officiers et soldats de son bataillon hessois. Davout appuya cette demande en ces termes :

Le zèle et l'exactitude que ce bataillon hessois montre journellement dans le service, la bravoure dont il fit preuve aux journées des 1er et 3 juin dernier (aux affaires d'Engerau), lui donnent des droits à la bienveillance de Votre Majesté. *On ne sert pas mieux que cette troupe.*

XII

CONCENTRATION DE LA GRANDE ARMÉE. BOMBARDEMENT DE PRESBURG.

Napoléon, maître de Vienne et de la rive droite du Danube jusqu'au delà de Raab, ayant reconstitué et approvisionné son armée, à qui l'arrivée de l'armée d'Italie, victorieuse à Raab, apportait à la fois un renfort important et un grand encouragement, se préparait à passer le Danube pour porter à son adversaire, l'archiduc Charles, un coup décisif. Il voulait recommencer à la même place la bataille d'Essling. Sa crainte était que l'archiduc passât le fleuve à Presburg et attaquât, sur la rive droite, l'armée française pendant la difficile opération de son passage sur la rive gauche. Il maintint donc Davout le plus longtemps possible en face de Presburg, ne l'appelant à lui qu'à la dernière heure.

Le jour même de la capitulation de Raab, Lasalle s'était mis en route pour se rapprocher de Davout. La division d'infanterie Gudin, qui avait été envoyée à Altenburg, avait été rappelée par Davout, qui se préparait à bombarder Presburg et à attaquer les îles en face d'Engerau sur l'ordre de Napoléon.

Du faubourg de Raab, Lasalle écrivit au prince Eugène, le 22 juin à une heure du matin :

Je viens d'être prévenu par le général Gudin qu'il quittoit hier soir Altenburg avec sa division. Cependant il laisse à Halassy deux compagnies d'infanterie comme à Altenburg. Ce mouvement est ordonné parce que l'ennemi s'est renforcé à Presburg et qu'il a établi deux ponts de bateaux dans les environs. L'ennemi a passé ce matin dans une île près Theben ; il en a été chassé et a perdu cinquante prisonniers.

Le général (Bruyère) m'avertit que les bruits dont il m'avoit fait part et qui annonçoient la présence d'un parti ennemi vers Kony n'avoient point de fondement, et qu'il avoit été reconnu que ce n'étoient que des prisonniers autrichiens et des blessés français. Les munitions attendues de Vienne n'étoient pas arrivées à Altenburg, mais il a laissé des chevaux et des officiers pour les renvoyer ici promptement.

C'était l'Empereur qui avait ordonné cette concentration devant Presburg. Le même jour, le duc d'Auerstaedt lui rendait compte de Kitsee de l'exécution de ses ordres :

J'écris à Son Altesse Impériale le Vice-Roi, pour lui faire connaître vos intentions de faire relever les troupes que le général Gudin a avec le général Lasalle... J'ai donné l'ordre au général Lasalle de m'envoyer demain un de ses régiments de cavalerie et de donner l'ordre au général Marulaz de rejoindre le plus tôt qu'il pourra... Je préviens le général Gudin que le général Lasalle a l'ordre de lui renvoyer le régiment qu'il lui avait pris et que ce général, au premier avis, le renforcerait de ses troupes, et que l'armée d'Italie déboucherait par le pont de la Kis-Duna (Wieselburger-Donau) pour culbuter les troupes autrichiennes qui voudraient chercher à occuper l'île de la Raab...

J'ai écrit hier au général Lasalle pour qu'il rapproche de lui le général Bruyère et que ce général devait se borner à s'éclairer au loin par des partis.

Le jour même, Lasalle était en route, n'attendant même pas la signature de la capitulation de Raab. Le soir il couchait à Hochstrass.

Hochstrass, le 22 juin 1809, à 9 h. 3/4 du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honnenr de rendre compte à Votre Excellence qu'en exécution des ordres qui viennent de m'être donnés par S. A. I. le Vice-Roi d'Italie, je viens de donner l'ordre au 16e régt de chasseurs à cheval, au détachemeut Hessois, au 2eme bataillon du 85eme, aux sapeurs, pontonniers et à l'artillerie qui appartient au 3eme corps de coucher ce soir à Hochstrass. Le 8e de housards et le 3eme baton du 85eme coucheront à Zamoly, la brigade du gal Bruyerre à Csorna. Les troupes dont je viens d'avoir l'honneur de parler ont été relevées dans tous leurs postes par celles de la division du général Baraguay d'Hillers. Demain le 16eme de chasseurs, l'infanterie Hessoise, toute l'artillerie, sapeurs, canonniers et un bataillon du 85eme s'établiront à Altenburg, la brigade du gal Bruyerre à Wieselburg, le gal de Piré avec le 8e de housards et un bataillon du 85 à Halassy et Hedervar. J'attendrai dans cette position les ordres de Votre Excellence.

S. A. le Vice-Roi a gardé près d'elle les marins dont elle n'a pu se passer pour la construction du pont, ainsi que la division du général Marulaz qui était en course et qu'elle m'a promis de renvoyer dans trois jours au plus tard. Ainsi je rejoins Votre Excellence avec toutes les troupes que j'ai amenées ou qui m'ont été envoyées pour faire le siège de Raab, les marins et la division Marulaz exceptés.

Le colonel Pelegrin me rejoindra ce soir avec les 3 obusiers

et les 2 pièces de 12 de la division du g^al Gudin et une pièce de 12 de la division du g^al Puthod.

Dans l'instant où je partois, le commandant de Raab avoit demandé à capituler, et l'adjudant commandant Mergès étoit entré dans la place pour discuter les articles et parlementer.

Un aide de camp de S. A. le Major général me remet au moment même une lettre de Votre Excellence. J'exécuterai ponctuelement les ordres qu'elle contient. Je viens d'écrire à S. A. I. et R. le Vice-Roi, afin d'accélérer la marche de la division du général Marulaz.

Je suis, avec respect, etc.

Le 23 juin, le général Grenier, qui commandait un des corps de l'armée d'Italie, passait dans l'île de Schütt avec une de ses divisions. Il la plaçait de manière à surveiller le cours du grand Danube, et à observer les mouvements de l'ennemi depuis Metvé jusqu'en face de Venek.

Quant au général Marulaz, il était à une grande distance, au cœur de la Hongrie. Le 19 juin, il s'était arrêté dans la poursuite de la colonne ennemie que la bataille de Raab avait séparée de l'armée autrichienne. Il était alors à plus de trente lieues de l'armée d'Italie. Des fractions du corps d'armée de Chasteler couraient le pays. Ce corps venu du Tyrol n'avait pu suivre la retraite des archiducs à Komorn et à Presburg. Il se composait surtout de cavalerie : hussards, uhlans, volontaires nobles, dragons de Hohenzollern et de Barstenstein. Sa force était évaluée de 5,000 à 6,000 hommes. Ses feux étaient visibles à une lieue du point où la division Marulaz avait fait halte. Le parti ennemi que Marulaz sui-

vait depuis plusieurs jours sans pouvoir l'atteindre, constituait en outre une force très respectable, bien supérieure à ce qui avait été primitivement signalé : 5,000 hommes d'infanterie, 2,500 chevaux avec six pièces de canon. Le général Marulaz jugea avecraison qu'avec un millier d'hommes et de chevaux exténués de fatigue, il était imprudent de s'engager dans des défilés où, en cas d'attaque, il ne pourrait déployer ses forces et où il serait aux prises avec un corps de 8,000 hommes, ayant de plus sur ses derrières les troupes de Chasteler. Sa position eût été des plus dangereuses. Il se décidait donc à rétrograder lorsqu'il en reçut l'ordre formel du prince Eugène. Celui-ci lui enjoignit de s'arrêter à Vesprim pour faire rentrer les réquisitions dont cette petite ville avait été frappée.

« Le 22 juin, vers les six heures du matin, dit le journal des opérations de la division Marulaz, la division arriva à Vesprim. Cette ville est bâtie en grande partie dans des gorges très étroites, et l'autre partie sur un monticule situé au milieu de la ville, autrefois fortifiée, et qui est la résidence de l'évêque. Chacun des régiments avait la grand'garde qui communiquait de l'une à l'autre et formait l'enceinte de la ville, de manière à ce que rien ne pouvait y entrer ni sortir sans être vu. Une garde de 25 chevaux seulement était placée sur la place vis-à-vis du palais de l'évêque et formait le point central. Les habitants s'empressèrent de fournir des vivres à la troupe et les magistrats donnèrent des ordres pour la confection de 40,000 rations

de pain que Son Altesse le Vice-Roi avait demandées. »

De Vesprim, le général Marulaz rejoignit Raab à marches forcées, puis il vint se placer de nouveau sous les ordres de Lasalle qui avait établi son quartier général à Altenburg, à portée du maréchal Davout resté à Kitsee où un camp avait été formé. Ayant appris que Lasalle avait pris sa défense vis-à-vis du duc d'Auerstaedt, il l'en remercia chaleureusement :

Ce n'est pas ma faute, lui écrivait-il le 23 juin, si je n'ai pas poursuivi plus tôt cette colonne ennemie. Je n'ai eu connaissance de son existence que deux jours après son passage... Mes chevaux sont extrêmement fatigués ; je suis moi-même dans un état qui n'est pas ordinaire. Mes vieilles blessures me font souffrir ; cependant, mon cher général, je suis prêt : rien ne pourra m'empêcher de vous seconder de tout mon pouvoir, en tout temps, en toute circonstance. Un mot de votre part suffira à Marulaz pour qu'il s'empresse de courir au-devant de tout ce qui pourrait vous faire plaisir ; je serai toujours heureux de vous prouver mon dévouement et mon attachement.

Jusqu'à la veille de Wagram, la division Marulaz fut tenue en éveil par la présence au sud des positions françaises du corps autrichien de Chasteler. Pour le tenir en respect et pour assurer les communications de la grande armée avec l'Italie, Marulaz devait envoyer fort loin des postes et des reconnaissances, entre la Raabnitz et le Neusiedler-See. Les 3 et 4 juillet seulement, il se dirigea sur Haimburg, et de là sur l'île de Lobau pour prendre part à la bataille de Wagram.

Pendant ce temps, Davout tenait tête aux forces autrichiennes de Presburg auxquelles l'archiduc Jean s'était rallié en passant le Danube à Komorn avec son armée battue à Raab. A Altenburg, Lasalle était entre Davout et le prince Eugène, prêt à porter secours à l'un ou à l'autre. Davout écrivait à l'Empereur le 23 juin :

Son Altesse Impériale le Vice-Roi a relevé les troupes du général Lasalle devant Raab. Elles vont s'établir à Altenburg. Ainsi, si l'ennemi se portait dans l'île de Raab, le général Lasalle s'y porterait par Altenburg, et les troupes qui sont ici par la tête de pont de Ragendorf.

Napoléon décida que Presburg serait sommé de désarmer sous la menace d'un bombardement. L'ennemi y était en force, et l'on pouvait craindre un passage protégé par les îles fortifiées devant Engerau. Les inquiétudes à ce sujet étaient telles que le 24 juin Davout écrivit à l'Empereur :

Je puis en une heure et demie rassembler de 12 à 14,000 hommes d'infanterie. Le général Lasalle en six heures avec la majeure partie de sa cavalerie et son bataillon de Hessois pourrait aussi nous avoir rejoints : il est à Altenburg. La pièce de 12 du général Puthod, les deux (mortiers) et les trois obusiers du général Gudin ont rejoint, avec peu de munitions, il est vrai, mais demain ou après nous en aurons. Avec tous ces moyens-là on peut espérer culbuter un ennemi qui voudrait déboucher entre Haimbourg et Ragendorf.

Le même jour, Lasalle écrivait la dernière lettre offi-

fasse des fortifications et que l'on ne veuille en faire un point d'opérations de guerre. Les travaux que depuis quelques jours je vois faire à vos bateaux, les mouvements que je vois sur vos quais, les travaux que je vois faire sur les hauteurs, la position des îles que vous occupez et que vous retranchez, tout me convainc que le cas prévu par mes instructions est arrivé et que je dois repousser la force par la force. J'ai voulu cependant vous prévenir et vous demander de faire cesser les travaux qu'on fait sur vos hauteurs, de porter ailleurs les bateaux que l'on rassemble le long de vos quais, et d'évacuer les îles. Moyennant ce, tout restera tranquille. Dans le cas contraire vous aurez à vous reprocher la destruction d'une des plus belles villes de votre pays. J'attendrai donc votre réponse là-dessus.

Cette sommation ayant été repoussée, Presburg fut bombardé du 26 au 28 juin. Cent vingt-trois maisons furent détruites, disent les Autrichiens qui s'indignèrent fort de ce bombardement. Il faut reconnaître cependant qu'ils avaient fait de Presburg une véritable place d'armes, reliée à la position fortifiée de l'île d'Aue, d'où le passage du dernier bras du Danube n'eût présenté aucune difficulté.

Davout attaqua cette île le 29, avec l'infanterie du général Gudin. Rien n'indique que Lasalle ait pris part à ces dernières opérations. Depuis le 24 juin, il n'existe plus aucun rapport de lui, soit qu'il n'ait plus eu à en écrire, soit que ses dernières lettres aient été égarées.

Au moment de livrer la grande bataille pour laquelle il concentrait toutes ses forces, Napoléon, désireux de connaître l'effectif exact des divisions de cavalerie de Lasalle et de Marulaz, demanda ce renseignement à Davout. Celui-ci lui rappela que ces généraux n'avaient

été placés sous ses ordres que pour les opérations militaires devant Presburg et devant Raab, et que leurs situations étaient adressées au maréchal Bessières, commandant la réserve de cavalerie dont ils n'avaient pas cessé de faire partie.

Le plan de la bataille de Wagram était dès lors arrêté. La concentration s'effectuait peu à peu. Davout entretenait avec l'Empereur une correspondance fréquente au sujet des mesures prises pour protéger ce mouvement.

Le général Marulaz était rentré sous les ordres de Lasalle. Il envoyait au sud de nos lignes des reconnaissances pour maintenir à distance la cavalerie de Chasteler.

« Je donne ordre au général Lasalle, écrivait Davout le 29 juin à 2 heures du matin, de faire partir le général Marulaz sur Esterhaza; le général laissera un fort détachement à Pamagen pour garder le débouché, et dans le cas où le général Chasteler se porterait sur Œdenburg, le général Marulaz se jetterait sur ses derrières et sur ses flancs pour lui faire le plus de mal possible. »

Cependant le moment arrivait où le corps d'armée de Davout et la cavalerie de Lasalle allaient être obligés de quitter leurs positions pour se rendre à l'appel de l'Empereur. Davout écrivait une dernière fois de Kitsee le 2 juillet 1809, à trois heures de l'après-midi :

Le général Lasalle avec sa cavalerie et le bataillon hessois, à l'exception du 8e régiment de hussards, sera rendu demain de

très bonne heure à Kitsee. Je prie Votre Majesté de vouloir bien faire adresser ses ordres pour les généraux Lasalle et Marulaz au général Baraguay d'Illiers, parce qu'il est probable que vos dépêches ne me trouveraient pas ici, comptant partir demain dans la matinée pour me rendre à Ebersdorf et prendre vos ordres.

Je n'ai point trouvé dans toutes vos lettres une destination à donner aux généraux Lasalle et Marulaz.

Napoléon n'avait eu garde d'oublier ces deux divisions. L'ordre de marche, daté du camp de l'île Napoléon, le 2 juillet 1809, à onze heures du soir, les plaçait en ces termes sous les ordres de Masséna :

Le duc de Rivoli aura ses quatre divisions d'infanterie. Il laissera un régiment badois aux ordres du général Régnier ; *sa cavalerie sera commandée par le général Lasalle qui ne recevra d'ordres que du duc,* et qui aura sous lui les brigades Piré, Marulaz et Bruyère.

Le lendemain 3 juillet, à sept heures du matin, la lettre de service destinée à Lasalle lui était expédiée de l'île Napoléon :

L'Empereur, monsieur le général Lasalle, ordonne que vous soyez rendu dans l'île Napoléon avec les brigades Piré, Marulaz et Bruyère demain 4, à 6 heures du soir. Le général de brigade Thyri part pour se rendre demain devant Presburg : il enverra un escadron à Brück. L'intention de Sa Majesté est que vous laissiez un officier de votre état-major qui connaisse bien le pays pour rester auprès du général Thyri.

Il n'y avait pas de temps à perdre pour exécuter ces ordres. Masséna recevait en même temps avis que le

maréchal Bessières allait mettre à sa disposition les brigades Piré, Bruyère et Marulaz commandées par le général Lasalle. « L'intention de l'Empereur, monsieur le duc, ajoutait cet ordre, est que vous ordonniez à votre cavalerie et à tous les chevaux de vos parcs de prendre du vert pour les journées du 4 et du 5, attendu qu'alors personne ne pourra repasser les ponts. »

C'est à ce moment sans doute que Lasalle écrivit une lettre sans date, parvenue à Paris le 23 juillet 1809, — la dernière qui ait été reçue de lui. Elle était adressée à *Madame la comtesse de Lasalle, rue Basse-du-Rempart-de-la-Magdeleine, 54, Chaussée-d'Antin, à Paris.*

Je vais me coucher pendant deux ou trois heures, ma bonne amie, après avoir eu l'honneur de souper avec Son Altesse Impériale le Vice-Roi, qui nous a traités, Bruyère, Piré et moi, à ravir.

Toute l'armée se réunit, et dans deux ou trois jours nous verrons qui règnera sur le Danube. Nous avons 5 ou 600 pièces de canon et une bonne volonté d'ange.

Bonsoir, mon amie, je pense à toi.

Ton CHARLES.

Le dénouement approchait. Ce dénouement devait être pour Napoléon la victoire de Wagram, vivement disputée, obtenue au prix de sanglants sacrifices. Il devait être pour Lasalle la mort la plus enviable, celle d'un général intrépide tombant à la tête de ses troupes sur le champ de bataille et voyant fuir une dernière fois l'ennemi.

XIII

BATAILLE DE WAGRAM.

Le rôle de Lasalle à la bataille de Wagram est bien connu. Mais les circonstances de sa mort ont été diversement et inexactement rapportées.

La cavalerie de Masséna, commandée par Lasalle, était arrivée dans la soirée du 4 juillet dans l'île de Lobau. C'était l'exécution ponctuelle des ordres de Napoléon. Les mémoires de Masséna et le *Journal historique des opérations de la division Marulaz* permettent de suivre, heure par heure, les mouvements des régiments placés sous le commandement de Lasalle.

Les divisions Lasalle et Marulaz passèrent le Danube le 5 juillet aux premières heures du jour. « Le 5 juillet, à quatre heures du matin, dit le *Journal de la division Marulaz,* la division reçut l'ordre de suivre les mouvements du général Lasalle. » D'après le général Thoumas, « Lasalle était rayonnant de plaisir et d'orgueil à la tête de sa belle division qui avait réparé ses pertes du mois de mai et que ses courses incessantes le long du Danube avaient entraînée à la fatigue. » Il avait eu à vaincre cependant une impression pénible. Il avait près de lui un parent de sa cousine germaine, Charles du

Coëtlosquet, qui s'était engagé, à l'âge de dix-sept ans, au 10e hussards dont Lasalle était alors colonel[1]. Lasalle, devenu général, avait pris comme aide de camp ce jeune officier, signalé par sa bravoure à Austerlitz, à Iéna, à Pultusck, et qui, en 1809, était chef d'escadrons. Cette alliance de famille avait créé une grande intimité entre le général et son aide de camp. Ce dernier a raconté que, dans la soirée du 4 juillet, veille de Wagram, Lasalle avait trouvé brisée dans son étui la pipe dont il ne se séparait jamais. Par une étrange coïncidence, le même accident était arrivé le même soir au flacon de sa cave à liqueur, et quand Lasalle ouvrit la double boîte de vermeil qui renfermait le portrait de sa femme, le verre lui apparut fendu dans toute sa longueur.

Lasalle était le moins superstitieux des hommes; cependant il fut impressionné. — « Je ne survivrai pas à cette journée », dit-il à son aide de camp, et il envoya

---

1. Charles Yves César Cyr, comte du Coëtlosquet, né à Morlaix en 1783, s'était engagé en 1800 au 10e hussards lorsque Lasalle revint d'Égypte. Louis Veuillot lui a consacré un paragraphe très élogieux dans un de ses ouvrages (*Çà et là,* t. I, p. 414), mais il a commis dans son récit d'assez graves erreurs. « Il s'était engagé trompette, dit-il, et il sonnait la charge en Égypte à la bataille des Pyramides... Dans son modeste château, il conservait son équipement de trompette, et je ne crois pas qu'il ait pris le même soin de ses habits dorés. »

La bataille des Pyramides avait été livrée le 3 thermidor an VI (21 juillet 1798). Le comte du Coëtlosquet ne s'engagea que deux ans plus tard, non comme trompette, mais comme hussard, dans le régiment commandé par Lasalle, allié de sa famille. Chef d'escadrons à Essling, il fit la campagne de Russie, fut nommé colonel en 1813, puis général de brigade vers la fin de l'Empire. Général de division en 1821, il a été sous la Restauration directeur du personnel au ministère de la guerre.

à l'Empereur son testament, écrit pendant la dernière guerre d'Espagne, le 2 mars 1809[1].

---

1. Le testament de Lasalle, remis à l'Empereur le 5 juillet 1809, était ainsi conçu :

ARMÉE D'ESPAGNE

1er CORPS

Division de cavalerie légère

Au quartier général de Talavera de la Reyna,
le deux mars mil huit cent neuf.

Moi, Antoine-Charles-Louis de Lasalle, comte de l'Empire, général de division, grand-officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre royal de la Couronne de Fer et Chevalier de l'ordre du Mérite militaire de Maximilien Joseph de Bavière, né à Metz, département de la Moselle, le dix mai mil sept cent soixante-quinze, déclare établir sous seing privé mes intentions :

Il importe à ma tranquillité de consigner ici mes volontés à l'égard de ma famille ; ne me trouvant pas en position de pouvoir régler son sort d'après les statuts de l'Empire et pouvant succomber dans la carrière que je parcours avant d'avoir pu consommer mon ouvrage,

Je déclare que je suis dans l'intention d'adopter et de reconnaître pour mes fils :

ALMÉRIC BERTHIER,
OSCAR BERTHIER,
ALEXANDRE BERTHIER,

tous trois fils de feu M. le général Léopold Berthier et de Mlle d'Aiguillon, veuve dudit général et aujourd'hui mon épouse.

Je déclare en outre que mon intention est de concéder à Alméric Berthier le titre de comte de l'Empire en lui déléguant sur mes domaines de Westphalie et de Hanovre un bien du produit net de trente mille francs, nécessaire à la formation de son majorat ;

De concéder à Oscar Berthier avec le titre de baron un bien du produit net de quinze mille francs, prélevé également sur les mêmes propriétés ;

De concéder à Alexandre Berthier avec le titre de chevalier un bien pris sur les susdites propriétés du produit net de cinq mille francs, formant avec les lots de ses frères aînés la totalité des biens que je tiens de la munificence de Sa Majesté l'Empereur.

Et dans le cas où, d'après les statuts de l'Empire, il ne me serait pas possible de faire à Oscar Berthier et à Alexandre Berthier les concessions indiquées dans les articles précédents, je désire que le revenu net desdites

Il dut bientôt chasser ces tristes pensées. Au point du jour, il passa le Danube ; la bataille commençait.

La nombreuse et brillante cavalerie légère que commandait Lasalle vint prendre position à droite de la petite ville d'Enzersdorf, située en face des ponts. Elle y essuya une fusillade et une canonnade assez vives. Enzersdorf ayant été enlevé par l'infanterie, elle chargea les Autrichiens en retraite, puis elle se porta jusqu'à Butzendorf d'où l'ennemi ne put être débusqué. L'armée française prenait pied peu à peu sur la rive gauche du Danube où elle rencontrait la plus sérieuse résistance. L'affaire promettait d'être chaude et la victoire très disputée. Vers trois heures de l'après-midi, les divisions Lasalle et Marulaz reçurent l'ordre de se pla-

---

propriétés, tant en Westphalie qu'en Hanovre, montant à cinquante mille francs, soit reversible en totalité sur la tête d'Alméric Berthier, à la condition qu'il prendra le nom de *de Lasalle*.

Les autres biens qui peuvent et pourront à l'avenir m'échoir appartenant en totalité à ma fille légitime, Joséphine Charlotte de Lasalle. Telles sont mes intentions présentes, mais si par événement ou par ignorance où je suis des formes voulues par les lois, vu mon éloignement de la France, je ne pouvois y faire appliquer lesdites formes, je désire que cet écrit soit placé sous les yeux de l'Empereur, et son exécution sous sa protection bienveillante, en le suppliant d'ajouter ce dernier bienfait à ceux dont Sa Majesté m'a constamment comblé.

C. LASALLE.

Trois décrets des 29 septembre et 19 décembre 1809 ont réalisé le dernier vœu de Lasalle en transmettant son nom avec le titre de comte à Alméric Berthier et en conférant deux titres de baron à Oscar et à Alexandre Berthier. La dotation sur le Hanovre et la Westphalie fut partagée entre ces trois enfants suivant le désir de Lasalle.

Joséphine Charlotte de Lasalle a épousé le général russe comte Yermoloff. Ses deux filles sont redevenues Françaises par leur mariage, l'une avec le marquis de Podenas, l'autre avec le marquis de Champeaux.

cer entre le Danube et le 4e corps qui formait l'extrême gauche de l'armée. « L'ennemi, dit le *Journal de la division Marulaz,* s'apercevant que notre droite avançait, se retirait insensiblement. Les divisions exécutèrent quelques charges partielles qui le forcèrent à faire la retraite plus lestement.... La nuit, étant survenue, mit fin au combat, et on bivouaqua sur les lieux où on se trouvait. »

Le 4e corps et les divisions Lasalle et Marulaz étaient alors à Breitenlee, à moitié chemin environ entre Essling et Wagram. Sur un autre point du champ de bataille, le général Grenier, commandant un des corps de l'armée d'Italie, déjà signalé par ses services à la bataille de Raab, venait d'être blessé à la tête de ses troupes. Quelques années plus tard, en 1815, le général Grenier s'allia à la famille de son compagnon d'armes de Wagram, en épousant Émilie-Georgette-Madeleine-Marie de Lasalle, fille de Nicolas-Théodore-Antoine-Adolphe de Lasalle de Berweiler, ancien député aux États généraux, cousin issu de germain du général [1].

---

1. Le général Paul Grenier, né à Sarrelouis en 1768, était général de division dès 1794. Il conserva le même grade pendant toute la durée de l'Empire.

Élu en 1815 député de la Moselle, il devint vice-président de la Chambre. Après le désastre irréparable de Waterloo, il fut choisi par ses collègues, le 22 juin 1815, pour faire partie du Gouvernement provisoire. Il essaya en vain, avec Carnot et Quinette, de déjouer les intrigues de Fouché, « montrant dans ces circonstances difficiles autant de talent que de patriotisme ». (*Dictionnaire* de Larousse.)

Lorsque les Prussiens occupèrent Paris, il donna sa démission, le 7 juillet 1815, par un acte collectif où il était dit : « Nos délibérations n'étant plus libres, nous croyons devoir nous séparer. »

« Le 6 juillet, dès la pointe du jour, le canon se fit entendre sur notre droite, dit le *Journal du général Marulaz,* la division se porta dans cette direction. L'action était vive et la canonnade très meurtrière. »

Peu après, le mouvement ordonné par l'archiduc Charles pour couper les communications de l'armée française avec les ponts du Danube se dessina. L'Empereur prescrivit à Masséna de rétrograder avec tout son corps d'armée, précédé de la cavalerie de Lasalle et de Marulaz, et de reprendre Essling dont l'ennemi s'était emparé, tandis que lui-même porterait à l'armée autrichienne « *son coup de massue* ».

Avant de partir dans cette nouvelle direction, Lasalle fut appelé par Napoléon qui lui donna lui-même ses instructions. D'après les souvenirs intimes de Maret, « le vaillant Lasalle dit en brandissant son épée, avec cet air, ce ton chevaleresque qu'on lui connaissait : Sire, je reviendrai vainqueur ! »

Napoléon ne devait plus revoir son ancien compagnon d'armes de l'armée d'Italie.

« Le général Marulaz fit un demi-à gauche, tandis que le général Lasalle faisait demi-tour pour faire face à l'ennemi qui se montrait sur nos derrières. Notre position était critique [1]. »

La division Boudet venait d'être refoulée sur la tête de pont : les hussards de Liechtenstein lui avaient enlevé dix pièces d'artillerie. Une « *Note sur la bataille*

---

1. *Journal historique des opérations de la division Marulaz.*

du 5 et 6 juillet communiquée par le général comte de Walmoden, au service d'Autriche», au général Pelet pour la rédaction de ses Mémoires sur la guerre de 1809 explique ainsi ce fâcheux incident:

« Les hussards ayant dépassé le village de Breitenlée, aperçurent douze pièces de canon de la division Boudet, formées en batterie à la droite du village d'Aspern et de la troupe et canonnant vivement le déploiement des colonnes autrichiennes du 6e corps près de Hirschstadten, les canons trop éloignés de l'infanterie et non soutenus par de la cavalerie. »

Lorsque les hussards autrichiens, profitant de cette circonstance, se furent emparés de l'artillerie de la division Boudet, le maréchal Bessières envoya au galop un de ses aides de camp au général Saint-Sulpice pour lui donner l'ordre de faire avancer sa division de cuirassiers, afin que l'infanterie pût se rallier sous sa protection.

Avant que ce mouvement pût s'accomplir, la cavalerie légère de Lasalle et de Marulaz, se précipitant sur les Autrichiens victorieux, avait rétabli le combat. « Marulaz enleva les cinq régiments qu'il commandait et tomba avec impétuosité sur l'artillerie ennemie. Les canonniers autrichiens coupèrent les traits et s'enfuirent avec les attelages, laissant en notre pouvoir dix pièces de canon avec leurs caissons. Mais, s'apercevant bientôt que la cavalerie ennemie s'avançait en force pour lui arracher ses trophées, Marulaz rallie sa division afin de lui tenir tête. Lasalle qui voit l'orage grossir,

ordonne au général Bruyère de voler au secours de sa gauche menacée; cette brigade prend le trot, et, malgré sa diligence, avant qu'elle pût être en mesure d'arrêter les Autrichiens, ceux-ci chargent si vigoureusement qu'après une mêlée meurtrière, ils reprennent leur artillerie et vont tailler en pièces les escadrons de Marulaz lorsque Bruyère, prenant en flanc la cavalerie ennemie, lui fait abandonner le terrain avec deux pièces attelées[1]. »

Pendant ce temps, Masséna, qui avait reçu les instructions de l'Empereur, arrivait avec son infanterie. Napoléon se montrait sûr du succès définitif.

« Masséna arriva vers une heure en face d'Essling dont l'infanterie de Klenau occupait encore tous les ouvrages, et ordonna à Legrand de les enlever. Aussitôt le 26e léger et le 18e de ligne abordèrent à la baïonnette l'ennemi qui fut culbuté sur Aspern. Dans ce moment, le bruit de la canonnade qui tout à l'heure se faisait entendre sur les derrières de Masséna redoubla, en se portant dans la direction de Süssenbrünn. Le maréchal jugea alors que, suivant sa promesse, l'Empereur avait porté son coup de massue sur le centre de l'ennemi; il tourna donc à droite la tête de ses colonnes et ordonna à Boudet de déboucher de la tête de pont, de côtoyer le Danube en le remontant, flanqué à droite par la division Marulaz, tandis que Legrand, Molitor et Saint-Cyr, précédés par la cavalerie de Lasalle, marcheraient sur

1. Mémoires de Masséna.

Léopoldau. Boudet et Marulaz se portèrent en ligne sur Kagaran dont ils chassèrent l'ennemi. Entre ce village et Léopoldau, Klenau forma ses bataillons en carrés pour arrêter la poursuite; Marulaz sabra et dispersa le premier qui se présenta, puis, conjointement avec le général Lasalle, il s'élança sur un second carré beaucoup plus considérable, soutenu par trois escadrons de hussards. Il résista, mais les hussards furent culbutés et mis en déroute. Ce fut dans cette charge que le brave général Lasalle, frappé d'un coup de feu à la tête, reçut une mort glorieuse. Marulaz, après avoir rallié les deux divisions, continua à poursuivre l'ennemi et attaqua de nouveau son arrière-garde entre Ieblersdorf et Strabersdorf. Jaloux de terminer la journée par un coup d'éclat et de venger en même temps la mort de son frère d'armes, il adressa quelques mots pleins d'energie au 8e de hussards dont il avait été treize ans colonel, l'électrisa, et, le sabre à la main, tomba sur l'ennemi aux cris mille fois répétés de : Vive l'Empereur ! L'élan des hussards se communiqua aux 3e, 14e et 19e régiments de chasseurs qui enfoncèrent l'ennemi et le poursuivirent la pointe aux reins. En ce moment, le général Marulaz, déjà grièvement blessé, tomba dans la poussière avec son cheval tué sous lui. »

Ce récit de Masséna est d'accord avec le *Journal historique de la division Marulaz* qui donne sur les dernières charges de Wagram quelques détails de plus :

« Sans perdre de temps, la division Marulaz, conjointement avec la division Lasalle, chargea un second ba-

taillon carré beaucoup plus nombreux que le premier et soutenu par trois forts escadrons de hussards ennemis. Malgré l'impétuosité de nos charges, ce second carré ne put être enfoncé; il fit la plus belle résistance, mais les trois escadrons de hussards furent culbutés, sabrés et mis en déroute. M. le général Lasalle fut tué dans cette dernière charge d'un coup de feu à la tête. Le général Marulaz donne un instant de larmes à son brave ami, et, prenant ensuite le commandement des deux divisions, il continua à poursuivre l'ennemi. Il était huit heures du soir. »

Si autorisés que soient de pareils témoins, leur récit n'est pas entièrement exact : il est du moins incomplet. Lasalle était revenu sain et sauf des charges dirigées contre les bataillons carrés de Klenau ; il avait fait sonner le ralliement. L'infanterie autrichienne se retirait à travers le village de Léopoldau lorsque la pensée vint à Lasalle qu'il pouvait utilement tourner ce village et tomber à sa sortie sur les régiments en ordre de marche[1]. Il apercevait au-dessus des haies la pointe des hauts shakos de l'infanterie hongroise qui défilait, ne formant plus de carré.

Son aide de camp du Coëtlosquet a fait à maintes reprises le récit vrai de sa mort, recueilli en ces termes par un de ses parents, le vicomte Maurice du Coëtlosquet, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-trois ans :

---

1. Le village de Léopoldau forme, en face de Kagaran, une ligne ininterrompue de bâtiments dont les jardins sont fermés par des haies et des palissades. Il était inattaquable de front par la cavalerie.

Le Lieutenant Général Prince de Condé

s'était retardé fut entamé par la cavalerie française et perdit la moitié de son monde. La cavalerie de réserve autrichienne du centre se trouva un moment en face et très rapprochée d'une forte colonne de cavalerie française, mais un fossé se trouvant les séparer, il n'en résulta pas d'engagement. Ce fut là que le général Lasalle fut tué d'un coup de feu. »

Les charges des hussards et des chasseurs contre les carrés de Klenau avaient eu lieu entre Kagaran et Léopoldau. Elles n'avaient pas dépassé Léopoldau. Cette dernière charge, décrite par les relations autrichiennes et racontée par l'aide de camp de Lasalle, — si vigoureuse qu'un bataillon de Duka y perdit la moitié de son monde, — a eu lieu au delà de Léopoldau. D'après les *Souvenirs* du général Roguet, c'est bien au delà de Léopoldau que Lasalle a été tué : « Lasalle, l'un de nos meilleurs généraux de cavalerie légère, chargeait, avec son élan habituel, les Autrichiens en retraite *au delà de Léopoldau,* lorsqu'une balle le frappa au front. »

Le détachement de grosse cavalerie à la tête duquel est mort Lasalle, d'après le récit de son aide de camp du Coëtlosquet, ne pouvait appartenir qu'à la division Saint-Sulpice, composé des 1er, 5e, 10e et 12e cuirassiers.

Comment Lasalle avait-il sous ses ordres une division de cuirassiers ? Le fait semble étonnant au premier abord : il s'explique cependant par les événements de la journée. Le 6 juillet, vers midi, Bessières avait envoyé à la division Saint-Sulpice l'ordre d'appuyer la

marche rétrograde du corps d'armée de Masséna. C'est quelques instants après que Bessières fut grièvement blessé. « Le cheval de Bessières est tué d'un boulet, racontent les Mémoires du général Pelet, et le maréchal renversé violemment. La garde pousse un cri de douleur en voyant tomber un chef qui était adoré d'elle. »

A partir de ce moment, les quatre régiments de cuirassiers de la division Saint-Sulpice restèrent sous les ordres de Masséna. Ce fait est établi notamment par un état portant la signature du général Fririon, chef d'état-major de Masséna, qui porte ce qui suit, sous le titre de *Mouvement des troupes :*

« Le 6, bataille de Wagram. Le corps d'armée (de Masséna) bivouaque le soir à hauteur de Léopoldau, où s'est établi le quartier général. *La 2e division de cuirassiers* (division Saint-Sulpice) *a été attachée au corps d'armée.* »

Les ordres de l'Empereur pour la bataille de Wagram portant textuellement que *la cavalerie du duc de Rivoli serait commandée par le général Lasalle, qui ne recevrait d'ordres que du duc,* les cuirassiers de Saint-Sulpice se trouvaient par le fait même mis à la disposition de Lasalle. Ils formaient une troupe fraîche qui avait été à peine engagée. « La division Saint-Sulpice, dit l'historique du 5e cuirassiers, ne put contribuer que peu au succès de cette grande bataille. » Le 6, le 1er cuirassiers n'a eu que deux officiers blessés, et le 5e un seul. Aucun officier des 10e et 12e cuirassiers n'a été

atteint. Il n'est pas étonnant que, voulant fournir une dernière charge sur l'ennemi en retraite, Lasalle ait eu recours à ces régiments intacts. Suivant toute apparence, c'est à la tête de quelques escadrons du 1er cuirassiers qu'il a trouvé la mort. Ce régiment est en effet le seul de la division Saint-Sulpice qui ait eu à Wagram un état de pertes de quelque importance. « La victoire de Wagram, dit l'*Histoire du 1er régiment de cuirassiers,* publiée à Angers en 1889, avait coûté au régiment un officier : le capitaine Fontaine qui, blessé très grièvement, mourut à Vienne le 10 août, et onze hommes de troupe... Le chef d'escadrons Maubert, un maréchal des logis, trois brigadiers et huit cuirassiers avaient été blessés. Le lieutenant Vacossin avait eu deux chevaux tués sous lui. » En tout douze morts et treize blessés. C'est bien la perte que peut occasionner une charge partielle sur un bataillon d'infanterie en retraite. Tous ces braves ont dû être les derniers compagnons de Lasalle et les témoins de sa mort.

Une lettre du général Campi au général Pelet fait allusion à ces incidents de la bataille. A Wagram, Campi était colonel du 26e régiment d'infanterie légère dans le corps de Masséna.

L'ennemi, battu de tous côtés, se retirait en se soutenant sur toutes ses positions, mais nos colonnes le renversaient aussitôt et le poussaient la baïonnette dans les reins. Sur notre gauche surtout, la cavalerie de Lasalle faisait des charges brillantes; des carrés, des masses d'infanterie ennemie étaient enlevés par ce brave général, qui fut tué vers la fin de la journée.

Enfin le soir, exténués de fatigue et de besoin, on s'arrêta bien loin de la première position de l'ennemi. La nuit termina tant d'actions brillantes et mit fin à la plus belle bataille que l'on puisse voir.

Vous m'avez mis sur le chapitre des batailles, mon cher Pelet, vous m'avez rappelé l'époque la plus mémorable de ma vie militaire ; vous m'avez rempli la tête de souvenirs que je cherchais à oublier ; vous en serez puni par la longueur de ma lettre.

Tout à vous de cœur,

Le général CAMPI.

L'acte de Lasalle était-il une témérité inutile à laquelle il aurait sacrifié sa vie? Qui pourrait le soutenir ? Tous les rapports sur la bataille de Wagram constatent que les Autrichiens se retiraient, mais vaillamment, en défendant pied à pied le terrain. Lorsque Napoléon rencontra l'archiduc Charles quelques semaines plus tard, il lui dit : « Prince, j'ai été plus favorisé que vous, mais non pas plus habile. La belle défense que vous m'avez opposée à la tête de vos vaillantes troupes suffit à votre gloire. » Infatigable au milieu de ses régiments harassés, Lasalle qui avait à sa disposition une troupe fraîche de grosse cavalerie remplissait sa mission de général de cavalerie en redoublant d'efforts pour désorganiser dans sa retraite l'infanterie ennemie, qui pouvait redevenir le lendemain une force redoutable.

Sur un champ de bataille, chaque fait particulier ne peut avoir qu'un petit nombre de témoins oculaires. Chacun répète ce qu'il a entendu raconter plutôt que ce

qu'il a vu de ses yeux ; de là des erreurs et des contradictions inexplicables.

Le général Thoumas raconte la mort de Lasalle, d'après le général de Waldner, alors sous-lieutenant et témoin du fait :

« Lasalle, après une dernière charge contre le corps de Klenau, faisait sonner le ralliement lorsqu'un blessé autrichien, qui se trouvait à quinze pas de lui, le visa et lui logea sa balle entre les deux yeux. Le général fut transporté à Schönbrunn, où il expira deux heures après. »

C'est bien, en effet, après la dernière charge de la cavalerie légère et le ralliement sonné que Lasalle a été tué d'une balle entre les deux yeux. Mais il conduisait à ce moment une nouvelle charge de grosse cavalerie, — celle qui a détruit le bataillon de Duka à la sortie de Léopoldau. Il a été tué sur le coup. Larrey a constaté la mort sur le champ de bataille. Une balle dans le front entre les deux yeux ne peut qu'amener une mort immédiate. Il a été transporté mort, non à Schönbrunn, mais au palais Rasumoffsky, où se trouvait alors l'ambassade de Russie à Vienne, et qui, après être devenu la propriété des princes de Liechtenstein, est aujourd'hui le siège de l'administration impériale de géologie.

Le rapport de M. Girod de Vianney, auditeur au Conseil d'État, attaché au ministère de la guerre, et placé à Vienne sous les ordres du comte Maret, le futur duc de Bassano, pour rendre compte à l'Empereur des soins

donnés aux blessés, raconte l'arrivée à Vienne du corps de Lasalle :

Voici, dit ce rapport daté du 17 juillet, une ingénuité qui m'a fait à la fois peine et plaisir. Je fus voir l'hôtel du comte de Rasumoffsky, lorsque le corps du général Lasalle venait d'y être transporté ; il était encore sur le chariot qui l'avait amené. Un chasseur à cheval, qui l'avait escorté, le gardait; des larmes roulaient dans ses yeux. J'entrai en conversation avec lui : « Ah ! monsieur, me dit-il, quel brave militaire que le général Lasalle ! Si j'étais l'Empereur, je le ferais maréchal d'Empire. »

Du champ de bataille même, Masséna avait fait part à l'Empereur de la grande perte que venait de faire l'armée. Tout entier à sa victoire, Napoléon n'entendit pas ou ne comprit pas.

Le lendemain, 7 juillet, à 11 heures du matin, le major général écrivait à Masséna :

L'Empereur a appris, sans en avoir l'avis officiel, que le général Lasalle avait été tué.

Masséna répliqua immédiatement :

Monseigneur,

Je vous ai rendu compte de Léopoldau, en vous envoyant un drapeau ennemi, de la perte que nous avions faite du brave général Lasalle.

Ce drapeau ennemi, dernier trophée de Lasalle, était sans doute celui du bataillon de Duka.

Les regrets de l'armée furent unanimes. « Lasalle, notre bien-aimé général Lasalle, écrivait le 6 juillet un officier de chevau-légers polonais, qui devait remplacer le maréchal Bessières, tomba atteint d'une balle. »

Le 27 juillet 1809, le 25e Bulletin de la Grande-Armée, inséré dans la *Wiener Zeitung,* contenait ces quelques mots :

« Le général de division Lasalle a été tué d'une balle. C'était un officier du plus grand mérite et l'un de nos meilleurs généraux de cavalerie légère. »

C'en était fait pour lui des dignités et des honneurs. Lasalle, qui revenait toujours du combat sans blessure, laissant derrière lui ses chevaux tués, ses armes rompues et hors de service et qui sortait sain et sauf des plus effroyables mêlées, était tombé ce jour-là à la dernière heure d'un éclatant triomphe. « Le premier coup, dit le général Thoumas, qui toucha cet homme, heureux entre tous, le tua net. »

Comme Gaston de Foix à Ravenne, il est tombé dans une dernière charge, enseveli dans sa victoire.

XIV

APRÈS WAGRAM

La victoire de Wagram, si décisive qu'elle fût, ne mit pas fin immédiatement à la guerre. L'armée de l'archiduc Charles se retirait vaincue, mais non détruite. Poursuivie par l'armée française, elle continuait à se défendre courageusement. La division Lasalle, décimée, restait digne du chef qu'elle avait perdu. Les 7 et 8 juillet elle tenait la tête des avant-postes. Un lieutenant-colonel de chevau-légers bavarois, de la division de Wrède, disait dans son rapport du 8 juillet :

Comme la division Lasalle avançait de Korneuburg à Stockerau, j'ai pris mon chemin sur Leobendorf, Rohrenbach, Wiesen jusqu'à Litzendorf. La division Lasalle et la 2e division des cuirassiers (division Saint-Sulpice) a poussé ses avant-postes à un quart de lieue au delà de Stockerau. La défense de l'ennemi contre ces deux divisions n'était pas aussi forte aujourd'hui qu'hier.

Les pertes subies par notre cavalerie étaient énormes. Masséna écrivait le 10 juillet à l'Empereur :

Le général Bruyère a reçu aujourd'hui deux coups de feu, un à l'épaule et l'autre à la hanche ; on les dit dangereux. Je suis

sans officier de cavalerie. Il n'y a plus que le général Piré pour commander la cavalerie légère.

Le lendemain 11 juillet, un ordre du major général prévenait le général Marulaz qu'il commandait la division Lasalle et qu'il était aux ordres du duc de Rivoli.

A partir de cette date, la division Lasalle dut cesser de porter le nom sous lequel elle s'était illustrée. La guerre touchait à sa fin. Un armistice, prélude de la paix de Vienne du 14 octobre 1809, fut signé le 12 juillet. Celui que les ordres du jour des généraux autrichiens appelaient naguère « *le dévastateur du monde en personne* » devint l'époux d'une de leurs archiduchesses et le gendre de leur empereur. Le Tyrol seul, évacué par les troupes autrichiennes en vertu de l'armistice du 12 juillet, continua sa résistance. Lorsque Andréas Hofer, chef du soulèvement tyrolien, fut pris dans les montagnes des environs de Meran et fusillé à Mantoue le 20 février 1810, ni l'empereur François, ni l'archiduchesse Marie-Louise, à la veille de devenir impératrice des Français, n'intervinrent pour que Napoléon lui fît grâce de la vie. Il prouva par sa mort héroïque que la résistance du Tyrol, dont il avait été l'âme, ne méritait pas les appréciations dédaigneuses du maréchal Lefebvre. Il écrivait à son frère le matin de son exécution : « Au moment de quitter le monde, la mort qui vient à moi m'est si légère qu'en t'écrivant à cinq heures du matin, je ne me sens pas les yeux humides,

et à neuf heures, j'entreprendrai avec l'aide de tous les saints mon voyage vers Dieu. »

Vienne avait encore l'aspect d'une ville conquise quand Lasalle fut inhumé au cimetière Saint-Marx. Ses compagnons d'armes marquèrent la place où son corps fut déposé par une simple plaque de marbre encastrée dans le mur du cimetière. Ils rédigèrent une première épitaphe qui était ainsi conçue :

ICI REPOSE
LE COMTE CHARLES LASALLE
Grand Officier de la Légion d'honneur,
Général commandant la cavalerie légère de l'armée française.
Ses grandes qualités le rendirent cher à son souverain.
Les regrets qu'il a laissés dans l'armée
Consacrent sa mémoire à la vénération de tous les militaires.
Mort au champ d'honneur, à Wagram,
Dans la trente-quatrième année de son âge.

Mme de Lasalle apprit la mort de son mari par un crieur de journaux qui annonçait sur le boulevard la victoire de Wagram.

Madame la comtesse de Lasalle, lui écrivit l'impératrice Joséphine, j'étais loin de vous lorsque j'ai appris la perte que vous avez faite d'un mari digne de tous vos regrets. Je sais qu'il n'y a pas de consolations pour une douleur telle que la vôtre, mais si la certitude de voir partager vos regrets peut les adoucir, je vous engage à venir à Malmaison, vous y trouverez tous les sentiments de l'affection que vous me connaissez pour vous.

A Malmaison, ce 21 août 1809.

JOSÉPHINE.

Lasalle, dit le général Thoumas, était la prodigalité en personne. La dotation, *d'une magnificence étonnante*, comme il l'écrivait tout surpris de cette faveur qui lui avait été faite le 16 mars 1808, était trop récente pour l'avoir enrichi. Il avait reçu, non pas, suivant l'expression de Taine, *un million en une seule fois*[1], mais cinquante mille livres de rente à prélever sur les revenus du domaine extraordinaire de la Westphalie et du Hanovre. Un an après il était mort, et les événements ne devaient pas tarder à en priver sa famille. Cette dotation a été remplacée, en vertu de la loi du 26 juillet 1821, par une modeste pension annuelle de mille francs à partager, pendant deux générations seulement, entre MM. Berthier de Lasalle, héritiers de son nom et de son titre.

La veuve de Lasalle obtint de l'Empereur une pension de 6,000 fr., le général étant mort, écrivait-elle, « chargé de dettes faites au service de Sa Majesté, généreux avec le soldat, avec ses camarades ».

Une situation plus douloureuse encore se révéla. Lasalle avait une sœur aînée, Marie-Thérèse-Suzanne de Lasalle, née à Metz le 31 octobre 1763, veuve du colonel de Garsault qui avait commandé la garde constitutionnelle de Louis XVI. La Révolution avait ruiné Mme de Garsault à qui Lasalle faisait une pension de 3,000 fr. Elle se présenta à M. Anisson-Duperron,

1. *Les Origines de la France contemporaine. — Le Régime moderne*, p. 342.

inspecteur de l'Imprimerie impériale, quelques semaines après la mort de son frère :

« Son extérieur, écrivit M. Anisson-Duperron, annonce une femme très bien élevée et fort malheureuse. Son mari paraît être mort colonel dans la maison du Roi. Elle s'est adressée à moi pour obtenir de l'occupation à l'Imprimerie impériale dans un atelier où les femmes travaillent pour trente sous par jour. »

Informé de cette détresse, Napoléon fit donner à Mme de Garsault une pension de 1,200 fr. « en considération des services de feu le général de division comte de Lasalle, son frère, tué à la bataille de Wagram ».

La sépulture de Lasalle ne devait pas être respectée longtemps. En 1828, le vicomte Maurice du Coëtlosquet, neveu à la mode de Bretagne du général, de passage à Vienne, voulut visiter la tombe de son parent. Voici ce qu'il constata :

« Je trouvai comme gardien du cimetière, écrivit-il, un vieux soldat, décoré de plusieurs médailles, et dès ma première question sur la sépulture du général Lasalle, il me conduisit au mur d'enceinte et me montra la place *vide* de la plaque de marbre qui avait été appliquée au mur, mais qui, dès le départ de l'armée française, avait été brisée par le peuple de Vienne. »

Prévenu par M. du Coëtlosquet, le général Yermoloff, gendre de Lasalle, fit élever l'année suivante un nouveau tombeau à la place où reposait depuis vingt ans le général. Ce tombeau, en marbre blanc, décoré d'é-

cussons et d'attributs militaires, existe aujourd'hui encore au cimetière Saint-Marx, de Vienne, sous le n° 115. Il est adossé au mur d'enceinte, sur lequel se voit parfaitement la trace de la plaque primitive. La nouvelle épitaphe fut ainsi rédigée :

ICI REPOSE
ANTOINE-CHARLES COMTE DE LASALLE
Général de division.

Le premier entre les braves,
aussi loyal et généreux qu'il était vaillant,
l'exemple et l'idole de l'armée française,
citoyen vertueux et sincèrement dévoué à son pays,
il fut le meilleur et le plus aimant des hommes
dans la vie domestique et privée.
Il mourut au champ d'honneur le 6 juillet 1809
âgé de 34 ans.
La piété filiale éleva sur la cendre d'un héros ce simple monument
en mai 1829.

Plus bas l'épitaphe porte encore :

Réparé le 27 août 1842, par la piété et le respect filial d'Oscar,
baron de Lasalle [1].

En 1891, la suppression du cimetière Saint-Marx ayant été décidée, la sépulture de Lasalle se trouva de nouveau menacée de destruction. Le marquis de Podenas, arrière-petit-fils du général, informa de cette situation le ministre de la guerre en déclarant prendre à sa charge les frais d'exhumation et de translation des restes de son aïeul.

1. Oscar, baron de Lasalle, était le second fils du premier mariage de Mme de Lasalle avec le général Léopold Berthier. Il est mort le 21 août 1848, colonel du 8e chasseurs.

Par décret du 24 juillet 1891, rendu sur la proposition de M. de Freycinet, le Président de la République a décidé que la dépouille mortelle du héros de Wagram serait déposée dans les caveaux des Invalides.

Le rapport de M. de Freycinet est un court résumé des états de service de Lasalle :

Paris, le 24 juillet 1891.

Monsieur le Président,

La famille du général de division comte de Lasalle, tué à Wagram et inhumé à Vienne (Autriche), demande que les restes de cet officier général soient inhumés aux Invalides.

Le général de Lasalle, entré au service en 1786, démissionnaire en 1792, fut incorporé de nouveau en 1794 et servit sans interruption jusqu'à sa mort. Il prit part aux campagnes de 1794, 1795, 1796 et 1797 (armées des Alpes et d'Italie), 1798 et 1799 (armée d'Orient); 1800 et 1801 (armées d'Italie et d'observation de la Gironde); 1804 (armée des côtes de l'Océan); vendémiaire an XIV, 1805, 1806 et 1807 (Grande-Armée); 1808 (Espagne), et 1809 (armée d'Allemagne). Il se distingua dans un grand nombre d'affaires et fut cité dans un ordre du jour de Napoléon Ier. Enfin il fut tué par un boulet à la bataille de Wagram le 6 juillet 1809.

En raison des brillants services et de la mort glorieuse du général comte de Lasalle (Antoine-Charles-Louis), j'ai l'honneur de vous proposer, par application de l'article 649 du décret du 29 juin 1863 portant règlement sur l'institution et l'organisation de l'Hôtel des Invalides, d'accorder la sépulture dans l'Hôtel aux restes de cet officier général.

Si vous approuvez cette proposition, je vous prie de vouloir bien revêtir de votre signature le projet de décret ci-joint.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'hommage de mon respectueux dévouement.

Le Président du Conseil, Ministre de la Guerre,
C. DE FREYCINET.

Le décret a été immédiatement signé.

Le Président de la République française,

Vu l'article 649 du décret du 29 juin 1863, portant règlement sur l'institution et l'organisation de l'Hôtel des Invalides;

Sur le rapport du président du Conseil, ministre de la guerre,

Décrète :

ARTICLE PREMIER.

La sépulture dans l'Hôtel national des Invalides est accordée aux restes du général de division comte de Lasalle (Antoine-Charles-Louis).

ART. 2.

Le président du Conseil, ministre de la guerre, est chargé de l'exécution du présent décret.

CARNOT.

L'ordre du jour de Napoléon auquel fait allusion le rapport du ministre de la guerre citait Lasalle « comme ayant puissamment contribué, dès le début de la campagne de Prusse, à la prise de plusieurs généraux, du prince de Hohenlohe, du prince Auguste de Prusse, du prince de Schwerin, de 16,000 hommes d'infanterie, de six régiments de cavalerie et de 24 pièces de canon ».

Le rapport du ministre reproduit une erreur déjà relevée par le général Thoumas :

« Les états de service de Lasalle portent la mention: *Tué par un boulet*. C'est une erreur absolue [1]. »

1. Général Thoumas, *Les grands Cavaliers du premier Empire*.

Un décret du 1er janvier 1810, inséré au *Moniteur* du 10 février, portait que

« Les statues des généraux

SAINT-HILAIRE,

ESPAGNE,

LASALLE,

LAPISSE,

CERVONI,

COLBERT,

LA COUR,

HERVO,

morts au champ d'honneur,

seraient placées sur le pont de la Concorde, conformément à un projet qui serait présenté par le ministre de l'intérieur. »

La pensée avait sa grandeur. Les députés se fussent rendus au Corps législatif entre deux haies de généraux tués à l'ennemi.

Quel a été le sort de ce décret? On cherche en vain aujourd'hui cette statue de Lasalle, qui avait été commandée au sculpteur Taunay. Deux modèles en plâtre, — une statue et un buste de Lasalle, par Taunay, — figurent dans les galeries de Versailles. La statue a 2m,19 de haut. Lasalle est debout, en uniforme de hussard, la main gauche posée sur la poignée de son sabre et tenant de la droite un rouleau. « Ce modèle, dit le catalogue officiel, exposé au Salon de 1812, devait être exécuté en marbre de double proportion, pour le pont de la Concorde. »

L'a-t-il été? Le général Thoumas le croit. « La statue de Lasalle, dit-il, est du nombre de celles qui semblent faire cortège à Louis XIV et garder les abords du palais de Versailles. Mais cette statue n'a plus de Lasalle que le corps, utilisé pour supporter la tête de Lannes, dont le nom est inscrit sur son piédestal. »

Si cette transformation a été faite, elle a été aussi complète que possible. Il est difficile de reconnaître la statue de Lasalle dans la lourde statue de Lannes, enveloppé dans son manteau et portant sur sa poitrine le grand cordon de la Légion d'honneur, tandis que Lasalle, nommé grand officier le 4 septembre 1808, n'avait pas été investi du droit, alors exceptionnel, de porter ce que les décrets du premier Empire appellent « la grande décoration », semblable à celle qui est aujourd'hui réservée aux grands-croix de la Légion d'honneur. Le modèle en plâtre de Taunay, conforme à la législation de l'époque, ne porte en effet ni plaque ni grand cordon.

Toujours est-il que, sauf ce modèle, la statue de Lasalle n'existe plus nulle part. Les piédestaux préparés au pont de la Concorde sont restés vides, et au Dépôt des marbres, asile des statues proscrites, inachevées ou inutilisées et même de leurs débris, il n'existe aucune trace des statues commandées en exécution du décret de 1810.

A la suite des événements de 1815, le sculpteur Taunay quitta la France et s'établit au Brésil.

En laissant ce décret inexécuté, la Restauration n'o-

béissait à aucune pensée d'animosité contre la mémoire de Lasalle. Louis XVIII ne négligeait aucune occasion de témoigner de grands égards à la veuve et à la famille du général. En 1821, Mme de Lasalle reçut du marquis de Lauriston, ministre de la Maison du Roi, ce curieux billet :

Le marquis de Lauriston s'empresse d'annoncer à Mme la comtesse de Lasalle que le Roi a nommé pour l'un de ses pages, monsieur son fils, qui marchera sûrement sur les traces de son valeureux père. Mme la comtesse doit être persuadée du bonheur qu'éprouve le marquis de Lauriston de lui annoncer cette agréable nouvelle.

Paris, ce 24 janvier 1821.

Le marquis de Lauriston désire avoir les noms, prénoms et acte de naissance.

Le marquis de Lauriston n'était autre que l'ancien général de Napoléon qui avait concouru avec Lasalle à la prise de Raab. L'intention de Louis XVIII ne put pas être réalisée : le prétendu fils de Lasalle était une fille qui épousa un peu plus tard le général comte Yermoloff.

Le 8 septembre 1828, Charles X fit transporter du Louvre aux Tuileries et placer dans la salle des Maréchaux un buste en marbre de Lasalle, commandé par Napoléon au sculpteur Delaistre[1].

Pendant ce temps, les statues faites en vertu du dé-

1. Ce buste est aujourd'hui au rez-de-chaussée du palais de Versailles, dans le vestibule des ambassadeurs, sous le n° 4,944.

cret de 1810 restaient dans une arrière-cour des Invalides. Elles s'y trouvaient encore lorsque survinrent les événements de 1830. Il se passa alors un incident plus qu'étrange. L'érection de statues colossales dans la cour du palais de Versailles avait été décidée. Le marquis de Colbert, fils du général Colbert, a raconté en ces termes les circonstances de l'acte incroyable de vandalisme, dont il a été le témoin oculaire :

« Faire des statues de cette proportion était une assez grosse dépense; on était donc assez embarrassé lorsqu'on se rappela les statues cachées aux Invalides. C'était une véritable trouvaille. En y regardant de plus près, on se dit que ces noms étaient sans doute ceux de braves gens, mais enfin que ce n'étaient pas des commandants d'armée, des hommes tout à fait en première ligne. La chose redevenait difficile lorsqu'un habile dit: « Mais rien n'est plus simple : Coupez la tête de Lasalle, vous en ferez Lannes ; coupez la tête de Saint-Hilaire, vous en ferez Masséna ; coupez la tête de Colbert, vous en ferez Mortier, etc., etc. Ce qui fut dit, fut fait. Sur ces entrefaites, la famille, les enfants du général Espagne, qui avaient été prévenus comme je l'avais été, étaient accourus à Versailles pour jouir du bonheur de voir la statue de leur père placée d'une manière convenable. Ils arrivèrent juste au moment de la décollation. Une scène des plus pénibles eut alors lieu : une jeune femme, fille du général, se trouva mal, et les fils manifestèrent hautement leur indignation de l'injure faite à la mémoire de leur père. Ils chargèrent le député de

leur département, alors M. de la Rochefoucauld, duc d'Estissac, aide de camp du roi, de faire parvenir leur réclamation.

« A mon tour je réclamai : je m'adressai au roi, au ministre. Il n'était que trop facile de montrer, et je le fis dans des termes aussi modérés que possible, tout ce qu'il y avait de blessant dans cette inqualifiable mutilation qu'on avait fait subir aux statues ; combien était injurieux l'outrage fait à la mémoire d'hommes qui étaient morts pour le pays et dont la gloire avait été consacrée par le plus grand des capitaines.

« Tout ce que je fis ou dis alors resta inutile ; on ne me fit même pas de réponse [1]. »

Ce récit dont il est impossible de révoquer en doute l'exactitude pour les faits dont le marquis de Colbert a été le témoin personnel ne peut s'appliquer qu'à quatre des statues de la cour de Versailles, celles qui représentent des généraux de la Révolution et de l'Empire, Jourdan et Masséna, Lannes et Mortier. Les deux premières sont signées Esparcieux ; les deux dernières sont signées, l'une Callamard, l'autre Calamatta. Callamard était mort vers 1821, bien avant l'époque de cette mutilation. Il existe de lui deux modèles en plâtre représentant le buste du général Espagne. Il est donc

1. *Traditions et Souvenirs* ou *Mémoires touchant le temps et la vie du général Colbert,* par M. J. Colbert, marquis de Chabanais, son fils. T. V, p. 444. — Le marquis de Colbert avait reçu du préfet de Seine-et-Oise une lettre ainsi conçue : « Vous apprendrez sans doute avec plaisir que la statue du général A. Colbert doit être bientôt placée dans la grande cour du château de Versailles. »

probable que la grande statue de Lannes qui porte la signature de Callamard était primitivement celle d'Espagne.

Aucune des statues de la cour du palais de Versailles n'est signée par Taunay. Les archives sont muettes ; il est devenu très difficile de pénétrer le mystère de ces transformations.

Dans ses Mémoires inédits, le général Édouard Colbert cite un passage du *Quarterly Rewiew,* publié à Londres en novembre 1840 :

« Les noms d'Hervo, d'Espagne, Colbert et Lasalle n'étaient pas tout à fait assez distingués pour la place où ces statues devaient figurer. Plusieurs artistes furent employés à en changer par un léger travail et les têtes et les attributs. Hervo est changé en Masséna, Espagne en Lannes, Colbert en Mortier et Lasalle en Jourdan. »

Avec l'appui de son oncle, le général Édouard Colbert, alors pair de France et aide de camp du duc de Nemours, le marquis de Colbert a poursuivi avec persévérance la réparation de l'offense faite à la mémoire de son père.

Une lettre du 15 juillet 1837 au comte de Montalivet, ministre de l'intérieur, rappelait les faits accomplis.

C'est contre cet acte aussi singulier qu'illégal et même tant soit peu vandale, disait le général Édouard Colbert, que mon neveu a cru être en droit de réclamer. Bien qu'un buste de son père ait été substitué à sa statue et se trouve dans une des galeries de Versailles, il demande l'exécution entière d'un décret impérial du mois de janvier 1810 qui ordonne que la statue du

général de brigade Auguste Colbert, tué en Espagne en 1809, era placée sur une place ou un pont de la capitale.

M. le comte de Montalivet, père, fut chargé par l'empereur, en 1810, de donner suite à ce décret, et tout me porte à croire que son fils, aujourd'hui ministre de l'intérieur, se fera un devoir d'achever l'œuvre de reconnaissance nationale, commencée par son père.

Ce fut en 1847 seulement que la famille de Colbert obtint satisfaction :

Enfin, disent les *Traditions et Souvenirs du marquis de Colbert* [1], en 1847, M. le comte Duchâtel, ministre de l'intérieur, plutôt par des considérations personnelles que pour tout autre motif, fit faire par le sculpteur Maindron une statue qui est maintenant placée au Musée de Versailles [2].

Les réclamations de la famille Espagne n'ont pas été moins énergiques.

Le gendre du général menaçait de saisir les Chambres du méfait commis, paraît-il, par l'administration de la Liste civile.

Il écrivait le 24 mai 1838 à M. de Montalivet :

La famille Espagne, confiante dans les dispositions bienveillantes exprimées dans la lettre dont vous m'avez honoré le 25 avril et dans le consciencieux et sacré engagement que vous avez verbalement pris avec moi de rétablir, telle qu'elle était avant sa mutilation qui eut lieu en 1836, la statue de son chef,

1. T. V, p. 445.

2. Cette statue en marbre, par Maindron, est placée dans un des vestibules du palais de Versailles, sous le n° 539.

consent à retirer la pétition qu'elle a présentée cette session à la Chambre des députés, se réservant cependant le droit dans le cas où contrairement à ses prévisions votre engagement resterait sans effet, d'en présenter une nouvelle à la session prochaine en motivant les circonstances qui lui ont fait suspendre ses réclamations. Elle espère donc, Monsieur le Ministre, que vos solennelles promesses seront accomplies et qu'incessamment l'ordonnance concernant l'érection de la statue du lieutenant-général Espagne sera signée par Sa Majesté et insérée au *Moniteur*.

Voici comment, sur les indications de Mme Espagne, la statue du général avait été exécutée :

Le casque en tête ;

La poitrine couverte d'une cuirasse ;

Le sabre, droit au côté ;

Et le manteau en sautoir sur les épaules.

C'est ainsi qu'elle a été métamorphosée en celle du maréchal Lannes.

Une statue d'Espagne fut commandée au sculpteur Oudiné qui l'exposa au Salon de 1842. Tandis que le modèle en plâtre était placé dans les galeries du palais de Versailles, la statue d'Oudiné resta confinée pendant près d'un demi-siècle au Dépôt des marbres. C'est en 1887 seulement qu'elle en est sortie et qu'elle a été érigée sur la place de la Préfecture de la ville d'Auch, lieu de naissance du général Espagne.

Pour Lasalle, rien n'a été fait. Que sa statue soit devenue celle de Lannes ou de Jourdan, sa disparition est un fait incontestable[1]. La fatalité semble s'être acharnée

1. Pendant que ces statues gigantesques, commandées par l'État et exécutées à grands frais, disparaissaient sans laisser de traces, un patriote messin, M. Lepetit, modeleur de talent, exécutait de sa seule initiative une statuette reproduisant avec une rare fidélité les traits de Lasalle. Longtemps

contre tout ce qui a été fait pour conserver sa mémoire. Les représailles de l'ennemi n'ont pas respecté sa tombe. Sa statue a disparu ou porte le nom d'un autre. Ses biographes eux-mêmes ont altéré son nom en le rattachant à une famille qui lui est étrangère. Metz, qui avait donné le nom de Lasalle à une de ses rues et qui avait placé son portrait dans les salons de l'Hôtel de ville, est tombé au pouvoir des vaincus d'Iéna. Après la Commune, le buste de Lasalle a été retrouvé parmi les ruines de la salle des Maréchaux où il avait été placé par Charles X. Brisé en deux morceaux, il a été rajusté, recollé, puis déposé dans les galeries de Versailles au pied de l'escalier des Ambassadeurs, portant les traces très visibles de cette dégradation.

Le général Thoumas termine son beau récit de la vie militaire de Lasalle en disant :

« La statue de ce cavalier modèle devrait s'élever sur une place publique, dans une ville de garnison de cavalerie, à Nancy ou à Lunéville, par exemple, puisque Metz, sa ville natale, n'est plus française que par le souvenir et l'espérance. » — « Le bronze, dit ailleurs encore le général Thoumas, Lasalle en a pris à l'ennemi vingt fois plus qu'il n'en faudrait aujourd'hui pour couler sa statue ! »

Faisant face à l'ennemi à l'extrême frontière, Lasalle serait mieux à sa place qu'il ne l'eût été au pont de la

---

exposée à la fenêtre en arcade de l'atelier Lepetit, à l'angle du quai Saint-Pierre de Metz, elle attirait tous les regards par sa ressemblance frappante : elle est aujourd'hui la propriété d'un allié de Lasalle.

Concorde, au centre des pompes et des splendeurs d'une capitale.

Un instant on a pu croire que ce vœu allait se réaliser. Les journaux ont annoncé l'achat par l'État de la statue équestre de Lasalle exposée au Salon de 1891 par M. Henri Cordier. Mais le silence s'est fait et ce projet semble abandonné.

Lasalle a servi la France par patriotisme, par ardeur militaire, par amour de la gloire, sans ménagement pour lui-même, sans arrière-pensée d'intérêt ou d'égoïsme. La République a déjà ouvert à ses restes l'asile glorieux des Invalides. Une statue sur une place publique serait une preuve plus sensible aux yeux de tous de la reconnaissance nationale. Cet honneur ne devrait pas être refusé à l'ancien officier de l'armée royale qui, au jour des grands périls, s'est fait simple soldat pour défendre dans les armées républicaines l'intégrité du sol de la patrie.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
I.	— Carrière militaire du général Lasalle	1
II.	Bataille d'Essling	17
III.	— Cantonnements sur les bords du Danube	27
IV.	— Situation des pays allemands après Essling	43
V.	— Première attaque d'Engerau	53
VI.	— Deuxième attaque d'Engerau	65
VII.	— Cantonnements sur le Wieselburger-Donau	79
VIII.	— Arrivée de l'armée d'Italie	89
IX.	— Occupation de la petite Schütt	103
X.	— Bataille de Raab	119
XI.	— Siège de Raab	139
XII.	— Concentration de la Grande-Armée. — Bombardement de Presburg	171
XIII.	— Bataille de Wagram	183
XIV.	— Après Wagram	201

TABLE DES GRAVURES

Lasalle à Stettin, par Gros.

Lasalle au combat de Salahieh (10 septembre 1798), sépias peintes par Gros sur l'album de Mme de Lasalle.

Lasalle, général de brigade, en uniforme de dragon (1805).

Lasalle et Murat à la bataille d'Heilsberg (10 juin 1807).

Armoiries anciennes et nouvelles des Lasalle. — Cachet militaire du général.

Lasalle de Berweiler, député aux états généraux.

Statuette de Lasalle, par Lepetit.

Modèle de la statue destinée au pont de la Concorde.

Le général Grenier.

Fac-similé de la dernière lettre de Lasalle à sa femme (arrivée à Paris après sa mort).

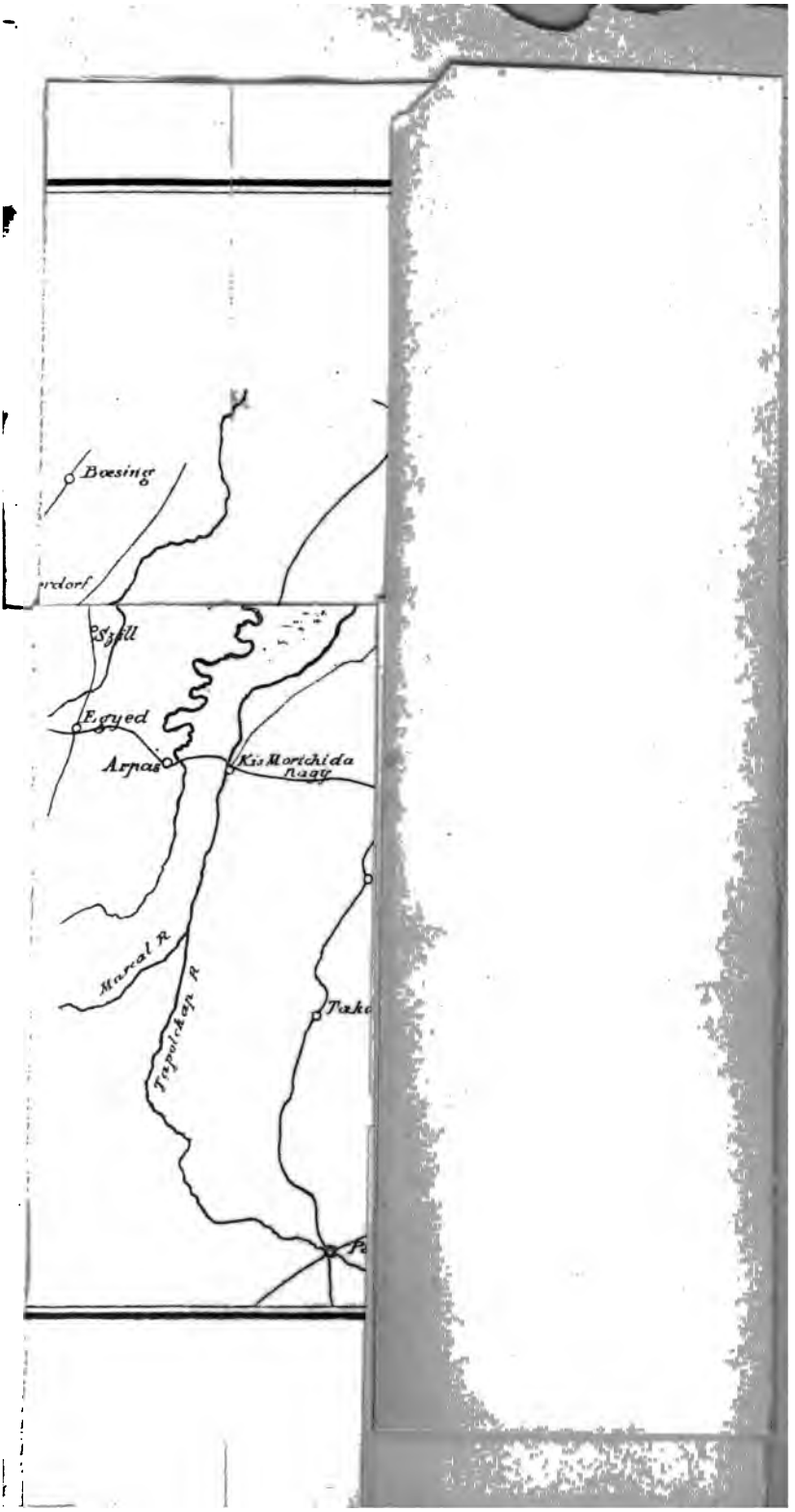
Le lieutenant-général comte du Coëtlosquet.

Mme de Lasalle et sa fille devant le buste du général, par Gros (Salon de 1812).

Carte du cours du Danube de Vienne à Raab.

Nancy. — Imprimerie Berger-Levrault et Cie.

AU oseph
de
E NOIST
PH 1875


Boesing
Szill
Egyed
Arpas
Kis Mortchida
Nagy
Marcal R
Tapolchap R

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Paris, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, Nancy.

Campagne de Prusse (1806). **Iéna**, d'après les archives de la guerre, par P. Foucart, capitaine breveté au 39e régiment d'infanterie. 1887. Beau volume in-8° de 746 pages, avec 2 cartes et 3 croquis, broché . . . . . **10** fr.

Campagne de Prusse (1806), **Prenzlow-Lubeck**, par le commandant Foucart. 1890. Un volume in-8° de 980 pages, avec 3 cartes . . . . . **12** fr.

Campagne de Pologne (Novembre-décembre 1806-janvier 1807). **Pultusk** et **Golymin**, d'après les archives de la guerre, par P. Foucart, capitaine au 26e bataillon de chasseurs à pied. 1882. 2 vol. in-12, avec 3 cartes et 8 tabl. . **12** fr.

Une Division de cavalerie légère en 1813. Opérations sur les communications de l'armée. Combat d'Altenburg, 28 septembre 1813, par le commandant Foucart. 1891. Grand in-8°, broché . . . . . **3** fr.

Un Régiment de cavalerie légère de 1793 à 1815. (Historique du 26e chasseurs), par le lieutenant Aubier, du 26e chasseurs. 1888. Un volume in-12 de 582 pages avec 5 dessins d'uniformes, broché. . . . . **6** fr.

Le Général Colbert (1793-1809). Traditions, souvenirs et documents touchant sa vie et son temps. Recueillis par son fils, le marquis de Colbert-Chabanais. 2e édition. 1882. 3 volumes in-12, brochés . . . . . **12** fr.

Essai sur l'histoire des cuirassiers, par un capitaine de l'arme. Avec 7 compositions de M. Tiret-Bognet. 1886. Volume grand in-8° . . . . . **3** fr. **50** c.

Précis historique des régiments de cuirassiers. 1890. Volume grand in-8°, avec 14 gravures d'Eug. Titeux et Tiret-Bognet, broché. . . . . **3** fr. **50** c.

Historique du 7e régiment de cuirassiers (1659-1886), par G. de Jozancourt, capitaine commandant au 7e régiment de cuirassiers. 1887. Un volume grand in-8° illustré de 14 compositions d'Eug. Titeux et 8 portraits, broché. **7** fr. **50** c.

Historique du 9e régiment de cuirassiers, d'après les archives du corps, celles du dépôt de la guerre et autres documents, par A. de Martimprey, capitaine-instructeur. 1888. Un volume grand in-8°, broché . . . . . **7** fr. **50** c.

Le Général Drouot (1774-1847), par M. Grod de l'Ain, capitaine d'artillerie. 1890. Volume in-8° avec portrait; broché . . . . . **2** fr. **50** c.

Lariboisière, premier inspecteur général de l'artillerie (1759-1812), par A. Abaut, capitaine d'artillerie. 1889. In-8°, broché . . . . . **2** fr.

Cent ans de l'armée française (1789-1889), par J. Molard, capitaine d'infanterie, breveté, professeur à l'école spéciale militaire. 1re partie : L'armée en 1789. Grand in-8°, avec 1 carte. 1890. Broché . . . . . **2** fr. **50** c.

Journal du siège de Grave. (Publication de la *Revue générale et de l'État-major.*) 1890. In-8° avec 1 plan, broché . . . . . **2** fr. **50** c.

La Guerre de 1870-1871. Résumé historique traduit de l'allemand. 1888. Volume in-12, broché . . . . . **2** fr. **50** c.

Ouvrage honoré d'une souscription par le Ministère de la guerre.

Relation de la bataille de Frœschwiller, livrée le 6 août 1870. Nouvelle édition. 1890. Volume in-8° avec 1 carte, broché . . . . . **3** fr. **50** c.

La Guerre sur les communications allemandes en 1870. Première campagne de l'Est. Campagne de Bourgogne, par J.-B. Dumas, capitaine d'infanterie hr. d'état-major. 1891. Un volume in-8° de 345 pages, avec 3 cartes, br. **7** fr. **50** c.

Trente ans de la vie militaire, par le capitaine H. Choppin. 1891. Volume in-12 avec illustrations par E. Grammont, broché . . . . . **3** fr.

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.